

65e année, No 5

Montréal, 13 juin 1953

Le Samedi

MAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- QUI EST ANDREANNE LAFOND ?
par LUCETTE ROBERT
- LES MEILLEURS TOURS DE CARTES
par PIERRE PAGANO
- LE CENTENAIRE DU COLLEGE DE LEVIS
- L'HOMME A LA SARBACANE
Un roman d'aventures par MAURICE DE MOULINS



Lisez notre
NOUVEAU FEUILLETON

LA FÉE DES ROSES,

par MAURICE VANEL
EN PAGE 20



Elle protège les

autos

depuis

1903...

Mobiloil



UN PRODUIT SOCONY-VACUUM

*fait par les fabricants des
lubrifiants industriels et des
lubrifiants de marine Gargoyle.*

Que peut-on faire du pissenlit ?

par **MARC BENOIT,**
INGENIEUR

S I L'ON POUVAIT instituer une galerie de martyrs dans le domaine de la flore, le pissenlit mériterait la première place. En effet, il n'est pas de plante plus utile et pourtant plus méprisée, plus oubliée.

Dès l'aurore du printemps, les jeunes pousses du pissenlit sont apparues et peu après sa fleur jaune, connue de tous, qui devrait enchanter l'oeil, fit pourtant le désespoir des jardiniers, des paysagistes, des propriétaires de gazon enfin de tous ceux qui de près ou de loin s'occupent de l'embellissement des parterres.

On a affublé le pissenlit de bien des noms et des épithètes : dent-de-lion à cause de la forme de ses feuilles et, en France surtout, de florin d'or, de tête de moine (par dérision car lorsque le capitule est dépouillé des akènes le tout ressemble à une tête chauve), de salade de taupe, de laitue de chien etc... Le nom latin officiel de la variété la mieux connue ici est *taraxacum officinale*. On trouve des variétés de pissenlit dans presque toutes les contrées.

Le plus surprenant est que le pissenlit nous soit si utile. Il faudrait qu'un botaniste dévoué s'ingénie à rehausser la place qu'il occupe dans l'opinion publique tout comme Parmentier a vulgarisé la pomme de terre.

La racine rôtie peut servir de succédané au café. La racine et la feuille se prennent comme tonique stimulant l'appétit et facilitant la digestion. Les racines, encore, séchées constituent un diurétique — d'où le nom de pissenlit. Une variété, le dent-de-lion russe « kok-saghyz » produit une laitance qui est source de caoutchouc. Les jeunes feuilles forment une salade délicieuse, riche en fer ; elles peuvent être mangées fraîches ou cuites. Enfin une liqueur alcoolique exquise, le fameux « petit vin de pissenlit » peut être obtenu en faisant fermenter les fleurs.

On peut en substituer la feuille à celle du mûrier pour nourrir le ver à soie et les premières récoltes de miel ont été butinées sur les fleurs du pissenlit. Le dent-de-lion est aussi un petit baromètre sensible : sa fleur ne s'ouvre que les jours ensoleillés.

Il reste une consolation. Une homme courageux, Pierre Larousse, le prit comme symbole de la devise de son fameux dictionnaire. C'était faire preuve d'observation. Aujourd'hui on sait que les akènes, ces petits parachutes que nous avons tous dispersés au vent, ressemblent plus, en fait, à de vrais dirigeables qu'à des parachutes et par un jour de bon vent elles peuvent parcourir d'énormes distances, jusqu'à cent milles parfois.

Pour terminer, tout en vous exhortant à manger les jeunes pousses en salade ou cuites, je me dois de donner une recette de liqueur de pissenlit.

Remplissez quatre pintes de pétales de fleurs. Après avoir étalé les pétales dans une terrine, versez cinq pintes d'eau bouillante. Entrez pendant quinze jours la terrine recouverte dans un endroit frais, en ayant soin d'agiter de temps à autre.

Alors filtrez et faites dissoudre 5 livres de sucre dans la liqueur. Coupez deux citrons en tranches minces que vous ajoutez à la liqueur avec un peu de gingembre, si désiré. Faites bouillir pendant une demi-heure.

Après refroidissement ajoutez une tranche de pain grillé beurrée de levure et recouvrez pendant quatre jours. Filtrez à nouveau et gardez en fût pendant quatre mois. Après quoi embouteillez — et réservez-m'en une bouteille s.v.p.!

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637-K

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIEDEAU Chef du tirage

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

En vente à

I'IMPERIAL OIL ET DANS TOUS LES BONS GARAGES

DANS L'INTIMITE DE NOS VEDETTES

Qui est ANDRÉANNE LAFOND?

par LUCETTE ROBERT

Je suis toujours étonnée quand on me demande « qui est Andréanne Lafond ? » car cette journaliste, script-girl, commentatrice, et nouvelliste radiophonique a fait énormément de travail depuis son arrivée au Canada, en 1943. Mais ses occupations étaient de l'ombre, de l'arrière-plan alors que la télévision en a fait une vedette hebdomadaire en lui confiant le rôle d'animatrice du programme féminin, « Rêve et Réalité », à C.B.F.T.

Elle est née à Lyon, la ville de Edouard Herriot, la ville des plus belles soieries du monde, la ville de la bonne chère. Mais Lyon est également (s'il faut en croire les écrivains) une forteresse fermée et puissante d'une sévère bourgeoisie. Andréanne en partit pendant la guerre pour rejoindre à Paris une cousine paternelle, Charlette Terrus, productrice de cinéma : « Les voix de France », « Les films du Sagittaire », etc., avec l'espoir que celle-ci lui ferait faire de la mise en scène. Après deux semaines d'un travail passionnant comme porter un verre d'eau à la vedette, allumer la cigarette d'une autre, la débutante quitta les studios d'Epinay, mais non le cinéma où elle progressa très vite jusqu'au rang de 5e assistante !!! de Jean Cocteau qui tournait « La belle et la bête »... et qui remarqua

Est-ce la journaliste, la commentatrice ou l'écrivain qui consulte ses dossiers pour une prochaine émission ? Qu'importe ! L'information sera exacte et joliment fournie.



ANDRÉANNE s'installait à la fin de l'hiver dans un appartement qui est au pied de l'Université, et dont la fenêtre du salon donne sur un sanctuaire d'oiseaux. (Photos Alain, Le Samedi).

sa présence après dix jours de travail. C'était tout de même du beau travail et elle apprit beaucoup de René Clément qui était premier assistant et qui avait déjà à son crédit deux films admirables : « La bataille du Rail » et « Les Maudits ». On lui fit faire également du doublage de dialogues pour les compagnies américaines Warner Brothers et Metro-Goldwyn-Mayer.

L'époque parisienne de sa vie comprend aussi du journalisme, le plus humble et le plus instructif ; les faits quotidiens qu'on appelle vulgairement « les chiens écrasés ». Elle fit de la critique musicale à la Radiodiffusion française (studio François Ier) avec Daniel Lesur et Roland de Candé ; des reportages sur le centre culturel de l'Abbaye de Royaumont. Mais on n'est pas la nièce d'un pionnier français dans l'Ouest canadien sans avoir envie de connaître ce grand pays, le Canada. Voici donc Andréanne à Winnipeg où elle resta dix mois. Son parent avait quitté la France à l'âge de dix-sept ans et faisait la vente d'immeubles et de terrains depuis cinquante ans dans cette province. Andréanne entra donc en plein cœur de la vie canadienne ; elle suivit les conférences de l'Alliance Française ; connut les directeurs et les membres du Cercle Molière (que Gabrielle Roy a illustré) ; fit de l'équitation ; visita la petite et pauvre maison d'Alexis Carrel que son oncle avait bien connu à l'époque de leur jeunesse ; rencontra les parents de Gisèle Laflèche McKenzie, chanteuse populaire et compléta sa connaissance des livres canadiens et américains dont elle avait commencé la lecture en France.

Les premiers mois à Montréal, en 1949, furent peut-être un peu plus durs, mais Andréanne a la gaieté et l'endurance des vraies courageuses. Elle accepta ce qu'elle avait refusé dans son pays : le métier de script-girl pour les premiers films canadiens tournés à St-Hyacinthe, sur le Richelieu et dans les studios de la Côte-des-Neiges, « Séraphin », « Le Curé de Village », « Le Rossignol et les Cloches », « Aurore, l'enfant martyre ». Et comme elle avait appris l'anglais pendant des vacances à Londres, en 1938, elle fit aussi « The Butler's Night Off ». La question syndicale enfin réglée, elle entra au Service International de Radio-Canada et fit des reportages pour la Revue de l'Actualité.

Andréanne Lafond a aujourd'hui à son crédit des programmes de l'Agence Vickers & Benson : le programme « Prix d'héroïsme Dow » à C.K.A.C. ; la réalisation d'un programme Weston, à C.K.V.L. ; et des sketches d'un quart d'heure et d'une demi-heure à ces deux derniers postes comme des Contes de Noël (1952) à Radio-Canada. Elle vient de faire sa première adaptation de pièce pour la télévision, lorsqu'elle reprit, intercala l'ordre des actes de l'Héritière, de Henry James, pour un déroulement compatible à cette nouvelle forme de théâtre. Elle resta deux jours entiers sur le plateau, mais se sentit emballée par la façon de jouer de Janine Sutto, comme si son succès personnel ne comptait pour rien.

Depuis son arrivée au Canada, Andréanne Lafond a perdu son père et invité sa mère à vivre avec elle dans un ravissant appartement tout plein de chants d'oiseaux et d'odeur de violettes depuis le printemps. L'allure d'une sportive dans ses tailleurs sobres, elle a la coquetterie de la blouse et du sac. Elle n'aime pas les chapeaux et j'ai vu ses cheveux blonds et bouclés sur les épaules tomber, mois par mois, sous les ciseaux et pâlir avec les exigences de la télévision jusqu'à sa dernière visite qui me fit voir une Andréanne bouclée court et d'un blond plus pâle que tous les termes consacrés. Elle fait du ski, de la natation et de l'équitation. Elle est le type « copine » avec tous les camarades, hommes ou femmes, mais il est possible qu'elle nous cache ce qui doit sûrement exister du côté cœur. Regardez son expression au téléphone, et dites-moi si vous croyez qu'elle flirte ou non. Mais Andréanne rougit légèrement... et ne répond ni oui ni non. On sait ce que « peut-être » veut dire !

18 ROIS

par PIERRE PAGANO

A lire cartes en mains.

Il est plus facile de faire disparaître une femme devant mille personnes qu'exécuter un bon tour de cartes devant dix. Pour faire disparaître une femme, une trappe, un drap de lit et deux aides suffisent. Aussi, le premier venu peut-il se livrer à cette illusion pourvu qu'il dispose d'un bon matériel et qu'il ait un peu d'entraînement. Mais pour faire disparaître une carte, une simple carte de quelques centimètres carrés de surface, il faut une adresse exceptionnelle que seuls des exercices fastidieux répétés tous les jours pendant des mois, peuvent donner et auprès de laquelle la virtuosité digitale d'un grand pianiste n'est rien. On va le voir tout de suite.

Ne pratique pas qui veut l'empalmage, l'endossage, le back-and-front . . .



Un tour de carte bien réussi exige toujours une grande habileté manuelle. L'entraînement doit être quotidien. Ce jeune Canadien pratiquait dès l'âge de 13 ans.

ME VORSTE me reçut en habit à dix heures du matin. Jusqu'à midi, il allait oublier qu'il était un avocat de renom pour devenir le professeur Nogam, illusionniste.

Illusionniste amateur, bien entendu ; mais il y a des illusionnistes amateurs qui exécutent des tours devant des professionnels sans que ceux-ci soient capables de trouver le joint.

Me Vorste étaient de ceux-là.

Il avait d'ailleurs le physique de l'emploi : un regard perçant, des traits bien accusés, les cheveux plats et cosmétiques (remarquez qu'un prestidigitateur est rarement frisé), les doigts longs et nerveux.

Il tenait à la main un chapeau haut-de-forme et me montra, le visage empreint de gravité, qu'il était vide.

— Nous n'allons pas perdre notre temps en vains bavardages, me dit tout de go l'avocat. Cela me rappelle mon métier. Puisque vous êtes venu chez moi pour voir de près quelques trucs, je vais vous en servir de suite. Non, non, ne me remerciez pas. C'est plutôt moi qui vous remercierais. Votre présence ici me donne un bon prétexte pour me débarrasser des clients raseurs et, d'une paperasserie qui finit par m'excéder.

Et puis, sans transition, il montra dans sa main droite une boule d'ivoire que tout en parlant il avait prise sur un petit guéridon placé près de lui.

— Voici, regardez bien : je mets cette boule dans mon chapeau.

Il y glissa à peine les doigts. J'entendis le choc que fit la boule en touchant le fond et vis le chapeau s'abaisser un moment sous son poids.

— Et voilà ! plus rien dans la main à présent.

— Naturellement, fis-je en riant. Puisque vous avez laissé tomber ce qu'elle contenait dans ce haut-de-forme.

Il prit un air étonné.

— Moi ? ... Croyez-vous ?

Mes yeux plongèrent aussitôt dans le chapeau, qu'il inclina pour me faciliter l'examen. La boule n'y était plus.

— Il y a un double-fond ! m'exclamai-je.

Ses traits s'empreignirent d'affliction.

— Oh ! vous m'attristez ... Jamais je ne me permettrai ... Je ne suis pas un charlatan.

Et il me tendit son chapeau afin que je m'assure moi-même.

— Tâchez-le tout à votre aise.

Je notai tout de suite qu'il pesait son poids normal et, un peu plus tard, je dus bien constater qu'il n'avait pas de cachette.

— Mais alors ?

Il garda toute sa dignité pour m'avouer :

— La boule se trouve dans le « topit-vanisher ».

Là-dessus s'étant incliné profondément, il fit apparaître une large poche en doublure noire qui reliait le côté intérieur de l'habit au gilet et qui était retenue par des boutons-pression. J'aperçus la boule d'ivoire au fond.

Les manchettes ne sont pas de bonnes complices.

— Croyez-moi, reprit le professeur Nogam, le secret d'un truc n'est jamais là où un spectateur estime qu'il doit se trouver. L'illusionniste parle et sa main fait le contraire de ce qu'il dit, de même qu'un mouvement apparent cache un geste essentiel pour la réussite du tour. Chez lui, tout est dissocié. Essayez de bien faire une chose en affirmant à haute voix que vous faites le contraire. Vous verrez combien c'est difficile. Pour l'illusionniste, il y a deux logiques : celle du spectateur et la sienne propre. C'est pour cette raison que les manchettes ne jouent qu'un rôle bien effacé chez nous. Elles sont trop près des mains. Que dit en effet le public quand il voit disparaître, mettons un jeu de cartes ? « Il est dans la manche ». S'il était vraiment dans la manche, nous ne mériterions plus notre titre de prestidigitateurs. Puisque le public aurait deviné juste ! Non, la plupart du temps, le truc est fait avant que l'illusionniste explique qu'il y a quelque chose à voir ou à suivre, et nos cachettes sont toujours loin de nos mains, à moins, bien entendu, qu'il ne s'agisse d'un tour de pure adresse.

Il appuya l'index à différents endroits de son corps.

— Vous venez de voir le « topit-vanisher » où l'on met les objets encombrants, tels que verre, boules et lapins. Voici maintenant, dans les basques de mon habit, les « profondes » qui ont le même usage que le « topit-vanisher » ; voici encore les « pochettes », sur la face arrière des cuisses, dans lesquelles les objets

sont glissés à l'avance pour les faire apparaître au bon moment. Restent : 1° les « finettes » et les « costières », à la hanche ou à hauteur de la ceinture (très pratiques pour y cacher des jeux de cartes) ; 2° la poche dorsale qu'on ramène entre les cuisses en s'asseyant, et 3° les « étroites » sous le revers de l'habit, qui sont de véritables étuis à baguettes ou à foulards. Certains prestidigitateurs cachent même sous leurs vêtements tout un système de ficelles et de bouts de caoutchouc.

Il ajouta en reprenant la boule :

— Mais il y a tout de même moyen de travailler sans costume spécial, simplement en tenue de ville. Vous ne pourriez soupçonner les ressources qu'un bon magicien peut tirer des intervalles entre les boutons des manches, d'un dessous de revers et d'une simple poche de pantalon.

— Soit, répondis-je, légèrement estomaqué, mais cela ne m'explique toujours pas comment vous avez réussi à escamoter un objet sous mes yeux sans que je m'en rende compte.

— C'est l'enfance de l'art ! répondit-il.

Et agitant son chapeau :

— Il fallait que vous fussiez persuadé que la boule était au fond du haut-de-forme. Pour cela, j'ai fait tous les gestes requis, c'est-à-dire que mes doigts ont donné un « toc » contre le bord et que mon avant-bras s'est légèrement baissé au même moment.

— Mais la boule, où était-elle pendant ce temps ?

— Elle passait du bout de mes doigts dans le creux de la main. Ça s'appelle l'« empalmage ».

**Une passionnante enquête
Se lit comme un roman.**

NE VALENT PAS 7 DAMES

DEVENEZ ILLUSIONNISTE

"LE SAMEDI"
révèle les meilleurs
tours de cartes.

Et c'est tout le secret des tours de cartes...

—Voilà le grand mot lâché : empalme. Puisque nous y sommes, autant donner tout de suite les autres, comme ça les cartes seront devenues claires. Car c'est surtout pour les tours de cartes qu'on se sert de l'empalme, de l'endossage, du back-and-front, du saut de coupe et du faux mélange. Il suffit de connaître à fond ses divers manèges pour pratiquer les trucs les plus extraordinaires.

Mais ne vous frottez pas les mains trop vite : ces divers manèges sont extrêmement difficiles.

Pourquoi ? D'abord, parce qu'ils demandent une grande souplesse des doigts ; ensuite, parce qu'on ne peut pas regarder ce qu'on fait. C'est une règle en illusionnisme : si vous gardez les yeux fixés sur votre travail au lieu de contempler la salle, vous êtes perdu. Le public verra tout de suite ce que vous voulez, votre logique et la sienne se rejoindront, le truc est évanoui.

Empalmer, c'est très simple, je peux l'expliquer en deux mots : retirer la carte qui se trouve sur le jeu pour la cacher dans le creux de la main, pour l'empalmer, et cela sans que les spectateurs s'en doutent. Très simple à décrire, en effet, mais drôlement énervant à apprendre. Il faut donner une grande mobilité au pouce et connaître l'art de plier le bout des doigts sans le reste pour pouvoir garder la carte avec aisance. Il faut aussi apprendre à écarter d'un rien l'index du majeur et l'auriculaire de l'annulaire pour que ces doigts fassent à l'occasion, office de pince.

Endosser une carte, c'est faire le contraire de l'empalmer, c'est la cacher sur le dos de la main. Le système des doigts qui servent de pinces est, on s'en doute, la règle absolue ici. C'est un truc indispensable à connaître quand il y a des spectateurs méfiants dans la salle. Si un mauvais coucheur vous dit : « Monsieur, vous trichez, vous cachez une carte dans votre main droite », et que c'est vrai, vous lui montrez cette main ouverte en souriant tranquillement. La carte ? Vous l'avez fait passer avec beaucoup d'adresse derrière vos doigts en six mouvements rapides exactement (en pliant les doigts et en les utilisant en même temps comme pinces). Ce manège a été inventé par un des plus grands illusionnistes du siècle dernier : Robert Houdin.

Maintenant, si vous tenez à briller particulièrement, vous pouvez encore dire en jetant le jeu sur la table après manipulation : « tout le monde pourra constater qu'il n'y a pas eu tricherie mes mains sont vides ! » Et vous les montrez de face, puis de dos. Bien entendu, il y a une carte dans votre main. Mais vous avez conjugué l'empalme et l'endossage. C'est ce qu'on appelle le Back-and-Front, en anglais, parce que ce sont des Américains qui ont fait le truc pour la première fois. Ne vous récriez pas maintenant que ces trois manèges sont impossibles. S'il arrive à des débutants de lâcher une simple carte à un moment

où il ne faut pas, des artistes comme Houdin et de Cago endossaient tranquillement trente-deux cartes à la fois. Tout un jeu ! Il est vrai qu'ils avaient des doigts d'une puissance étonnante.

On peut évidemment faire de très beaux tours sans savoir empalmer ni endosser. D'abord, parce qu'il existe des jeux truqués ; ensuite, parce que l'essentiel se trouve ailleurs. Il se trouve dans le faux mélange et le saut de coupe.

Effectuer un faux mélange, c'est mêler les cartes sans en changer l'ordre ou en laissant celles qui vous intéressent dans une position connue de vous : le plus souvent sur ou sous le jeu. Vous brouillez donc toutes les cartes sauf la première ou la dernière. Il y a quinze façons de faire des faux mélanges, avec de nombreuses variantes ; pour que vous vous rendiez plus ou moins compte du procédé à appliquer, je vais vous en décrire une.

C'est le mélange à la française par fausse alternance. Il fait passer la carte

avec laquelle on veut faire le tour, du premier rang au dernier. Pour cela : 1° il faut tenir le jeu dans la main gauche, les figures en l'air, le pouce dessus ; 2° au moyen de ce pouce, on fait glisser dans la main droite la première carte (dont vous connaissez le signe). La main droite la prend sur les quatre doigts allongés avec le pouce dessus ; 3° après quoi, les deux mains s'approchent et s'éloignent alternativement, la main gauche déposant quelques cartes dans la main droite sur la carte qui s'y trouve déjà ; 4° puis la même main gauche fait semblant de déposer aussi quelques cartes dessous, mais ici les trois derniers doigts droits, allongés et écartés de l'index, se contentent de s'étendre un instant sous le paquet de la main gauche. Rien n'est pris ; 5° toutes les cartes vont donc finir par être déposées réellement dans la main droite, sur la première carte, sans être jamais allées dessous. On sait ainsi que la carte choisie (la première en l'occurrence) est maintenant la dernière.

Est-ce que cela fait illusion sur le spectateur ? Oui, à coup sûr. Un faux dépôt alternant avec un vrai abuse les regards parce qu'il est à peu près caché par les trois derniers doigts droits qui s'allongent à chaque fois en s'écartant de l'index comme pour laisser les cartes apportées se placer sous les autres. Robert-Houdin disait que l'on feignait de placer les cartes sous le paquet en frottant celles-là sous celui-ci.

[Lire la suite page 28]

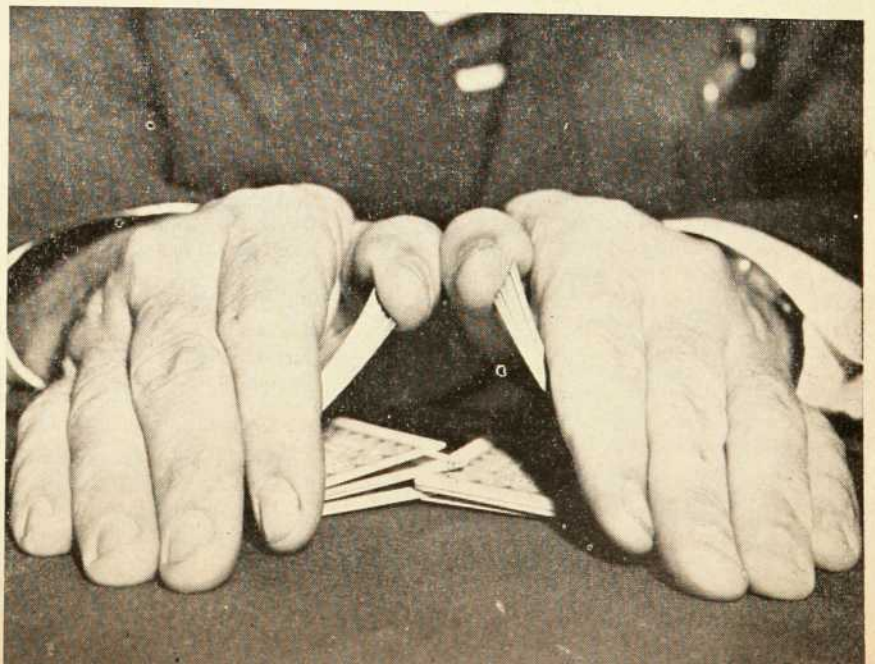
Dans ce reportage, seront dévoilés des tours de cartes simples et compliqués. Un conseil : pour les lire avec intérêt, ayez un jeu en mains et faites les opérations décrites au fur et à mesure que vous en prendrez connaissance.

Cela vous rendra plus sensibles, les difficultés de l'illusionnisme, tout en vous permettant d'effectuer quelques tours élémentaires qui en mettront plein la vue aux profanes. Même si vous avez la maladresse d'un éléphant dans un magasin de porcelaine...

Un conseil : Si quelqu'un vous propose de jouer aux trois cartes pour de l'argent, refusez toujours. Il triche en appliquant le truc du bonneteau. Vous perdrez à tout coup.

**Suite et fin de cette enquête
dans notre prochain numéro.**

Faire aller les cartes en tous sens, les escamoter sans que le spectateur sache où elles vont, les passer de la paume au dos de la main en un mouvement continu ne s'improvise pas. Il y a une technique dont *Le Samedi* révèle aujourd'hui les secrets. Lisez attentivement cet article qui vous passionnera. Même si vous n'avez pas l'ambition de devenir illusionniste, vous saurez à quoi vous en tenir sur leur art, car c'est bien d'un art qu'il s'agit.



DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Choses et autres

■ Récemment, au cours d'une joute de baseball des Royaux, au Stadium, un groupe de jeunes sportifs s'égosillaient d'une drôle de façon. N'étant âgés que de 23 à 25 ans environ, ils tentaient de mettre en lumière leurs connaissances, au détriment de deux cinquantenaires, qui étudiaient religieusement les sports du baseball et du hockey, depuis près de 40 ans. Ces jeunes prétendaient que les gardiens de buts de nos jours réussissaient un plus grand nombre d'arrêts que les portiers d'il y a 20 et 30 ans... Voyez s'ils ont raison : Georges Vézina, et Roy Worters, 72, au cours d'une joute régulière. "Tiny" Thompson, 113, Lorne Chabot, 93, le 3 avril 1933, à Toronto, durant un match de la Coupe Stanley, qui dura 164 minutes, 46 secondes. Et un grand nombre d'anciens cerbères ont réussi une cinquantaine d'arrêts, tandis que ceux d'aujourd'hui exécutent, en moyenne, 30 à 40 arrêts, tout au plus.

■ Réponse à MM. J. Lalonde et V. Sauvé, Montréal.

1 — Non, messieurs, vous n'avez pas raison. Vous perdez votre pari de cinquante dollars. Nous le regrettons. Notre ami, Jean-Pierre Roy, lanceur du Montréal en 1945 n'est pas l'ailleur des Royaux qui ait remporté le plus grand nombre de victoires, au cours d'une saison. Jean-Pierre réussit, alors, 25 gains, tandis que "Andy" McFarlan, membre de l'équipe des champions de 1898, remporta 28 victoires.

2 — Dans les annales du club Montréal, le voltigeur de couleur, Sam Jethroe, a frappé le plus grand nombre de coups sûrs, 207. Il a volé le plus grand nombre de buts, 89. Il a compté le plus grand nombre de points, 154, au cours de la saison 1949.

3 — Oscar Roettger, premier-but du Montréal de 1933, a frappé le plus grand nombre de coups de deux buts, soit 52 ; John Slaterry, premier-but des Royaux de 1916 et 1917 a cogné le plus grand nombre de trois buts, 23, en 1916. Nous faisons, alors partie de l'équipe des Royaux. Nous nous sommes lié d'amitié avec le grand frappeur gaucher, qui nous a appris la langue anglaise, après force misères ! A titre de récompense, nous lui avons payé une centaine de "sundae cups", dont nous étions tous deux friands, dans le temps !

■ Ah ! vous ne saviez pas que le golf pouvait être homicide ! Le sport du golf, qui apparaît si pacifique aux honnêtes sportsmen dont il est la passion, se montre beaucoup plus belliqueux et menaçant à ceux qui habitent dans son entourage immédiat... Il y a longtemps que les riverains de certains terrains de golf de Los Angeles ont commencé d'élever des plaintes véhémentes contre la grêle de balles perdues, dures comme pierre, qui leur tombent dessus, dès qu'ils vaquent à leurs occupations autour de leurs maisons. Récemment, une jeune fille de treize ans dut être alitée, à l'hôpital après avoir reçu sur l'os temporal une balle de golf égarée. Il en coûta plus de \$500 à son papa, pour soins médicaux... Les gens demandent aux autorités municipales qu'on les protège ou qu'on leur dise si, pour

aller écussonner leurs rosiers ou cueillir une ciboule, ils vont être contraints de se barder de fer, comme leurs ancêtres !... Les compétences alertées n'ont trouvé qu'un moyen de protection : entourer les terrains de golf de hautes palissades, qu'on loue à la publicité. N'est-ce pas, d'un mal, tomber dans un pire, alors qu'on présente, sur planches, des jeunes filles bien tournées ?

■ Réponses à M. S. Malo, Montréal.

1 — Oui, un premier-but des ligues majeures joua une partie de neuf manches, sans avoir eu un seul retrait à exécuter. Vous êtes surpris, n'est-ce pas ? Ce fut Guy Heckler, du club Louisville contre Cincinnati, le 9 octobre 1887. Il n'accepta aucune chance au premier coussin.

2 — Le grand lanceur qui fut Walter Johnson, du Washington, dut retirer quatre frappeurs sur trois prises, en une seule manche. Ce fut le seul cas identique, dans les grandes ligues. Le 15 avril 1911, contre le Red Sox de Boston, le receveur Eddie Ainsmith échappa la dernière balle, sur laquelle le frappeur eut le temps de se rendre au premier but, sain et sauf. Aujourd'hui, dans une circonstance semblable, le marqueur officiel accorderait au lanceur quatre joueurs retirés sur trois prises.

■ Le scandale des institutions mal famées devrait être puni ? L'est-il ? Nous en doutons. Depuis plusieurs années, nous voyons un grand nombre de jeunes filles et de jeunes garçons, sortant

de clubs de nuit, en état d'ébriété assez avancé, un assez bon nombre d'hommes fréquentant des lieux de paris clandestins, au point d'avoir les goussets vides ou presque... C'est à se demander si le monde est corrompu, car la majorité de ceux qui dépensent leur argent dans ces lupanars, où l'on joue au balbo — la barbot — sans une histoire ancienne — sont des petits salariés, qui ne peuvent pas, et ne le font pas, conséquemment, donner le nécessaire à leur petite famille... Les preneurs aux livres, dans le monde des courses de chevaux, prennent des gageures, tous les jours, au nombre d'une couple de douzaines, à Montréal, sans s'occuper de raids éventuels. S'ils sont arrêtés par les gendarmes, ils paient l'amende requise et recommencent, sans honte. Pourquoi ne pas donner un séjour d'un an à l'ombre, à Bordeaux, à ces propriétaires de maisons clandestines, qui s'appliquent à tourner nos lois, avec une désinvolture sans pareille ? Les autorités municipales sont-elles au courant de cet état de choses répugnant ?... Présentement, dans l'Etat de New-York, on mène une campagne assez sérieuse. Quelle est-elle ? On veut faire amender la loi, qui défend les loteries et les paris sur les courses de chevaux ailleurs que sur les pistes mêmes ? Il est facile de comprendre que cette loi est devenue presque impossible à faire observer, depuis toujours !... Les 40,000 policiers de l'Etat de New-York, ligüés, ont fait parvenir au gouverneur Dewey le message suivant : « Nos lois contre les paris aux jeux ne rencontrent les vues des honnêtes gens. Un trop grand nombre de profiteurs, d'écumeurs, refusent de s'y conformer et les considèrent comme de la bouillie pour les chats, sans plus ! »... La même chanson existe, à Montréal, dans notre province, au Canada même, où la majorité des gens aiment à risquer quelques dollars, dans l'espoir de récolter des milliers de mazumas, à ne rien faire ! Le meilleur remède, donc, est celui préconisé par notre actif premier ministre, l'hon. M. Maurice Duplessis, depuis plusieurs années : l'amendement du Code criminel, qui permettrait une loterie provinciale pour fins de charité et d'éducation. Saviez-vous que, seulement dans notre province, près de \$100,000,000 prennent le chemin des pays étrangers, à la suite d'achats de billets de loteries illégales ? Pourquoi la province de Québec ne profiterait-elle pas de cette manne ? L'esprit obtus, peu pénétrant, de certains de nos gouvernants fédéraux, s'y oppose, malheureusement !

■ Jean-Pierre Roy, l'ancien lanceur des Royaux, qui gagne maintenant sa vie à chanter dans les clubs de nuit canadiens et américains, aimerait à lancer de nouveau ses grenades sur les monticules du baseball organisé. Mais certaines têtes dirigeantes le boycottent, à tel point qu'il entre dans ses intentions de leur chercher noise, jusqu'à ce qu'il ait obtenu justice... Nous lui souhaitons pleins succès, tout en lui disant qu'il se heurtera, en juillet, à mur des plus épais !

■ Réponse à M. A. Soucy, Montréal.

L'un de nos bons amis, Arthur Normandin, ancien secrétaire de route des Royaux de Montréal, qui a dépensé une jolie fortune de plus de \$75,000 pour la bonne cause du baseball semi-profes-

Dans la Ligue Provinciale

Albert Molini, président de la plus forte ligue de classe C, la Ligue Provinciale, jubile. Pourquoi ? Les spectateurs des joutes de son circuit, dans la majorité des villes, se rendent en assez bon nombre, à tout considérer. Il voit, déjà, tous les propriétaires des clubs se dire capables de rencontrer les deux bouts, alors que, les années passées, certains d'entre eux accusaient des déficits de \$10,000 à \$15,000. Au point de vue commercial, ce n'est pas un item à dédaigner, pour un président d'une ligue de cette importance !

Voici le calendrier des joutes, qui se disputeront, du 7 au 13 juin, inclusivement :

Dimanche, 7 juin :		Heure
Trois-Rivières à Thetford-Mines		1.30
Drummondville à Québec		2.00
St-Jean à Sherbrooke		2.00
Granby à St-Hyacinthe		2.00
Québec à Drummondville		8.00
St-Hyacinthe à Granby		8.15
Sherbrooke à St-Jean		8.30
Thetford-Mines à Trois-Rivières		8.30
Lundi, 8 juin :		
Québec à Drummondville		8.00
Thetford-Mines à Trois-Rivières		8.00
Mardi, 9 juin :		
Drummondville à Thetford-Mines		7.30
Trois-Rivières à Sherbrooke		8.00
Québec à St-Hyacinthe		8.15
Granby à St-Jean		8.30
Mercredi, 10 juin :		
Drummondville à Thetford-Mines		7.30
Trois-Rivières à Sherbrooke		8.00
Québec à Granby		8.15
St-Hyacinthe à St-Jean		8.30
Jeudi, 11 juin :		
Sherbrooke à Trois-Rivières		8.00
St-Hyacinthe à Drummondville		8.00
Québec à Granby		8.15
Thetford-Mines à St-Jean		8.30
Vendredi, 12 juin :		
Québec à Trois-Rivières		8.00
Thetford-Mines à St-Jean		8.30
Granby à Drummondville		9.00
Samedi, 13 juin :		
Québec à Trois-Rivières		8.00
Sherbrooke à Thetford-Mines		8.00
St-Jean à Granby		8.15
Drummondville à St-Hyacinthe		8.15

WALLY ALSTON, l'excellent gérant des Royaux de Montréal qui sera, bientôt, grand-père, quoiqu'il ne soit âgé que de 42 ans à peine, est prêt à surmonter tous les obstacles, dans le but de bien faire, de représenter dignement les couleurs du club montréalais, qu'il dirige de main de maître. Pertinemment, nous savons qu'il possède, sur son équipe, trois joueurs qui ont toutes les misères du monde à saisir, à l'occasion, des signaux conventionnels. Nous avons, depuis près de 30 ans, passé par les mêmes tranches, croyez-nous ! Par esprit de charité chrétienne, il tient mordicus à ce que nous ne mentionnions pas les noms de ces joueurs, non pas récalcitrants, mais durs de compréhension, comme l'on dit dans le bon vieux faubourg de Québec, où nous nous enorgueillissons d'avoir vu le jour !... Si le Montréal termine la présente saison en fête du peloton, nous consacrons, par anticipation, Alston, Wally le Thaumaturge. A notre avis, les Royaux, au moment où nous écrivons ces lignes, ne peuvent pas mériter mieux que la seconde ou la troisième position du circuit Shaughnessy. Si, par hasard, Don Thompson, Bobby Morgan et un autre frappeur de coups-de-circuit nous reviennent, vous n'aurez qu'à remiser dans le tiroir des oubliettes ce que vous venez de lire. Une chose improbable ou presque... Les voleurs sont mal vus de tout le monde, mais Wally aimerait à posséder, dans son alignement, un plus grand nombre de voleurs... de buts et deux ou trois frappeurs de relève !

(Photo D. E. Dolan, 275, est, rue Sherbrooke, cliché "Le Samedi").

sionnel local, de 1911 à 1922, n'est pas dans la meilleure des santés. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement ! Ce sportsman montréalais, qui fut d'un commerce des plus agréables, adorait le baseball, comme vous aimez vos petits enfants. Et ce n'est pas peu dire ! Il possédait, lorsqu'il était en parfaite santé, une mémoire éléphantinesque, au point de vue baseball. Le bonhomme Temps, depuis un certain nombre d'années, a fait des siennes, au détriment de ceux qui ne peuvent vieillir. Où sont les gens de plus de 65 ans, qui se targuent de ne pas prendre de l'âge ?

■ Réponses à M. J. Geoffrion, Montréal.

1 — Le meilleur joueur de baseball que le Canada ait produit, de tout temps, fut Arthur Duchesnil, ancien lanceur de la Ligue de la Cité, du Rochester et des Braves de Boston, décédé il y a près de 30 ans. Cet athlète canadien-français de Montréal possédait toutes les qualités requises pour briller au firmament du baseball majeur. Malheureusement de mauvais amis ont entraîné ce gaillard de 6 pieds 1 pouce dans des sentiers, qui ne mènent pas loin... Ceux qui ne sont pas de notre avis, à ce sujet, ne connaissent pas leur affaire, vu leur jeune âge ou leur sympathie outrée. On ne peut pas comparer Duchesnil avec tous les autres bons joueurs de baseball du Canada, Phil Marchildon, Roland Gladdu, Jean-Pierre Roy, Paul Calvert, Stan Bréard, Larry Carmel, Ray Cutter, Johnny Jacobs, Edouard Singher, Timone Wingo, Bébé Miron, Eugène Payette et plusieurs autres.

2 — Non, monsieur, Del Bissonnette, Jean Dubuc, Lou Boudreau, Léo Durocher, Doc Gautreau, Rabbit Maranville, Eddie Cicotte, anciens joueurs-étoiles des ligues majeures, ne sont pas des Canadiens. Ce sont des Américains, nés aux Etats-Unis, de parents canadiens-français.

■ Mesdames et messieurs, qui aimez à faire plaisir à vos invités, sportsmen et sportifs, offrez-leur toujours de bonnes pommes du Québec ! C'est la chanson que nous entendons, souvent, à la

radio, et que nous lisons dans nos journaux, plus fréquemment !

Une chose qu'on ne nous dit pas, cependant, au moyen de ces deux truchements, c'est que nous devons, pour manger à pleines dents ces fruits défendus, payer plus cher, dans nos parages, nos pommes de première qualité que ceux qui les dégustent à 3,000 milles de Montréal et de Québec, frais de transport et profits inclus... Mon Dieu ! nos pommes de Rougemont ou d'ailleurs, dans notre province, deviennent nos fruits, que les parias, les sans grade, les collets blancs peuvent à peine regarder sans que cet effet énorme ne leur en coûte de cinq à dix sous, taxe comprise !...

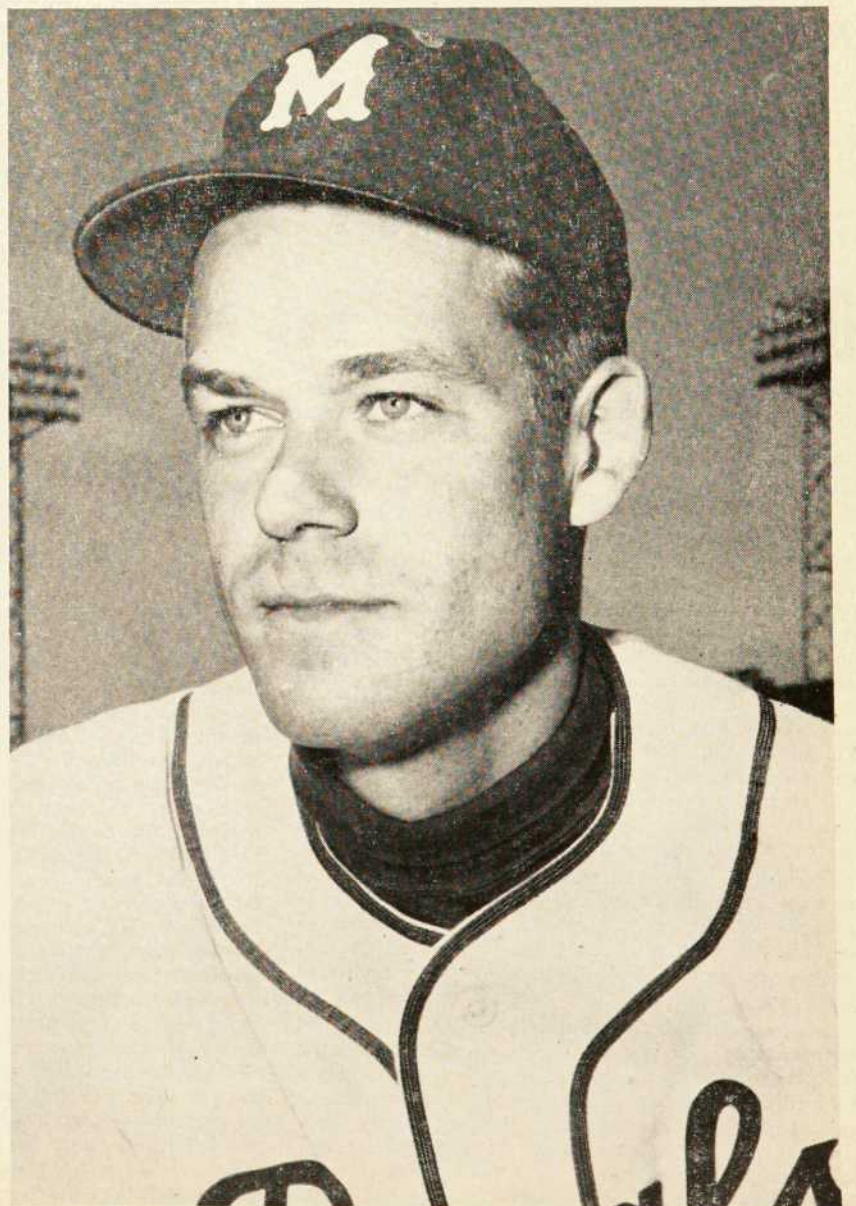
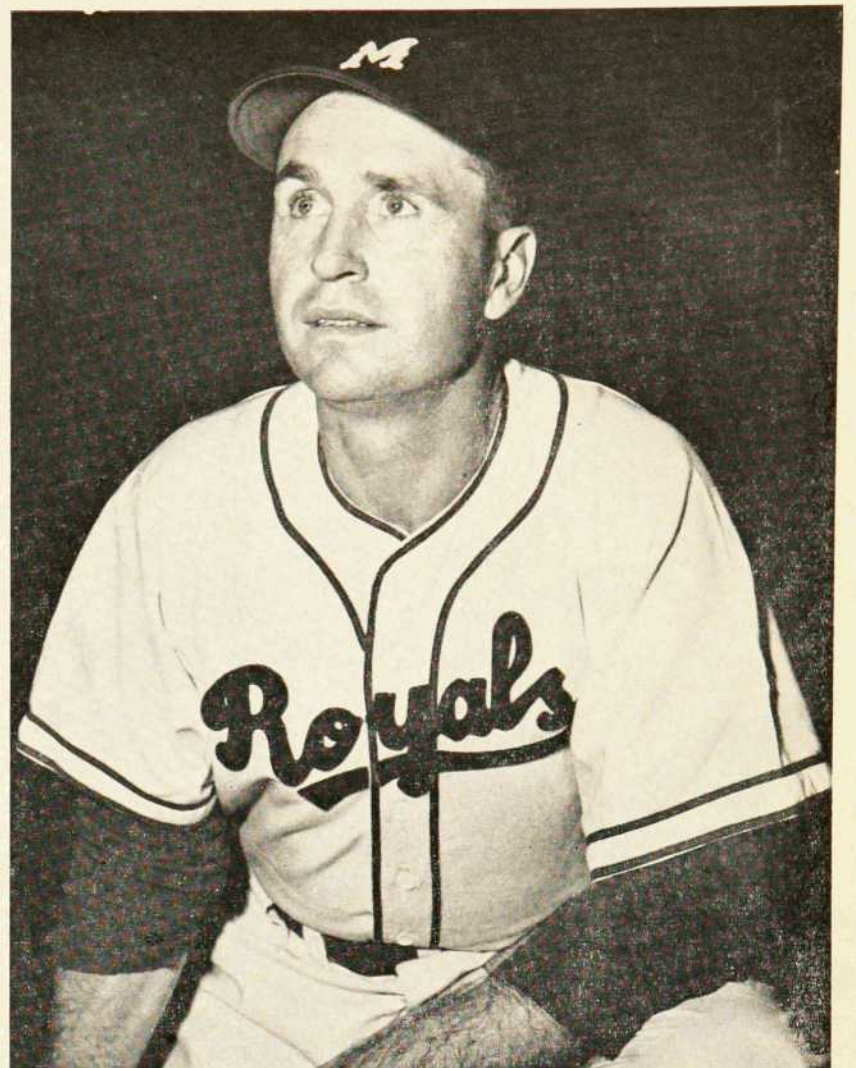
Dommage qu'il en soit ainsi, lorsque l'on sait que des milliards de pommes et d'oranges sont abandonnées à la moisissure, en Amérique du Nord, vu leur abondance ! Et dire qu'à Montréal il n'y a pas la moitié des citoyens, qui soient assez riches pour manger, tous les jours de la semaine, une pomme et une orange !

■ Réponse à un groupe de sportsmen.

Non, nous ne sommes pas en faveur de ceux qui incitent les citoyens et les spectateurs payants à se révolter contre l'ordre établi. Nous avons même l'envie de les traiter de communistes ! A la suite d'une couple de mauvaises décisions, rendues par un arbitre de la N.H.L., qui devrait ramoner les cheminées, certaines grosses légumes ont fait, d'une souris, une montagne, alors qu'ils doivent remplir leur devoir, sans faire de bruit, car le bruit ne fait pas de bien... Que diriez-vous d'un quidam écervelé qui, dans les journaux critiquerait le jugement de l'un de nos législateurs ou magistrats ? Un tel, après avoir commis un vol à main armée, fut condamné à seulement sept ans de prison, alors qu'on aurait dû l'interner pour la vie ! Si nous avions voix au chapitre, nous zigouillerions, sur place, ces lâches individus, qui tentent, et parfois réussissent pendant un certain temps, à gagner leur vie, en mettant en joue, à la pointe du revolver, leurs semblables, soucieux de nourrir leur femme et leurs enfants !

KEN LEHMAN, le brillant et modeste lanceur gaucher des Royaux de Montréal, est le prototype, l'exemple le plus parfait d'un artiller sachant où il va, ce qu'il a à faire, sans s'énervier, même dans les moments les plus critiques. Il n'excelle pas dans les balles rapides, mais ses courbes fréquentes passent sur les coins du marbre, selon les faiblesses des frappeurs. Il possède un contrôle presque parfait. Athlète très intelligent, au cours d'une discussion, il n'élève jamais la voix, ayant appris ce vieux principe chinois : Celui qui parle fort n'a jamais raison, même s'il s'adresse à des sourds !... En un mot, Ken est tellement habile que les Dodgers nous l'enlèveront bientôt, s'ils ne l'ont pas fait, à la parution de cette légende, la première semaine de juin... Ken Lehman ne craint pas de faire de la course à pied, à chaque pratique, car il sait pertinemment, qu'un lanceur tenant à avoir bon bras doit, tout d'abord, avoir bonnes jambes. Un principe, vieux comme la terre, que nous avons toutes les misères du monde à inculquer aux jeunes lanceurs de nos parages trop souvent mal conseillés par des brebis galeuses !

(Photo D. E. Dolan, cliché "Le Samedi").





Roman d'aventures

L'homme à la sarbacane

par MAURICE DE MOULINS

*Une passionnante aventure au
cœur de la forêt vierge.
De l'action, des situations tragiques.
Du rire et des larmes!*

Dessin de JEAN MILLET

DANS la grande clairière s'achevait l'hallali des grands singes, serrés de près par les impitoyables chasseurs dayaks. Pendant des heures, les hommes avaient attendu, dissimulés au plus épais de l'herbe *alang*, épiant les allées et venues des orangs qui abandonnaient leurs refuges des arbres pour s'aventurer à travers la forêt immense de Bornéo; ensuite, quand les chasseurs avaient estimé que le gibier ne pouvait plus leur échapper, ils avaient entouré la clairière et leur cercle menaçant se refermait peu à peu...

D'ordinaire, quand ils se trouvaient réfugiés dans les branches des géants de la forêt, les *mias* ou orangs-outangs pouvaient se rire des attaques et des poursuites des hommes, ils se dissimulaient au plus épais des frondaisons, sautaient d'arbre en arbre avec une agilité déconcertante. A moins d'être atteints par les dards empoisonnés des sarbacanes, ils échappaient la plupart du temps à leurs adversaires; malheureusement, cette fois, cernés dans la clairière au nombre d'une dizaine, ils exécutaient des bonds nombreux, tentaient en vain de fuir et se heurtaient à tout moment à la vivante barrière des chasseurs qui les refoulaient vers le centre en poussant d'assourdissants cris de guerre et en frappant sur des tambourins.

Parfois on apercevait entre les buissons épineux et les tiges des hautes herbes le corps nu d'un dayak, la taille ceinte d'un simple *sarong*, puis le chasseur se recroquevillait au plus épais des fourrés, ne perdant plus de vue les silhouettes des singes qui se repliaient en groupe en poussant des « reuh » de désespoir...

Les *mias* sentaient s'aggraver le péril. Maintenant ils comprenaient qu'il n'y avait plus de salut pour eux. Et ils se préparaient à combattre jusqu'au bout. Cinq grands mâles attendaient, protégeant les quatre femelles qui, blotties derrière eux, attiraient contre elles leurs petits. Les orangs étaient formidables, ils serraient leurs énormes mains, leurs petits yeux injectés de sang flamboyaient. Maintenant, on n'entendait plus que leurs cris retentissants qui troublaient le silence

tombé sur la sylvie, silence lourd de menaces. Dissimulés au faite des grands arbres, les aras, les perruches, les oiseaux de toutes sortes et les singes assistaient à cette tragédie. Parfois aussi, dans le lointain on entendait le miaulement impressionnant d'un tigre qui fuyait prudemment la présence des hommes qu'il venait d'éventer.

Des commandements brefs retentirent; précédés de leur chef, Balayang, un homme trapu, de taille moyenne, au masque farouche, les Dayaks s'aventurèrent hors de leurs cachettes. Plusieurs d'entre eux se trouvaient armés d'énormes fourches, d'autres portaient de lourds filets, d'autres enfin brandissaient des lances ou des sarbacanes. Pendant des heures ils avaient suivi la piste des *mias*, maintenant ils avançaient bien persuadés qu'ils pourraient capturer vivants les grands singes.

Cette traque ne manquait pas de risques. Les *mias* étaient de taille énorme et pouvaient broyer nombre de leurs ennemis. Combien de braves de la tribu avaient déjà succombé au cours d'expéditions de ce genre, mais les Dayaks ignoraient la peur, n'étaient-ils pas les descendants des féroces coupeurs de têtes? D'innombrables trophées n'ornaient-ils point encore les plates-formes des cases de leurs *campongs*? Maintenant, ils ne tuaient ni ne mangeaient leurs sembla-

bles, mais ils avaient conservé le même amour de la chasse et du danger que leurs ancêtres. Ils se sentaient animés d'une force invincible quand il s'agissait d'affronter le *mias*, ce roi de la forêt de Bornéo, plus terrible encore que le tigre et que le buffle!

Des grognements farouches partirent encore. Les orangs s'exaspéraient à l'approche du danger qu'ils sentaient de plus en plus immédiat, certains exécutaient des bonds frénétiques comme s'ils eussent voulu défier les chasseurs qui se rapprochaient avec prudence. Aux alentours, les autres hôtes de la sylvie se cantonnaient dans un prudent silence...

Enfin des ombres surgirent dans le voisinage immédiat de l'endroit où attendait le groupe traqué des orangs. Les Dayaks attaquaient; nantis de leurs fourches, de leurs filets ou de leurs armes, ils débouchèrent des hautes herbes et se précipitèrent sans hésiter vers les quadrumanes. Les femelles effrayées poussaient des cris plaintifs et leurs petits se serraient peureusement contre leurs poitrines velues. Quant aux mâles, ils attendaient, repliés sur eux-mêmes, suivant des yeux les progrès des hommes, la gueule entrouverte, le regard mauvais...

La tactique des Dayaks était simple. Les porteurs de fourches devaient s'aventurer les premiers, puis tenter d'emprisonner le cou des *mias*, pendant ce temps, leurs acolytes intervenaient, les uns puisant du poivre dans des sachets qu'ils avaient avec eux allaient s'efforcer d'aveugler les quadrumanes afin de rendre leur résistance d'autant plus incertaine, les autres s'acharneraient en abattant leurs filets, à emprisonner les énormes bêtes et à les capturer avec le minimum de risques...

Un premier mâle, emprisonné dans les rets, la gorge serrée par les deux dents de la fourche, tomba à terre. Aussitôt une douzaine de Dayaks foncèrent en poussant des hurlements de triomphe. Dès lors, ce fut une lutte désespérée entre la bête prise dans le filet et les hommes qui s'agitaient tout autour et s'effor-

çaient de paralyser ses mouvements. Habilement, un des chasseurs, se glissant auprès de l'orang, était parvenu à l'aveugler avec une poignée de poivre. La bête qui souffrait terriblement, poussait d'effrayants hurlements; de ses mains puissantes elle essayait de rompre les cordes qui s'enchevêtraient de toutes parts autour d'elle, mais, déjà, des poignes solides étreignaient ses bras de titan; elle avait beau se débattre, les Dayaks, de plus en plus nombreux, l'accablaient de toutes parts. On l'entourait de cordes confectionnées avec des fibres de lianes. Poussant des « reuh » désespérés, le *mias* exécuta des bonds furieux; à trois reprises, il tomba entraînant avec lui la grappe de ses adversaires qui le maintenaient solidement; dans leur chute, trois des chasseurs furent blessés, mais la résistance du grand singe ne ralentit pas un seul instant leur acharnement. Ils voulaient prendre l'animal vivant, et la mêlée se poursuivit jusqu'au moment où le singe, épuisé, la gueule écumante, cessa de résister.

Pendant ce temps, tout autour, d'autres combats s'engageaient; multipliant leurs manœuvres, les Dayaks essayaient de séparer les *mias* les uns des autres; pourtant, les mâles s'attardaient opiniâtement auprès des femelles et des petits qu'ils voulaient défendre coûte que coûte. Un chasseur plus imprudent que ses camarades, qui s'était approché trop près d'un orang, fut empoigné et attiré avec la rapidité de la foudre. Eperdu, il voulut échapper à l'étreinte de la bête qui venait de le capturer. Peine perdue, ses cris perçants s'arrêtèrent brusquement, un craquement sinistre se fit entendre qui impressionna les Dayaks les plus aguerris. Le *mias*, en attirant contre lui son adversaire, venait de lui rompre les os, le corps de l'homme ne fut plus, bientôt, qu'une masse inerte et pantelante qu'il rejeta dans les hautes herbes en poussant éperdument un cri de victoire.

La mort tragique du Dayak ne fit pourtant pas reculer ses compagnons qui déployaient toujours un acharnement obstiné. De nouveaux groupes s'élancèrent contre les orangs en multipliant de féroces cris de guerre. Les chasseurs accomplissaient leur habituelle tactique; ils eussent pu, de loin, abattre les singes avec leurs sarbacanes, mais ils se piquaient d'orgueil à prendre le gibier vivant. Le soir, il devait y avoir une grande fête au *campong* quand les bêtes seraient ramenées, attachées sur de longues perches puis enfermées dans des cages solides. Plus tard on les vendrait aux Blancs qui passaient de temps en temps au village.

Balayang, le chef des Dayaks, entraînait toujours ses braves à l'attaque. Sa fourche en main, il se déplaçait entre les hautes herbes avec une remarquable souplesse; avisant un des *mias*, il bondit et réussit à lui emprisonner le cou. Derrière lui les guerriers intervenaient, quand un incident tragique se produisit. Sous les efforts furieux du *mias*, à demi étranglé, la fourche se rompit net, au moment même où le chef croyait la bête à sa merci... Alors, libéré, l'orang bondit. Avant même qu'un des auxiliaires de Balayang eût réussi à l'aveugler avec du poivre, il retomba de toutes ses forces sur le chef qu'il emprisonna entre ses bras puissants.

Le malheureux semblait perdu. L'orang resserrait peu à peu son étreinte. Il semblait qu'il voulût jouir des efforts désespérés que multipliait le chasseur pour échapper à son implacable emprise. Les yeux exorbités, Balayang se débattait vainement. Il sentait le souffle lui manquer, le décor de la sylvie semblait effectuer autour de lui une ronde infernale, sa vision se faisait plus floue, quand, tout à coup, dominant les clameurs désespérées des Dayaks qui accouraient de toutes parts, une détonation retentit. Pendant quelques instants encore, le *mias* demeura tout droit, mais la balle qui venait d'être tirée avait pénétré en pleine nuque, atteignant le cerveau. La bête s'écroula lourdement, relâchant légèrement son étreinte et entraînant dans sa chute son courageux adversaire.

Il y eut quelques instants de stupeur parmi le groupe des chasseurs indigènes, une vingtaine d'entre eux approchèrent; jusqu'ici, ils étaient demeurés sur la réserve, bien persuadés que nulle force au monde ne pouvait arracher Balayang à son funeste destin; depuis que le corps du *mias* s'était raidi dans un dernier spasme et que leur chef, encore tout étourdi par le terrible corps à corps qu'il venait de soutenir, se re-

levait, le torse et les bras ensanglantés par les ongles acérés de la bête vaincue, les Dayaks secouaient leur torpeur. Un peu plus loin, les autres chasseurs achevaient leurs captures sans se douter du drame qui venait de se jouer.

Pourtant les Dayaks s'arrêtèrent bien vite, deux silhouettes claires apparurent, débouchant des hautes herbes. Nanti d'une carabine, un Blanc approchait, coiffé d'un casque de liège; immédiatement derrière lui marchait une jeune femme blanche, d'une merveilleuse beauté.

Balayang qui s'était remis sur ses pieds et qui s'appuyait pendant quelques instants contre l'épaule d'un de ses guerriers, comprit tout de suite que l'étranger qui approchait là, la main levée en signe de paix, était celui à qui il devait la vie. C'est pourquoi, dominant l'engourdissement et la douleur assez-vive qu'il éprouvait encore, il répondit à son geste amical. Un furtif sourire effleura ses lèvres épaisses, puis, comme les Dayaks s'effaçaient légèrement pour laisser passer les nouveaux venus, le chef déclara :

— Balayang te remercie, *Tuan* !... Tu lui as sauvé la vie !...

Le Blanc eut un haussement d'épaules d'insouciance, du bout du pied il effleura le corps de la bête autour duquel commençaient déjà de tourbillonner une nuée de mouches, puis se tournant vers sa compagne qui s'était arrêtée à sa gauche, il déclara simplement, en français :

— Belle bête, Fanny ! Mais combien redoutable !

Les Dayaks entouraient le couple, leurs regards se fixaient tour à tour sur les Blancs. L'homme, dont le visage s'encadrait d'une courte barbe brune, paraissait âgé de trente ans, à peine, il arborait un costume de chasse en toile blanche, des bottes de cuir rouge le chaussaient; les nombreuses éraflures qu'elles portaient, démontraient que l'étranger avait dû déjà parcourir une longue distance à travers la forêt; un sabre d'abattis à lame recourbée, encore tout humide de sève, pendait à son côté. Un paquetage assez lourd était assujéti à ses épaules par des bretelles. La jeune femme portait un costume masculin. Ses cheveux blonds se dissimulaient sous son casque à larges bords. Elle avait l'allure décidée et ne paraissait pas impressionnée le moins du monde en présence de ces naturels qui la contemplaient avec une insistance qui n'était point exempte d'effarement.

— Tu as sauvé la vie de Balayang, *Tuan*, insista le chef. Tu vas l'accompagner à son *campong* avec ta femme... Car cette femme est ton épouse ?

Le Dayak désignait du doigt la nouvelle venue, il s'était exprimé dans un anglais un peu rudimentaire,

mais son interlocuteur le comprit et répondit en souriant :

— Tu as deviné... Fanny est ma femme... Quant à moi, je m'appelle Christian Maurel... Je suis venu chasser dans la forêt de Bornéo...

— Vous venez d'Angleterre ? insista le chef...

— Pas du tout, nous venons d'un pays qui s'appelle la France !

— La France, je connais, je sais que les hommes y sont braves et les femmes jolies !... Balayang est heureux de devoir la vie à un Français !

Christian Maurel prit la main que lui tendait le chef et la serra vigoureusement. Fanny imita aussitôt son exemple. Alors le chasseur reprit, toujours en anglais, langue qu'il parlait couramment :

— Vous faisiez là une battue ?

— Nous voulions capturer tout ce groupe de *mias*, *Tuan* ! repartit Balayang.

— Diable ! Vous n'aviez pas froid aux yeux ! Et tu as failli payer de ta vie ta trop grande témérité !...

Le Français expliqua à Balayang à la suite de quelles circonstances ils s'étaient trouvés, sa femme et lui, dans le voisinage immédiat de la clairière au moment même où les Dayaks poursuivaient implacablement l'hallali des grands singes. Intrigué par les cris et les appels des indigènes, il était monté avec Fanny sur une haute branche de sagoutier, et de là, il avait pu assister aux différentes péripéties de cette chasse aussi dramatique que mouvementée. Enfin, conscient du péril que courait le chef, aux prises avec la bête furieuse, il avait rapidement épaulé son arme et tiré...

— Balayang tient à prouver sa reconnaissance au *Tuan* ! répéta le chef... Il l'invite à son *campong* avec son épouse !

Les deux Français acceptèrent de bonne grâce cette invitation. Depuis plusieurs jours ils s'aventuraient à travers la sylvie, couchant au hasard de leur randonnée. Ils n'étaient pas fâchés de reprendre contact avec les indigènes dont ils aimaient étudier les mœurs et les coutumes si curieuses.

En attendant, Balayang s'empressa de se rendre vers les autres groupes de chasseurs. La traque avait complètement réussi. Les *mias*, entourés par les filets ébranchés par les fourches, aveuglés par le poivre, demeuraient maintenant à la complète discrétion des naturels. Les Dayaks achevaient de ficeler solidement leurs captures à de grandes et solides perches. Les *mias* se débattaient furieusement ou poussaient de petits gémissements plaintifs mais ils ne parvinrent pas à faire céder leurs attaches, leurs vainqueurs avaient pris soin de les ligoter fortement.

Le soir tombait quand Balayang ordonna le retour au *campong*. Le chef prit la tête de la file; immédiatement suivi des deux Français, il s'aventura le long d'une piste tracée entre les grands arbres. Les chasseurs suivaient les uns après les autres, portant les *mias* prisonniers. Le cadavre de la bête abattue par Christian Maurel avait été également emmené. Et, tandis que cette partie de l'immense forêt, troublée momentanément par le combat farouche des hommes et des grands singes reprenait son ordinaire quiétude, la marche se poursuivait, hâtive, silencieuse. Balayang semblait avoir complètement oublié le terrible péril qu'il avait couru tout à l'heure; nanti d'un sabre à lame recourbée, il tranchait parfois d'un geste rapide les lianes, les ronces ou les tiges qui s'opposaient à son avance. Les deux Français continuaient de marcher, sans mot dire, et, bientôt, dans l'obscurité commençante, une odeur persistante de fumée qui s'infiltrait sous les frondaisons, leur apprit qu'ils approchaient de plus en plus du village dayak.

II — Les deux présents de Balayang

Il y eut grande fête, cette nuit-là au *campong*. Les Dayaks s'étaient empressés à la rencontre des chasseurs, et, tout naturellement, l'exploit du *Tuan* déchaîna l'enthousiasme. On lui réserva un accueil chaleureux. De grands feux s'allumèrent et les tambours se mirent à gronder sourdement pendant que les naturels exécutaient leurs danses guerrières auprès des grandes cages où venaient d'être enfermés les orangs.

Le *campong* de Balayang se composait d'une vingtaine de vastes cases construites sur pilotis au bord même

VERSAILLES

O Versailles, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Elysée embelli,
A ton aspect dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour:
Mais le soleil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude
Composent aujourd'hui ta cour.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre,
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Versailles; s'il faut que je vive,
Nourris de mon flambeau la clarté fugitive
Aux douces chimères d'amours.

J'aime; je vis. Heureux visage!
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

ANDRÉ CHÉNIER.

Si douce... et si belle...

Une nouvelle littéraire de CLOTILDE DELHEZ

PARCE qu'elle était divinement belle, d'une douceur angélique et par ciel clément, invariablement vêtue de blanc, chacun lui prêtait une âme immaculée. Rien n'était plus candide, plus émouvant que le clair regard d'Alexia Aumont. Rien ne pouvait être plus irrésistiblement prometteur que le sourire enfantin de cette jeune fille, dont le fin visage, agrémenté d'adorables fossettes, s'auréolait d'une luxuriante chevelure brune aux larges ondulations naturelles. Joignant à une élégance innée une culture parfaite, Alexia possédait, en outre, le don des réparties pleines d'esprit.

Alexia Aumont n'avait qu'à paraître pour être incontestablement la reine d'un bal. D'aucuns se méfiaient bien un peu du fait qu'Alexia s'avérait très flirt, mais nombreux étaient les prétendants qui tous, les uns après les autres, se voyaient éconduits par l'ensorceleuse.

Dès la première entrevue, je tombai, moi aussi, éperdument amoureux d'Alexia et multipliai les occasions de la rencontrer. Je ne fus pas long à avouer mon amour et, le plus simplement du monde, Alexia Aumont accepta de m'épouser.

Ainsi le rêve de tant de soupirants devenait pour moi une enivrante réalité!

J'allais enfin connaître le bonheur d'un grand amour partagé, vivre auprès de la plus belle, ... la plus gracieuse, ... la plus douce des compagnes.

Souple et docile, ma voiture roulait sur les routes poudreuses, tandis que les arbres et les haies défilaient à toute allure. Je sifflotais allégrement et stoppai devant: « Les Clématites », villa fleurie qui abritait celle que j'aimais.

Je sonnai. Pas de réponse. J'insistai à plusieurs reprises. Vainement. Pourtant, j'entendais des bruits de pas. J'appuyai à nouveau. Enfin, la porte s'ouvrit toute grande et j'eus devant moi la jeune servante qui, blanche comme neige et l'air épouvanté, me fit signe d'entrer.

— Bonjour, Liette. Que se passe-t-il ?

— Monsieur le docteur! Dieu soit loué! exclama la domestique en levant les bras au ciel.

— Un malade? demandai-je avec inquiétude.

— Un malheur, Monsieur. Une terrible chute. Pauvre Monsieur Gérard!

A l'énoncé de ce prénom, je poussai un soupir de soulagement: mon idole était saine et sauve.

— Gérard! Que lui est-il donc arrivé exactement?

— Nous l'avons trouvé, Mademoiselle Alexia et moi, sans connaissance au bas du grand escalier. Voulez-vous me suivre, Monsieur le docteur? Par ici, dans le studio. Monsieur Gérard est étendu sur le divan. L'accident vient de se produire. J'appelai, par téléphone, le médecin le plus proche lorsque vous avez sonné.

Je fus introduit dans une vaste pièce, dont une agréable fraîcheur était maintenue grâce aux persiennes à demi baissées. Mon regard distingua une forme allongée qu'entouraient Alexia et le père de celle-ci.

— Régis! fit Alexia, d'une voix douce et triste, en venant vers moi, la main tendue.

Monsieur Aumont, qui paraissait subitement vieilli de dix ans, tourna vers moi un regard douloureux:

— Docteur Aubret! Je vous confie mon petit Gérard. Sauvez-le, je vous en conjure!

Tandis que je m'approchais, je vis que les cils du jeune homme remuaient imperceptiblement.

— Votre neveu revient à lui, dis-je.

Le père et la fille s'agenouillèrent auprès du blessé. Gérard ouvrait les yeux. Son regard sombre rencontra le mien, accrocha celui de son oncle, puis se fixa, soudain horrifié, sur celui de sa cousine.

Alors chose qui me parut incroyable, irréelle, deux mains se soulevèrent péniblement et repoussèrent avec terreur... Alexia. Je me croyais le jouet d'une infer-

nale hallucination lorsque, d'un ton péremptoire, Monsieur Aumont s'adressa à sa fille:

— Je te prie de sortir, Alexia.

Sans répondre, mais la tête haute, la jeune fille quitta immédiatement la pièce. Je me penchai sur le jeune homme. Un bref examen me révéla qu'il avait le bassin fracturé. A nouveau, Gérard perdait connaissance. Un transfert à la clinique s'avérait dangereux, voire impossible.

[Lire la suite page 34]



« Souvent femme varie
Bien fol qui s'y fie ... »

Le tigre sait aussi prendre
des airs câlins ...



Monseigneur JOSEPH-DAVID DEZIEL, C. S., fondateur et premier supérieur du Collège de Lévis.



Monseigneur RAOUL TARDIF, P. D., chanoine honoraire du chapitre métropolitain de Québec, supérieur actuel du Collège de Lévis, et l'âme des fêtes du centenaire.

LE COLLEGE DE LEVIS

Cent ans au service de la formation et de l'éducation de la jeunesse

DANS quelques jours maintenant (c'est-à-dire les 21, 22, 23 et 24 juin prochains) auront lieu les fêtes du centenaire du Collège de Lévis. — En effet, depuis cent ans déjà, cette maison d'enseignement, dont les débuts furent très humbles, mais les progrès rapides, a donné à la jeunesse lévisienne et des environs une formation chrétienne et classique. Le rêve de monseigneur Joseph-David Déziel, C. S., le fondateur et premier supérieur, s'est amplement réalisé. Depuis longtemps déjà, le curé de Notre-Dame de Lévis avait suggéré à ses paroissiens cette première fondation, afin de mieux répondre aux besoins de la jeunesse de l'époque. Homme énergique, doué d'un dynamisme communicatif, ardent apôtre, grand réalisateur, et capable de suivre les progrès d'une affaire qu'il avait mise en marche, monseigneur Déziel avait aussi une foi inébranlable en la Providence. — Il commença la réalisation du collège avec rien.

Les paroissiens, tout en ayant confiance en lui, restaient perplexes. Les moyens manquaient. Les finances, encore plus.

Mgr Déziel se fit quêteur public pour réaliser son projet. Cependant, son ardeur et surtout son exemple encouragea tout le monde. Les bonnes volontés se groupèrent autour de lui et c'est à coups de sacrifices

qu'un premier corps de logis fut élevé en 1853. Les Frères des Ecoles Chrétiennes, appelés par Mgr Déziel, furent les premiers instituteurs au collège. — Le premier cours fut commercial. — Mais le curé-fondateur voyait plus grand. Il pensait au cours classique.

Autonomie en 1875

Les Frères des Ecoles Chrétiennes enseignèrent jusqu'en 1860. — Ils cédèrent ensuite la place aux prêtres du séminaire de Québec. — Les progrès étaient rapides. — Les bâtisses se multipliaient autour du premier corps de logis, qui avait tout d'abord logé 80 pensionnaires et 180 externes. Aujourd'hui, au centenaire, les élèves sont au nombre de 425 pensionnaires et plus de 200 externes.

C'est en 1875, cependant, que le Collège de Lévis reçut son autonomie. Par suite d'un acte de la législature de Québec et d'une ordonnance de l'archevêque de Québec, le collège devenait autonome. Il relevait dès lors de son administration propre. Un conseil de sept membres au plus était institué.

Le fondateur et premier supérieur vécut jusqu'en 1880. Il laissa un souvenir inoubliable à Lévis, comme curé, dont les vertus furent remarquables, comme prêtre à l'âme entièrement sacerdotale, et comme fondateur, car il laissa aussi le couvent des Soeurs de la Charité et l'Hospice Saint-Joseph de la Délivrance.

En 1879, le collège était affilié à l'Université Laval de Québec. Au premiers concours, un de ses élèves obtenait le Prix du Prince de Galles. Cet heureux concurrent fut l'honorable Alphonse Bernier, avocat, maire de Lévis, et juge de la Cour d'Appel.

Progrès constants

Le collège a grandi avec les années. — Ses besoins sont devenus de plus en plus pressants. On a construit l'aile des anciens, (un immeuble considérable et moderne), mais le nombre d'élèves augmentant chaque année, les vieux immeubles demandant qu'on les entretienne, le collège s'est vu en face de difficultés nouvelles. — Comme le centenaire s'en venait à grands pas, une souscription a été lancée en 1950. — L'objectif était de \$750,000.00.

A l'approche des fêtes, il faut dire que malgré un magnifique effort des divers comités, malgré la générosité des anciens, il faudrait qu'un autre sacrifice soit consenti pour atteindre l'objectif proposé. — Les divers comités ont remué ciel et terre pour atteindre tous les anciens et leur rappeler les fêtes qui les grouperont auprès de leur Alma Mater.

Le progrès coûte cher il est vrai, mais il est essentiel à une oeuvre comme celle-là. — Nos collèges classiques ont tout fait pour donner à notre jeunesse

tout ce dont elle a besoin pour réussir dans la vie. Le comité de la région de Montréal de la souscription en faveur du Collège de Lévis, par la voix de son président M. Lactance Roberge, directeur des Finances de la ville de Montréal, fait un appel vibrant à tous les anciens de la région, afin qu'ils entendent ce dernier message : — Il faut que l'objectif soit atteint ! Chaque dollar compte ! — Il faut que le rêve de Mgr Déziel soit pleinement réalisé.

De grandes fêtes

Les fêtes du centenaire se dérouleront dans quelques jours. Le 21 juin, ce sera l'inscription des anciens. — On fête en même temps que le centenaire, le soixantième anniversaire d'ordination sacerdotale de Mgr Elias Roy, P. A., ancien supérieur et historien du collège.

Un autre ancien élève célébrera son jubilé d'or, tandis que 25 autres prêtres du collège, (ou anciens) fêteront vingt-cinq années de prêtrise. Il y aura de magnifiques cérémonies religieuses qui se dérouleront dans la chapelle qui fut inaugurée au cinquante-naire, en 1903. — Cette chapelle vient d'être pratiquement remise à neuf et a subi une toilette de grande classe pour les fêtes qui approchent.

Une messe pontificale sera chantée dans la chapelle, le 22 juin. [Lire la suite page 28]

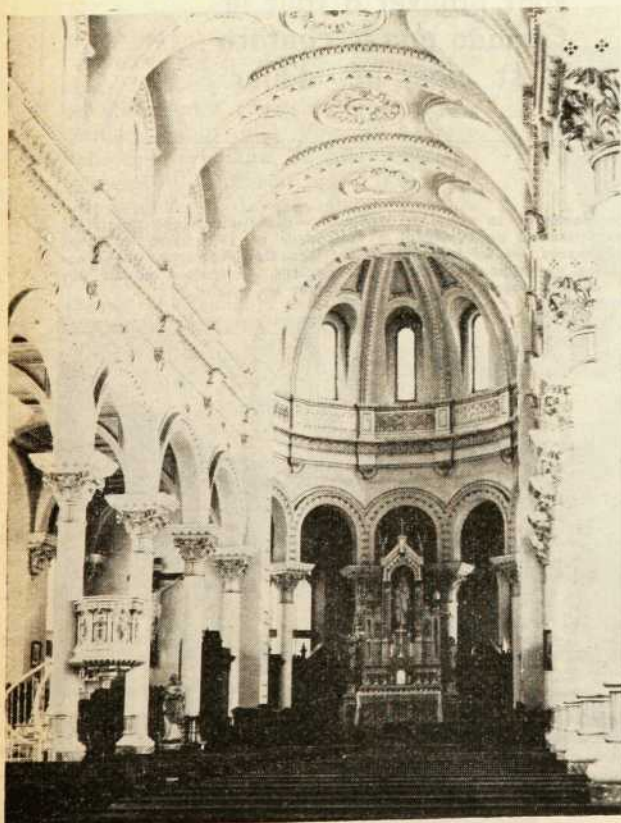


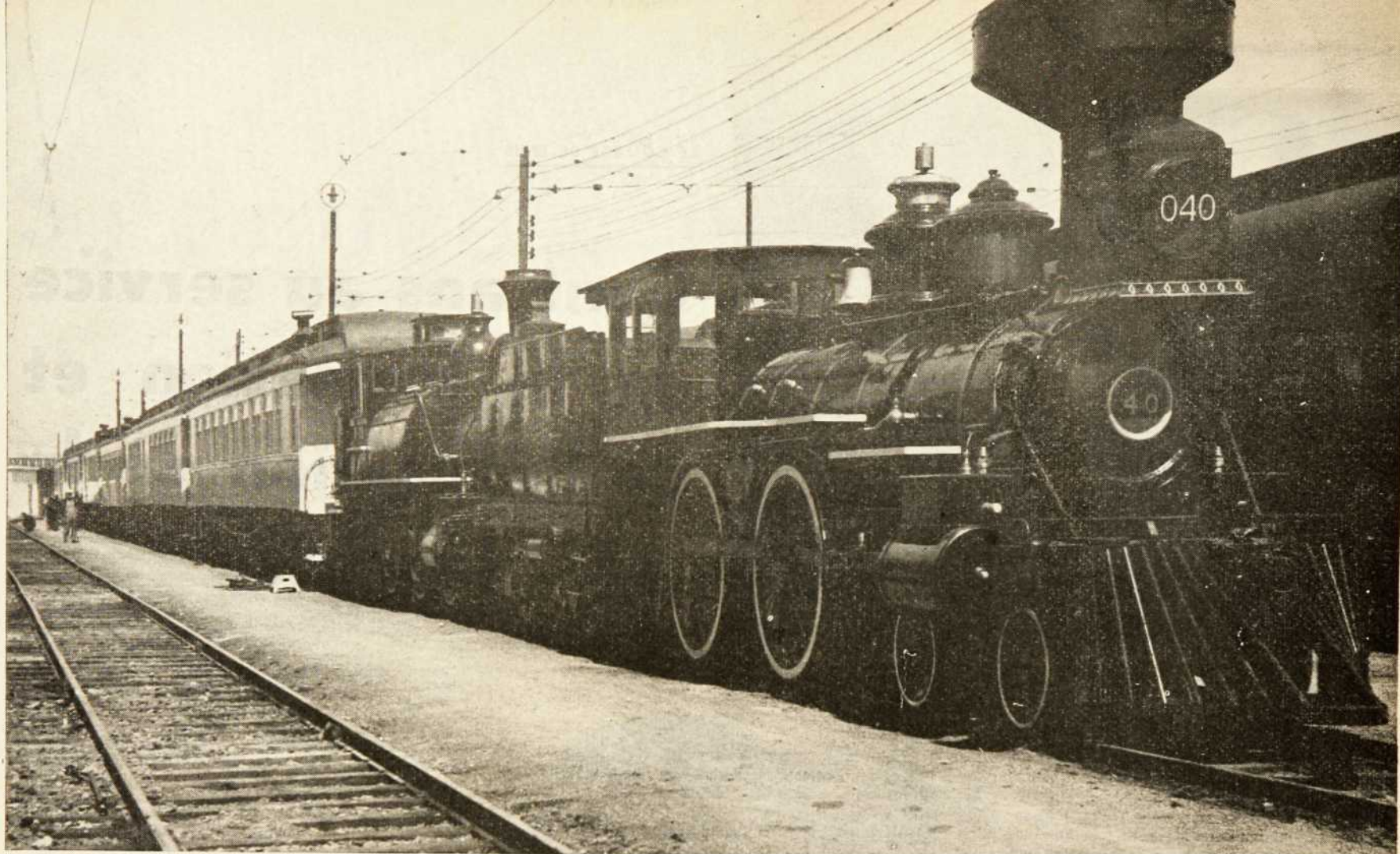
La vaste cour du collège, avec au fond, un immense bosquet.

Une partie du cabinet de chimie.



La magnifique chapelle du Collège de Lévis.





Cette antique lampe à huile était montée sur une locomotive de Terre-Neuve au siècle dernier. — Ci-dessous : un wagon-restaurant de 1875. Les tables montrent des pièces de vaisselle ayant appartenu à cinq des compagnies intégrées maintenant par le C.N.R. (Photos C.N.R.)

LES ANCIENS se souviennent bien de l'âge héroïque des chemins de fer au Canada. Ils évoquent avec émotion ces vieilles machines soifflantes et crachantes dont les plus jeunes n'ont pas idée. Ces derniers ont même trop tendance à penser que le progrès et le modernisme ne caractérisent que leur génération et rangeraient volontiers nos prédécesseurs dans la galerie des vieilleries ridicules.

Pourtant, ces premiers trains qu'il fallait pousser dans les montées, ne sont-ils pas les dignes représentants de la belle époque? Ils symbolisent par leur recherche de décor pompeux l'ère du savoir-vivre.

Trois locomotives et six wagons porteront à travers le Canada le témoignage de ces temps révolus. On ne fait plus aujourd'hui de ces voitures-restaurants aux riches moulures, à la vaisselle de luxe. Non. Tout doit être fonctionnel, réduit à l'essentiel. Trois des voitures

ont été aménagées avec un goût très sûr et une variété qui défie toute monotonie en halls d'exposition. On peut y voir de vieux documents et quelques pièces historiques.

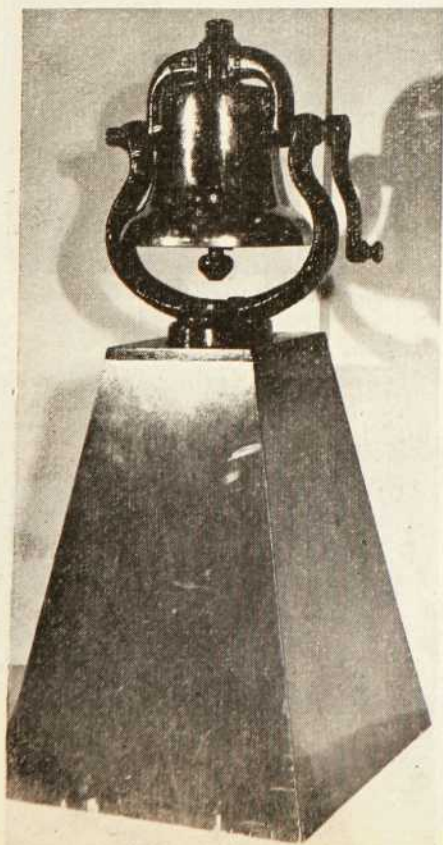
Nous ne pouvons adresser que nos vives félicitations au CNR pour cette heureuse initiative.

A tout seigneur, tout honneur. L'idée du train musée est lancée. Que le premier convoi soit réservé aux chemins de fer, rien de plus normal. Mais qu'il nous soit permis de souhaiter que les organisateurs ne s'arrêtent pas là. Dans notre pays immensément étendu la majeure partie des petites villes ne peuvent avoir leur musée, leur théâtre, leur salle de concert. A quand le train qui transportera pour les faire mieux connaître les richesses de notre Galerie Nationale, ou, si c'est trop risqué, de belles reproductions? A quand le train-théâtre avec des troupes de bons acteurs sélectionnés et subventionnés par le Gouvernement, pour faire apprécier comme il se doit, les oeuvres de nos deux littératures? A quand l'orchestre ambulant?

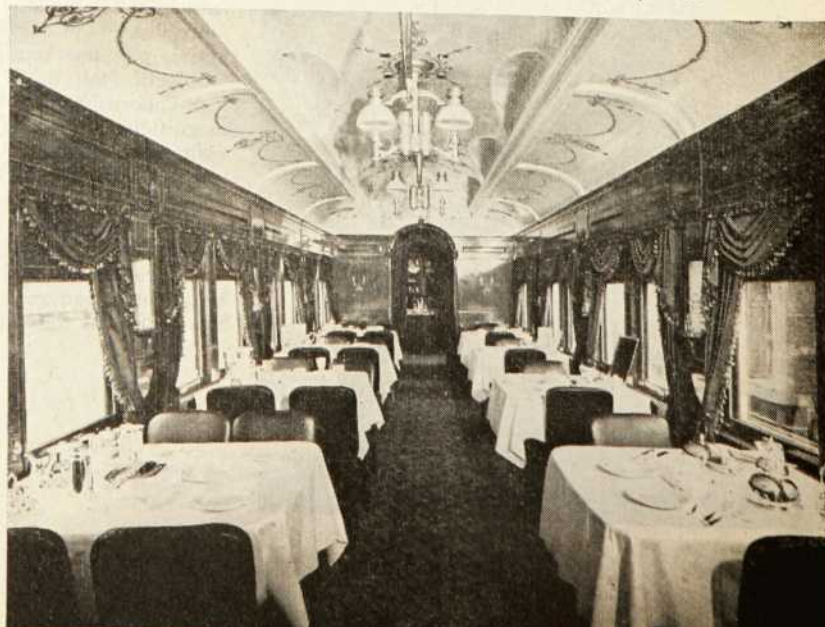
Nous souhaitons vivement être entendus afin que la culture dont tous les Canadiens ont soif pénètre sous son meilleur jour dans les territoires dont elle fut trop longtemps coupée.

UNE HEUREUSE INITIATIVE DU CNR

Trois vieilles et dignes
tuff-tuff et six wagons
vont prouver à tout le
Canada que le confort
n'est pas né d'hier.



Ci-contre : la cloche de la première locomotive diesel-électrique qui fit le voyage transcontinental de Montréal à Vancouver en 1925 dans le temps record de 67 heures. — Le train-musée du Canadien National, vue d'ensemble. Il offre une silhouette chère aux anciens. Autrefois maudit des conservateurs, il inspire maintenant les poètes.



L'HOMME A LA SARBACANE

[Suite de la page 9]

d'une rivière qui traversait la forêt de long en large. Sur l'autre rive, s'étalait le farouche décor de la sylve avec ses innombrables palétuviers, trempant dans l'eau calme leurs racines parfois enroulées comme les anneaux de terri-fiants reptiles.

On accédait aux plates-formes qui entouraient chacune des cases, par des échelles en bambous, les toits mon-taient presque à angle droit et leurs frontons curieusement découpés se dé-tachaient sur le ciel étoilé; toutefois, ce qui retenait surtout l'attention de Fanny, aux lueurs vacillantes et im-pressionnantes des grands feux sans cesse entretenus par les femmes da-yaks, c'étaient les têtes humaines, sé-chées et suspendues par les cheveux, qui décoraient l'entrée de chaque case.

La jeune femme n'ignorait pas que ces coutumes barbares étaient depuis longtemps abolies et que ces trophées macabres figuraient là depuis un siè-cle et même plus, pourtant elle ne put réprimer un léger frisson en évoquant les drames sanglants qui s'étaient joués jadis à cet endroit.

L'aspect du village dayak ne man-quaient pas d'un certain pittoresque, tan-dis que les guerriers mangeaient, ac-croupis en cercle autour des grands feux, des porcs tout souillés de fange et de boue séchée, erraient de groupe en groupe, cherchant à glaner quel-que débris du repas; parfois, les indi-gènes devaient les frapper pour les con-traindre à déguerpir. Le vin dayak, conservé dans d'énormesalebasses, coulait à flots, et les rires nombreux prouvaient que les chasseurs intrépi-des s'abandonnaient peu à peu à l'ivres-se. Ils avaient copieusement diné, des cochons de lait cuits sous la cendre et les meilleurs morceaux du mias abattu par Christian Maurel, avaient fait les frais du festin où abondaient égale-ment les noix de coco et les bananes cuites.

Fanny se trouvait accroupie à droite de Balayang, tandis que Christian s'était installé à la gauche du chef. Ils avaient dû prendre à pleins doigts la viande grasseuse à la manière da-yak, pourtant ils étaient habitués de- puis longtemps à ces moeurs rudimen-taires, ils mangeaient sans manifester la moindre répugnance. Le chef dayak ayant prié le Français de lui raconter ses prouesses cynégétiques dans la forêt de Bornéo et dans la jungle malaise, Christian s'exécuta vo-lontiers. Il dit qu'il comptait, à brève échéance, rejoindre Bandjermassin, en descendant le Barito, cette même ri-vière au bord de laquelle se dressait le campong.

Balayang écoutait attentivement les explications que lui donnait le Tuan. Quand le Français eut achevé, il se pencha vers lui et déclara, accompa-gnant ses paroles d'une mimique des plus savantes :

— Balayang tient à prouver sa recon-naissance au Tuan et à son épouse. La forêt n'est pas sûre en descendant vers Bandjermassin. Des bandes de Malais sans aveu écumant la sylve et atta-quent les voyageurs isolés. Balayang fera donc deux présents à son sau-veur...

— Nous n'avons pas besoin de pré-sents, protesta Christian, le seul fait que nous ayons réussi à sauver ta vie nous satisfait amplement.

Pourtant le chef insistait avec tant de force que le Français comprit qu'il le désobligerait en s'obstinant dans son refus. Balayang porta la main à un sa-chet de cuir noir qu'il conservait sur sa poitrine, il l'ouvrit avec précautions,

"Mon bébé aussi aime les produits Heinz"



Peut-être avez-vous déjà observé un jeune bébé s'adressant en gazouillant au bébé souriant qui orne les boîtes d'aliments Heinz pour bébés ou pour enfants. Nombre de mamans ont remarqué que leurs petits apprennent très vite à reconnaître le bébé Heinz. Ils apprennent aussi très rapidement à reconnaître la saveur des aliments pour bébés Heinz et ils refusent les autres aliments dont ils ne reconnaissent pas le goût.

Il est prudent de servir à votre tout petit des aliments sûrs, faciles à digérer et de qualité uniforme, à la fraîche saveur naturelle—les aliments que donnent à leurs bébés 7 mamans canadiennes sur 10: les 4 céréales pré-cuites, les 32 purées pour bébés et les 20 aliments pour enfants préparés par Heinz. Vous savez qu'ils sont tous bons, parce que ce sont des produits Heinz—les aliments pour bébés qui se vendent le plus au Canada.



découvrant un objet brillant, dont la seule vue arracha aussitôt à Fanny une exclamation étonnée.

— Mon Dieu!... C'est une perle ma-gnifique!...

— C'est un plongeur malais qui m'en fit don jadis, déclara Balayang. La femme du Tuan la trouve jolie, elle lui appartient désormais...

Fanny, éblouie, voulut refuser ce cadeau royal, mais le chef plaça lui-même le sachet et son merveilleux con-tenu dans la main de la Française :

— La femme du Tuan gardera cette perle en souvenir de Balayang!...

Et comme le Français allait parler, le chef l'arrêta d'un geste :

— Je tiens à te faire un autre pré-sent, au moins aussi précieux que cette perle... Mais ce présent, tu me le ren-verras, Tuan, quand tu seras parvenu sain et sauf à Bandjermassin!

Balayang frappa deux fois dans ses mains, aussitôt un Dayak qui attendait accroupi tout près de là, vers un feu, se détacha de ses congénères et s'en fut vers le chef devant qui il se pros-terna avec insistance :

— Voici Kamborok, déclara alors Balayang en se tournant vers Chris-

tian Maurel... C'est le plus habile ti-reur à la sarbacane que nous possé-dions au campong!... Son coup d'oeil fait l'admiration de nos meilleurs chas-seurs.

Christian et Fanny s'aperçurent, en effet, que le nouveau venu emportait avec lui une sarbacane longue d'au moins un mètre, sur son sarong était fixée une sorte de boîte en bois dans laquelle se trouvaient alignés une ving-taine de dards empoisonnés.

— Kamborok est le second présent que je te fais jusqu'à ton arrivée là-bas et te protégera s'il le faut contre tes

ennemis, si nombreux et si dangereux soient-ils!

Balayang adressa ensuite au Dayak quelques paroles dans un dialecte que les deux Français ne purent saisir, mais sans doute le chef demandait-il à l'homme à la sarbacane de servir fidèlement les deux Tuans, car il vint se prosterner devant eux, le front dans la poussière. Portant ensuite la main à ses lèvres et contre son cœur, il assura Christian et Fanny de son indéfectible fidélité.

Tandis que la jeune femme enfouissait sous sa ceinture la perle précieuse, Christian acceptait de bonne grâce le guide que lui procurait son hôte. Mais les Français commençaient déjà à se sentir un peu las, sur l'ordre de Balayang, on les conduisit jusqu'à une case. Enroulés dans leurs couvertures, ils purent enfin prendre un repos bien gagné, en dépit des chants des Dayaks et des réjouissances qui se prolongèrent pendant la plus grande partie de la nuit.

Au matin, les deux Français se décidèrent à partir; ils s'en furent prendre congé de Balayang, mais à peine eurent-ils descendu l'escalier de bambou qui permettait d'accéder à leur case, qu'ils aperçurent un Dayak qui attendait, accroupi, une sarbacane entre les jambes. C'était Kamborok. Dès qu'il vit les Tuans, le naturel se leva et les salua respectueusement, puis il leur emboîta fidèlement le pas.

Balayang fit prendre un frugal repas devant sa case à ses hôtes, puis il se sépara d'eux, leur faisant promettre qu'ils reviendraient lui rendre visite si les circonstances de leur aventureuse existence les ramenaient de nouveau à Bornéo. Et ce fut, nantis de provisions nombreuses, que les deux époux, précédés de leur guide, quittèrent le *campong*. Ils passèrent devant les cases où les *mias* récemment capturés poussaient des «reuh» plaintifs et s'acharnaient vainement contre les solides barreaux de leurs prisons.

Fanny sentit son cœur se serrer en songeant au triste sort qui attendait ces farouches animaux, mais déjà Kamborok, son sabre recourbé à la main, s'engageait le long de la sente aboutissant à la forêt. Une dernière fois les deux Français se retournèrent pour répondre aux gestes d'adieu que leur adressaient Balayang et ses Dayaks groupés à l'entrée du *campong*, puis la sylve les engloutit de nouveau tout entiers. Ils n'aperçurent plus autour d'eux que cette lumière verdâtre, tandis que l'écoeurante senteur de la végétation en décomposition imprégnait leurs vêtements et les incommodait parfois.

Kamborok avançait d'un pas rapide et sans prononcer un seul mot. Il semblait connaître admirablement les lieux; parfois, d'un coup rapide de sa lame, il abattait une liane, puis il reprenait son avance à la même allure tranquille, immédiatement suivi par les deux Français.

Tout autour, c'était l'habituel concert de la sylve, des perroquets jacassaient sous les branches, des singes sautaient de liane en liane, exécutant une gymnastique des plus drôles et s'arrêtant le plus souvent, apeurés, pour regarder passer au-dessous d'eux le trio.

De temps à autre, Kamborok se baissait, étendait la main et désignait des traces qui apparaissaient, imprimées sur le sol humide. Christian et Fanny se rendaient compte, au premier coup d'oeil, qu'il s'agissait là des empreintes d'un tigre qui était venu rôder peu de temps auparavant, puis la randonnée reprenait, il fallait se méfier des moustiques et des infiniment petits qui infestaient littéralement la forêt. Parfois, de longues lignes de fourmis blanches ou rouges se prolongeaient,

couplant la piste, parfois aussi les formes inquiétantes d'un python se déroulaient le long des basses branches d'un arbre et la jeune femme avait quelque peine à dominer la répulsion que provoquait chez elle la vue seule du reptile...

Le soir tombait quand le trio, après s'être arrêté plusieurs fois, rejoignit la rive du Barito; la rivière coulait à cet endroit en rapides, toutefois Kamborok sut repérer une petite langue de sable où le groupe pourrait passer la nuit. Pendant que les deux Français s'installaient, l'homme à la sarbacane partit en quête de bois mort pour construire et allumer un feu. L'obscurité se faisait de plus en plus dense quand les flammes commencèrent à pétiller et à dévorer les branches que le Dayak avait amoncelées par brassées.

Christian Maurel et sa femme préparèrent le repas du soir qui devait être composé en grande partie de viande de porc, présent de Balayang; la bouilloire fut placée sur le foyer et bientôt une bonne odeur de café vint embaumer l'atmosphère et chasser heureusement les contours fétides qui venaient de la rivière.

Impassable, Kamborok s'était accroupi à l'écart. Il dina d'un simple bol de riz, conservant toujours à sa portée sa précieuse sarbacane. A plusieurs reprises, au cours de leur randonnée à travers la forêt, les Français avaient pu se rendre compte de la merveilleuse adresse de leur guide. Tapi derrière les fourrés, il avait pris pour cibles des singes ou des oiseaux perchés dans les hautes branches. Un souffle rapide, puis le dard empoisonné s'en fut, chaque fois, frapper avec une extraordinaire précision le quadrupède ou le volatile choisi par le Dayak. La bête vint ensuite tomber aux pieds de l'adroit chasseur.

Les deux Français dinèrent donc de bon appétit et savourèrent une tasse de bon café, ensuite, étalant leurs couvertures, ils se disposèrent à prendre un repos bien gagné... Christian prépara

les moustiquaires dont ils allaient se protéger, étant donnée la présence de myriades de moustiques qui voltigeaient à la surface de l'eau.

Tandis que son mari poursuivait activement ses préparatifs, Fanny prit le sachet de cuir, puis, lentement, entre le pouce et l'index, elle s'empara de la perle et la contempla longuement. Jamais elle n'avait vu de perle aussi grosse. Balayang lui avait fait présent d'une véritable fortune! Les prunelles de la jeune femme étincelèrent pendant qu'elle admirait ce royal cadeau...

Les deux Français se trouvaient si absorbés à cet instant, qu'ils n'aperçurent pas, tout près de là, des silhouettes suspectes qui se glissaient sans bruit entre les racines des palétuviers. Une dizaine d'hommes qui attendaient sous le couvert et dont ils n'avaient pu jusqu'alors remarquer les traces, avançaient en rampant, se dissimulant de leur mieux parmi les fourrés et les touffes d'herbe *alang*. Si Kamborok avait pu se rendre compte de la présence de ce groupe suspect, il eût constaté tout de suite qu'il s'agissait là de Malais, aux regards cruels. Les rôdeurs avaient été attirés par la présence du feu, aussi s'étaient-ils empressés de se rapprocher en rampant le long de la rivière. Parvenus à une vingtaine de mètres de l'endroit où les Français avaient établi leur campement, ils s'arrêtèrent et se plaquèrent contre le sol. Leurs regards s'assombrirent quand ils aperçurent l'homme à la sarbacane qui attendait, accroupi un peu à l'écart, les carabines que les deux Blancs avaient étalées à leur portée leur suscitèrent également quelques appréhensions. Ils connaissaient la terrifiante puissance de ces armes, pourtant des éclairs de convoitise allumèrent leurs regards quand, aux lueurs vacillantes des flammes, ils aperçurent la perle que la jeune femme contemplait sans se lasser, et retournait entre ses doigts.

Alors, les appréhensions des Malais s'évanouirent. La présence de la perle leur faisait oublier les craintes qui les

tenaillaient depuis un moment, de plus la beauté de la Française semblait provoquer sur eux une vive impression. Tapis dans les ténèbres, ils attendaient pour se concerter que les deux Blancs se fussent couchés. Au bout d'un moment, Fanny se résigna à remettre la perle dans le sachet. Déjà Christian Maurel s'était enveloppé dans ses couvertures et avait ramené la moustiquaire sur son visage. En peu de temps les deux époux s'endormirent et l'on n'entendit plus au bord de l'eau que le murmure régulier des eaux qui poursuivaient sans trêve leur descente en serpentant à travers la sylve.

Une heure passa sans que les Malais s'avisassent de hasarder le moindre mouvement. Pourtant leur décision était prise. Ils allaient attaquer le petit groupe. Seule la présence du Dayak qui veillait encore, accroupi à la même place, les faisait hésiter.

Les visages crispés des bandits se rassérénèrent quand ils virent Kamborok rompre enfin avec l'immobilité qu'il observait depuis si longtemps. Le guide se leva, promena un rapide regard autour de lui, puis, rassuré sans doute par le calme qui ne cessait de régner, il s'éloigna, en direction opposée du lieu où les Malais patientaient...

En peu de temps, le bruit que faisait les pieds nus de Kamborok froissant la couche épaisse des feuilles, s'atténua et cessa tout à fait. Alors les bandits s'aventurèrent hors de leurs cachettes. L'instant était propice. Usant de mille précautions, étreignant leur *kriss* dans leurs mains bronzées, les dix coquins se mirent à ramper et à manœuvrer de façon à surprendre les deux Français et à les tenir à leur complète discrétion.

III — Attaque nocturne

FANNY dormait paisiblement, quand, brusquement, des ombres bondirent et se précipitèrent sur elle; réveillée en sursaut, la jeune femme voulut se défendre. Peine perdue! une main s'appliqua brutalement contre ses lèvres, lui interdisant de proférer le moindre mot. Eperdue, l'infortunée mordit et griffa, mais, prise au dépourvu elle se sentit soulevée entre des bras robustes puis emportée vers la forêt.

De son côté le Français pris au dépourvu, succombait sous le nombre. Les Malais avaient habilement calculé leur attaque, leur premier soin fut de s'emparer des deux carabines que les malheureux avaient laissées auprès d'eux, puis empétrés dans leurs couvertures et dans leurs moustiquaires, les deux époux ne purent opposer à leurs agresseurs imprévus, qu'une assez vaine résistance; les paupières encore tout engourdies par le sommeil, Christian voulut échapper à l'implacable étreinte qui le paralysait. Il n'y parvint pas. Les Malais lui enveloppèrent la tête sous sa couverture, l'étouffant à demi... Il voulut crier, les sons s'étranglèrent dans sa gorge! Et comme Fanny il dut céder sous le nombre, les cinq Malais qui s'étaient rués contre lui l'entraînèrent au plus épais des fourrés, bientôt il ne resta plus à l'emplacement du campement que le feu qui continuait de brûler.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis que les deux Français avaient disparu emportés par leurs farouches ravisseurs, quand, soudain, il se produisit un léger glissement... Une silhouette se profila entre les racines. Kamborok s'en revenait!

Au premier coup d'oeil, le Dayak devina le drame qui venait de se jouer au bord de l'eau. Ses regards habitués depuis longtemps à l'obscurité, repèrent aisément les traces que les Malais avaient laissées sur le sa-

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	7	2	6	4	5	3	8	6	5	2	7	4	3	8
I	B	U	N	U	E	L	O	U	N	Y	O	N	X	N	N
8	4	5	3	6	4	7	2	5	8	4	6	3	7	5	6
E	P	A	T	A	L	A	U	E	G	O	V	E	C	N	E
8	4	5	2	6	5	4	7	3	6	5	2	8	4	3	6
R	I	C	V	N	O	T	T	E	I	R	E	A	D	T	R
8	4	5	3	6	4	7	2	5	6	4	7	3	5	4	6
N	I	E	G	B	G	E	L	D	R	N	D	R	E	E	I
7	3	5	2	6	4	5	3	8	4	6	2	5	7	3	8
E	A	L	L	L	D	E	N	D	E	L	E	S	B	D	E
8	5	3	7	6	4	8	2	5	7	4	6	3	8	5	7
F	P	A	R	A	V	A	V	O	A	O	N	M	V	I	V
7	3	5	2	8	4	8	7	3	7	6	2	8	4	3	7
O	O	R	I	E	U	U	U	U	R	T	E	R	S	R	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle, pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

ble. Les misérables s'étaient enfuis avec leurs prisonniers, faisant aussi main basse sur les armes et les provisions des Tuans...

Pendant un court moment, Kambo-rok s'arrêta au bord de l'eau, il maudissait l'idée qu'il avait eue de s'absenter, pourtant le Dayak comprit que chaque seconde perdue pouvait devenir fatale à ceux qu'il avait promis de protéger; s'agenouillant sur le sable, il étudia rapidement les empreintes de pieds nus qui se détachaient, toutes fraîches sur le sol, puis, toujours nanti de son inséparable sarbacane, il s'élança sur la piste des ravisseurs. En quelques instants il disparut à travers les ténèbres...

Les Malais avaient pris une certaine avance, ils allaient entre les grands arbres, contournant les fourrés parfois inextricables qui se dressaient fréquemment devant eux. Pendant plus d'un quart d'heure, ils vagabondèrent ainsi, enfin sur un ordre bref de leur chef ils s'arrêtèrent. Une clairière se trouvait là qui leur permettrait de passer le reste de la nuit avec leurs deux prisonniers.

A de fréquentes reprises, Christian et sa femme se débattaient, s'efforçant d'échapper à leurs porteurs, mais les Malais étaient de rudes coureurs, bientôt les captifs comprirent qu'ils se dépensaient sans le moindre succès, bon gré, mal gré, ils se résignèrent à demeurer immobiles. Leurs ravisseurs les jetèrent brutalement sur l'herbe et s'empressèrent de les ficeler plus étroitement encore, deux solides bâillons leur interdirent de hasarder le moindre appel.

Les pensées tourbillonnaient en foule dans l'esprit des prisonniers. L'attaque des Malais avait été si rapide que Christian et sa femme n'avaient pu se rendre compte si Kambo-rok se trouvait avec eux ou bien si le Dayak avait succombé auparavant, dès le premier assaut... Ils s'imaginèrent donc que le malheureux avait été abattu par trahison, sinon il n'eût certainement pas manqué de les avertir. Balayang ne s'était-il pas porté garant de la fidélité et de la bravoure de l'homme à la sarbacane.

Les deux époux se trouvaient étendus l'un auprès de l'autre; ils tentèrent de se rapprocher encore, mais leurs liens leur pénétraient cruellement dans les chairs. Ils s'immobilisèrent pendant que, tout près de là, les Malais inventoriaient fébrilement leur butin.

Les deux carabines perfectionnées et les revolvers des Tuans passèrent alors de main en main; les ceintures d'armes, les munitions et les provisions avaient été étalées dans l'herbe, toutefois, c'était la perle qui retenait surtout l'attention des bandits, ils la caressaient de leurs doigts rugueux.

A ce moment, certains détails frappèrent les deux captifs qui discernaient vaguement les silhouettes de leurs assaillants: tout d'abord, les Malais évitaient d'allumer un feu, et puis, ils s'entretenaient entre eux à voix basse absolument comme s'ils eussent redouté qu'on les surprît. L'un d'eux demeurait à l'écart et montait une garde vigilante. Ces simples constatations ravivèrent quelque peu l'espérance qui commençait d'abandonner les captifs.

Pourtant, les Français ne nourrissaient aucune illusion, leurs ravisseurs ne semblaient guère enclins à faire preuve de pitié à leur égard. D'un moment à l'autre, ils pouvaient être massacrés. Et Christian avait peine à réprimer un frisson quand il songeait au sort affreux que réservaient probablement les misérables à Fanny avant de lui donner la mort.

Un gémissement suivi du bruit sourd provoqué par la chute d'un corps, interrompit la peu engageante méditation de Christian. Le Français se redressa

Le pneu B.F. Goodrich sans chambre à air

Parce qu'il **N'A PAS DE CHAMBRE À AIR**

Il sauvera peut-être votre vie...

Le pneu B. F. Goodrich "Life-Saver Tubeless" vous donne le maximum de protection contre les risques engendrés par les crevaisons et les dérapages qui souvent causent des blessures graves et même la mort...

Il pourra vous éviter des ennuis...

Le pneu B. F. Goodrich "Live-Saver Tubeless" scelle les perforations pendant que les roues tournent, et vous protège ainsi contre les ennuis causés par une crevaison.

Il vous épargnera de l'argent...

Le pneu B. F. Goodrich "Life-Saver" Tubeless vous donne plus de sécurité que n'importe quel autre pneu à chambre à air et cependant il coûte moins que l'ensemble des pneus à chambre à air conventionnelle.

Agissez maintenant pour éviter ceci!

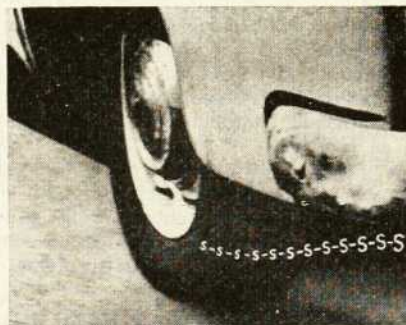


De tels accidents peuvent arriver lorsqu'une crevaison survient—vous devez, dans votre intérêt, obtenir les renseignements au sujet de la protection extra des pneus "Life Saver" B. F. Goodrich sans chambre à air. La plupart des crevaisons surviennent lorsque la chambre à air éclate par suite d'un relâchement ou d'une biserie des cordes du pneu. Mais, parce que le "Life Saver" n'a pas de chambre à air, ce pneu transforme les crevaisons soudaines et dangereuses, en un dégonflement très lent et sans danger.



Protège contre les crevaisons

Un composé gommeux en-dessous des semelles du pneu scelle immédiatement les perforations; une fois que l'objet qui a causé la perforation est retiré, ce composé scelle le trou qui a été fait. Vous avez donc plus de sécurité avec des B. F. Goodrich "Life-Saver" sans chambre à air.



Protège contre les éclatements

Au lieu d'une chambre à air, le "Life-Saver" possède une doublure qui est part du pneu. Quand il est endommagé, le pneu n'éclate pas mais il se dégonfle lentement, vous permettant d'arrêter en toute sécurité.



Protège contre les dérapages

Le "Life-Saver" possède une semelle qui est découpée en milliers de blocs flexibles, soit 16 par pouce carré. A trente milles à l'heure et roulant sur un chemin mouillé, il arrête votre automobile plus vivement qu'un pneu régulier... Il vous donne aussi plus de millage.

Votre marchand B. F. Goodrich a maintenant le



Pneu sans chambre à air

...il vous sauvera peut-être la vie

M-53-2F

Tire Division, The B. F. Goodrich Rubber Company of Canada Ltd., Kitchener, Ontario

S'il vous plaît m'envoyer la documentation gratuite sur le pneu B. F. Goodrich "Life-Saver Tubeless".

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROV.....

légèrement et regarda dans la direction où s'étaient accroupis les Malais; tout de suite il put s'assurer qu'une profonde émotion s'était emparée des bandits; abandonnant leur discussion, ils se portaient vers le lieu où se tenait leur congénère qu'ils avaient laissé en sentinelle. L'homme gisait, les bras en croix. Il était tombé sur le dos, et ses yeux grands ouverts exprimaient une profonde épouvante.

Le chef comprit bien vite quelle avait été la cause de la mort du misérable... En passant le doigt à la naissance de la gorge, il sentit une pointe

presque imperceptible qui était venue se ficher dans l'épiderme du mort. Désormais, aucun doute ne demeurait plus permis, quelqu'un venait d'abattre la sentinelle au moyen d'une sarbacane.

Une discussion animée s'engageait entre les neuf bandits quand, tout à coup, le Malais qui se tenait le plus à droite porta la main à son oreille. Il venait d'éprouver une piqure légère... Instinctivement, il voulut frotter l'endroit douloureux. Il n'eut pas le temps d'achever son geste et s'effondra à son tour, foudroyé...

Alors le chef proféra un bref com-

mandement. D'un commun accord, les bandits se plaquèrent à plat ventre contre le sol auprès de leurs prisonniers. Un sentiment d'affolement intense s'emparait d'eux. La mort rôdait tout autour. Compriment les battements de leurs coeurs, les huit survivants tentèrent de surprendre le moindre bruit qui pût leur dénoncer la présence d'un adversaire dans leur voisinage immédiat, mais le silence persistait, un silence absolu, implacable... Dans le ciel tournoyaient de grosses chauves-souris, et la présence des hideuses bêtes ravivait encore les alar-

mes des Malais superstitieux qui s'imaginaient qu'il s'agissait là de l'incarnation de mauvais esprits...

Le drame avait été si rapide, que Fanny et Christian n'osaient croire encore à la réalité des faits. L'agression subite dont ils avaient été victimes, la course éperdue à travers la forêt, enfin l'attaque que subissaient à leur tour leurs ravisseurs, leur semblaient être les épisodes d'un mauvais rêve. Tendant l'oreille, ils essayaient eux aussi de surprendre quelque bruit leur dénonçant la présence toute proche d'un ami.

Désormais, la conviction des deux captifs se trouva solidement établie. C'était Kamborok qui manifestait ainsi sa présence, Kamborok dont l'habileté à la sarbacane s'affirmait toujours sans égale. Et les deux Français de se rappeler quel éloge Balayang leur avait fait de leur guide. A n'en point douter le Dayak savait maintenant quel avait été le sort des Tuans, une circonstance imprévue avait voulu qu'il fût absent au moment même où se déclenchait l'attaque nocturne, mais le double exploit qu'il venait d'exécuter démontrait qu'il n'oubliait pas Christian et Fanny...

Le reste de la nuit se passa dans l'expectative. Les Malais demeuraient toujours sur la défensive, prêts à tirer s'ils surprenaient une silhouette suspecte. Ils ne remarquèrent pourtant rien d'anormal et le silence persista troublé uniquement par les miaulements lointains d'un tigre...

L'aube vint enfin, rapide. Les premiers rayons du soleil inondèrent la clairière, les deux prisonniers purent alors constater combien demeuraient grande l'émotion de leurs ravisseurs. Ils attendaient, accroupis en demi-cercle, promenant fréquemment autour d'eux des regards de méfiance. Le moindre craquement les faisait tressaillir, leurs mains bronzées se portaient immédiatement aux manches de leurs kriss, mais il s'agissait là de quelque singe ou de quelque sanglier aventuré dans ces parages. Dans le ciel, des vautours tournaient, exécutant de grands cercles et venant se percher de temps à autre sur les branches des grands arbres voisins. Les rapaces avaient remarqué en effet la présence des deux cadavres et ils attendaient non sans impatience que le groupe des survivants se fût éloigné pour s'abattre à la curée.

Trois des Malais s'éloignèrent pendant un assez long moment. Christian pensa qu'ils allaient en reconnaissance. A leur retour, les bandits paraissaient en proie à une violente émotion, ils n'étaient plus que deux qui ramenaient le cadavre de leur camarade découvert quelques instants auparavant quand ils rejoignaient la clairière, et à l'épaule gauche du mort, apparaissait un point minuscule... C'était là que le dard de la sarbacane avait atteint le coquin...

Maintenant, les Malais n'étaient plus que sept. La perte nouvelle qu'ils venaient de subir les plongeait dans la consternation la plus complète. Pendant un moment, Christian et Fanny les virent qui discutaient avec animation, aux gestes dont les deux survivants agrémentaient leurs explications, les Français comprirent qu'ils avaient bien retrouvé les traces de l'invisible tireur, mais que ce dernier était parvenu à s'enfuir après avoir abattu une nouvelle victime.

Sur un signe de leur chef, les Malais déposèrent le corps auprès des deux autres, puis le petit groupe mangea rapidement des bananes cueillies au hasard de leur récente randonnée; une partie des provisions volées aux Français compléta ce frugal repas.

Pourtant à aucun moment les bandits ne se décidèrent à alimenter les captifs. Ils ne s'occupaient pas plus

des malheureux que s'ils n'eussent point existé. Le Français et son épouse en vinrent à espérer que leurs farouches adversaires se résigneraient à les abandonner là, en pleine clairière, pourtant leurs visages s'assombrèrent quand ils virent quatre des Malais s'approcher d'eux et les soulever une fois de plus. Tandis que le chef, armé d'une carabine, ouvrait la marche, immédiatement suivi de deux autres Malais armés jusqu'aux dents, le groupe s'ébranla, abandonnant les trois cadavres sur lesquels les premiers vautours commençaient de s'abattre...

Soucieux de ne point offrir de cibles au redoutable tireur, les bandits se défilèrent à l'abri des fourrés. Ils s'arrêtaient souvent, examinant anxieusement les alentours. Mais personne n'apparaissait. La sylvie demeurait silencieuse et tranquille.

Constamment secoués par leurs porteurs, les deux Français commençaient à se lasser de cette course prolongée. Maintenant les Malais avaient rejoint le royaume des grands arbres, le chef les conduisait au plus épais des taillis, maniant sans cesse son sabre d'abattis; les lianes et les tiges tombaient devant lui, parfois il cherchait, avec ses deux acolytes à repérer quelque piste sur le sol, pourtant il se rassurait en constatant que personne ne s'était aventuré dans cette zone envahie par une inextricable végétation...

Christian et Fanny n'opposèrent pas la moindre résistance à leurs porteurs. Tout autour c'était toujours le décor monotone et verdâtre de la forêt. La même odeur de pourriture végétale à laquelle se mêlait souvent l'enivrante senteur des orchidées, imprégnait leurs vêtements et les accompagnait, hallucinante. Ils devaient subir sans rechigner les piqûres des moustiques qui voltigeaient toujours par myriades sous le couvert...

Soudain le Français tressaillit et s'arracha à l'engourdissement qui avait envahi peu à peu tout son être. Tout près de là, dans les hautes branches qui s'enchevêtraient à une trentaine de

pieds au-dessus de sa tête il lui avait semblé discerner une silhouette...

En premier lieu, Christian Maurel s'imaginait qu'il devait s'agir là d'un mias. Les orangs construisent leurs demeures dans les hautes branches des arbres. A plusieurs reprises, depuis qu'il s'était engagé dans la forêt de Bornéo, il avait pu remarquer ces véritables villages aériens qui plaquaient de grosses taches sombres dans la verdure. Sans doute l'orang alerté par l'approche des hommes, s'empressait-il de rejoindre son gîte en toute hâte...

Les porteurs poursuivaient leur route, ils n'avaient pas aperçu la silhouette qui venait de retenir l'attention de leur captif. Intrigué, Christian regardait toujours. Et bientôt, une lueur fit pétiller ses prunelles quand il constata qu'il ne s'agissait pas d'un mias, mais d'un homme, d'un indigène qui se déplaçait d'arbre en arbre en faisant preuve d'une déconcertante agilité. Et le cœur du prisonnier bondit de joie quand il reconnut l'individu qui évoluait ainsi à quelques dizaines de pieds du sol. Il n'y avait aucun doute possible, c'était là Kamborok; le captif reconnaissait le sarong bleu pâle qu'il arborait autour de sa taille...

Le Dayak suivait la piste des Malais, pourtant au lieu de s'aventurer entre les arbres, il avançait, à la manière des mias, parfois Christian s'imaginait qu'il allait se rompre le cou. Kamborok sautait dans le vide, mais sa main happait au passage une liane, au moment même où le Français croyait que le guide allait se rompre les os, Kamborok se cramponnait victorieusement, puis exécutant un effarant rétablissement, il rejoignait l'arbre le plus proche.

Parfois, quand les Malais s'arrêtaient ou levaient la tête, le Dayak s'empressait de se dissimuler dans les frondaisons et de se faire le plus petit possible puis, le groupe reprenant la marche, Kamborok poursuivait infatigablement sa périlleuse gymnastique, plus décidé que jamais à sauver les deux Tuans dont son chef lui avait confié la garde.

IV — Le tireur invisible

FANNY ne s'était pas aperçue de la présence du Dayak, la jeune femme était accablée de fatigue et d'émotion. En dépit des secousses parfois assez violentes que lui imprimaient ses porteurs, elle dormait, de grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues hâlées.

Soudain un léger sifflement retentit. Le porteur qui soulevait la jeune femme sous les aisselles s'affaissa tout d'un coup. N'étant plus soutenue Fanny tomba lourdement et le second Malais qui la portait n'eut pas le temps de la retenir...

Cet accident imprévu provoqua le trouble parmi les bandits. Le chef reflua en toute hâte et se pencha vers le Malais qui venait de s'écrouler et dont le masque empruntait maintenant une couleur gris cendre. Un petit point noir apparaissait au milieu du front, un dard adhérait encore à la peau.

Le chef serra rageusement les poings, levant la tête, il essaya de repérer l'adroit tireur qui venait d'abattre son quatrième acolyte. Il ne vit personne dans les branches. Un gémissement lamentable le fit se pencher de nouveau. Le bandit qui venait d'être atteint se tordait sous les attaques de la souffrance, enfin un dernier spasme l'arrêta, sa tête retomba en arrière. Une fois de plus la mort avait accompli son œuvre.

D'un commun accord, les bandits s'écartèrent du cadavre. Ils n'étaient plus que six... Epaulant sa carabine, et visant dans la direction d'où semblait être parti le dard, le chef tira à plusieurs reprises, mais seuls lui répondirent les cris effarouchés des perroquets qui s'envolaient de toutes parts dans les branches. Et à peine le tireur venait-il d'abaisser son arme, que le Malais, qui attendait à sa droite, s'écroula à son tour en portant la main à son cou... Un autre dard empoisonné venait d'abattre une nouvelle victime...

Alors, ce fut la panique parmi les cinq bandits; éperdument ils se rabattirent à l'abri sous le couvert; pendant que tout là-haut, solidement installé à califourchon sur une branche, Kamborok glissait un autre dard dans la sarbacane...

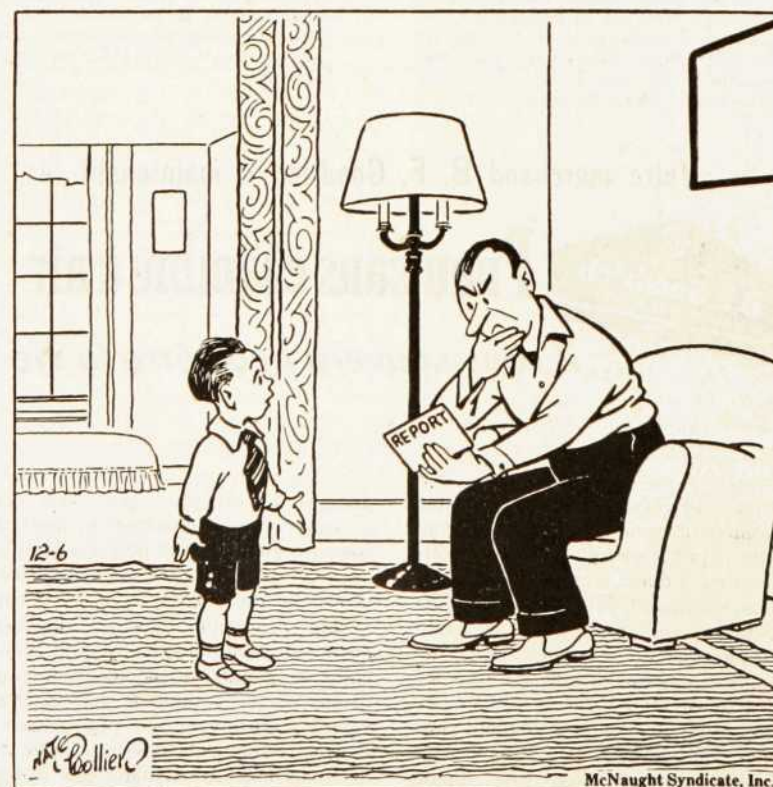
Les balles tirées par le Malais étaient passées à plus d'un mètre de l'endroit où se cachait le Dayak. Adossé contre le tronc d'arbre, l'homme à la sarbacane pouvait se rendre compte de la terreur qu'il venait de provoquer. En peu de temps, il avait diminué de moitié l'effectif des bandits. Un furtif sourire se dessina à la commissure de ses lèvres, les deux cadavres de ses victimes lui apparaissaient, entre les feuilles, mais des survivants il n'apercevait pas la moindre silhouette. Alors, abandonnant son perchoir, il avisa une liane toute proche, puis, mettant sa sarbacane en bandoulière, il prit son élan...

A peine Kamborok venait-il de se jeter dans le vide, qu'une détonation éclata. Le Malais venait de l'apercevoir... La balle mieux dirigée, atteignit le turban du Dayak et l'enleva, mais Kamborok s'agrippa indemne à la liane qu'il voulait rejoindre, et pendant quelques instants, il se balançait entre ciel et terre en poussant un retentissant cri de victoire...

Deux nouvelles détonations crépitèrent, mais le Dayak se balançait avec une telle célérité, que les projectiles ne purent l'atteindre. Ensuite, solidement installé dans les hautes branches d'un sagoutier, il aperçut le chef malais qui se haussait pour l'apercevoir, étreignant rageusement dans ses mains la carabine encore fumante...

Alors, Kamborok prit sa sarbacane et la braqua en direction du bandit, puis lentement il porta l'engin à ses lèvres.

LA VIE COURANTE...



— C'est vrai, papa, j'ai de mauvaises notes. Mais pensez aussi au lourd fardeau de mon hérédité !

Il eut un souffle brusque, le dard admirablement dirigé s'en fut atteindre le Malais à la lèvre supérieure...

Le chef tomba en poussant un terrible hurlement, il voulut se relever, mais déjà le poison accomplissait son oeuvre. Il s'écroula de tout son long au pied du sagoutier pendant que ses quatre acolytes terrorisés, assistaient de loin à son agonie, se gardant bien d'intervenir. La triple exécution à laquelle ils venaient d'assister en si peu de temps les incitait à manifester plus de prudence... Durant quelques secondes encore ils s'immobilisèrent, comme pétrifiés, puis, complètement démoralisés par la mort tragique de leur chef, sans plus se soucier des deux prisonniers qu'ils avaient laissés à quelques pas de là, au pied d'un massif de fougères géantes, ils firent rapidement demi-tour et disparurent en courant entre les arbres...

Christian et Fanny demeurèrent seuls auprès des cadavres de leurs ravisseurs. La jeune femme, encore tout étourdie se demandait comment cet épisode avait bien pu se produire. Mais son mari la renseigne, il se redressait de son mieux en s'adossant contre le tronc d'un palmier. Le prisonnier s'était parfaitement rendu compte des circonstances qui avaient accompagné le nouvel exploit de Kamborok... De sa place il apercevait la tête du Dayak qui inspectait minutieusement le terrain.

L'homme à la sarbacane s'était bien rendu compte de la retraite précipitée des quatre Malais survivants, mais il hésitait encore avant de descendre pour porter secours aux Tuans. Il savait que les bandits disposaient encore d'une carabine et qu'ils pouvaient s'embusquer tout près de là à travers le fouillis végétal pour pouvoir mieux l'abattre.

Cette attitude sage et prudente de Kamborok, contraignit les deux Français à patienter encore. Ils le firent de bonne grâce. Tout autour, ils ne virent plus les silhouettes menaçantes de leurs adversaires. Privés de leur chef et de la plupart de leurs camarades, les misérables n'avaient pas voulu s'encombrer des captifs qu'ils abandonnaient pieds et poings liés au coeur même de la sylvie...

Immobilisés sur la mousse, les deux prisonniers purent voir des fourmis noires apparaître en longues files et se diriger vers les cadavres du chef et de ses deux acolytes; les terribles insectes guidés par un mystérieux instinct, commencèrent bien vite leur macabre besogne de nécrophores; non sans frémir, Christian et son épouse, figés par l'épouvante, les virent entamer les visages des trois morts. Tout autour, la sylvie, un moment troublée par les détonations, reprenait son habituelle animation.

Alors, Kamborok se décida à se laisser glisser hors de son perchoir, il le fit avec sa légèreté coutumière et vint échouer à peu de distance de l'endroit où attendaient les Français. Rapidement le Dayak porta la main à sa ceinture et en retira un kriss avec lequel il s'empressa de trancher tout d'abord les liens de Christian, puis ceux de la jeune femme. Non sans plaisir, les deux captifs purent enfin recouvrer l'usage de leurs membres. Pendant un moment, ils s'efforcèrent de détendre leurs muscles engourdis par l'immobilité prolongée à laquelle les avaient condamnés leurs ravisseurs. Impassible, le Dayak attendait auprès d'eux, le visage épanoui.

— Comment pourrions-nous te remercier, Kamborok, s'exclama enfin Christian en tendant ses deux mains à l'homme à la sarbacane. Tu nous a sauvés !...

— Le Tuan et son épouse étaient sous la protection de Kamborok, repartit

simplement l'indigène... Kamborok avait promis de les guider jusqu'à Bandjermassin. Il a été fidèle à sa parole !...

Kamborok serra les mains que lui tendait le Tuan, de son côté Fanny ne se priva pas de remercier le Dayak de son adresse et de sa courageuse initiative. Pendant qu'elle lui parlait Kamborok adressait un regard de hautain mépris au cadavre du chef qui gisait à ses pieds. Il cracha un jet de salive rougeâtre... Ses récents exploits ne l'avaient pas empêché de mâcher consciencieusement sa chique de bétel...

— Voici ma carabine ! s'exclama joyeusement le Français en désignant l'arme qui était tombée auprès du chef... Les Malais n'ont pas pensé à la reprendre !...

— La dame Tuan avait aussi une carabine ! objecta Kamborok...

— Bah !... Les coquins se sont enfuis avec l'arme... Inutile de nous attarder plus longtemps !...

— Les Tuans sont fatigués... Ils auront grand besoin de camper et de se reposer. Kamborok va allumer un feu !...

Ces déclarations du Dayak parurent inquiéter quelque peu Christian Mauriel.

— Allumer du feu, tu n'y penses pas !... Tu pourrais éveiller l'attention de ces maudits...

L'homme à la sarbacane esquissa de nouveau un orgueilleux sourire.

— Kamborok sait bien que les Malais se sont enfuis comme des chiens hurlants et qu'ils ne s'aviseront plus de chercher noise aux Tuans. D'ailleurs Kamborok les retrouvera bientôt.

Et, avant même que les deux Français aient pu lui opposer la moindre objection, le Dayak, toujours nanti de son inséparable sarbacane, s'élançait entre les grands arbres...

— Où vas-tu donc, Kamborok ? interrogea le Français.

L'interpellé ne répondit pas, il s'enfonçait à travers la forêt à une allure rapide. Alors Christian n'insista plus. Les récents exploits de l'homme à la sarbacane démontraient qu'il pouvait lui faire toute confiance. Un petit ruisseau serpentait tout près de là et il entendit distinctement son murmure argentin. Rapidement, il se pencha vers Fanny, puis, la soulevant entre ses bras, il la conduisit jusqu'au minuscule cours d'eau où coulait une onde fraîche et limpide.

On imagine avec quelle joie les deux rescapés purent étancher la soif ardente qui les dévorait depuis des heures, le frais contact de l'eau les revigora, en peu de temps, ils oublièrent les heures pénibles et angoissantes qu'ils venaient de vivre.

Cependant, la satisfaction profonde qu'ils éprouvaient n'empêcha point les deux époux de se montrer prudents. La sévère leçon que venaient de recevoir les Malais pouvait les inciter à s'enfuir le plus loin possible, mais il demeurait à craindre que ces bandits ne fussent point les seuls dans la forêt. Assis l'un et l'autre au pied d'un palmier, ils attendirent donc le retour de leur guide.

Une heure s'écoula au cours de laquelle la patience des deux Français se trouva soumise à une terrible épreuve. Ils se demandaient non sans crainte si l'homme à la sarbacane ne s'était pas montré trop imprudent. Qui savait si les quatre survivants de la bande n'avaient point réussi à s'embusquer et à venger leur chef et leurs compagnons...

Par bonheur, les appréhensions de Christian et de Fanny s'apaisèrent quand ils entendirent un bruit de pas qui se rapprochait de plus en plus ;

instinctivement, le jeune homme avait pris sa carabine, il attendait debout, le doigt sur la détente, prêt à repousser une attaque, mais il se rassura bien vite en apercevant enfin la silhouette de Kamborok qui progressait entre les arbres.

Le Dayak déboucha auprès du ruisseau; non sans étonnement, les deux Français constatèrent qu'il portait sur ses épaules une sorte de sac...

— Eh bien, qu'as-tu fait ? interrogea Christian en se portant à sa rencontre.

L'homme à la sarbacane sourit, découvrant ses dents rougies par le trop fréquent usage du bétel, puis il déposa délicatement le sac qu'il portait sur la mousse qui tapissait le sol. Et Fanny qui approchait à son tour put se rendre compte que le guide portait sa carabine en bandoulière...

— Comment ! s'exclama-t-elle. Vous avez donc retrouvé les autres Malais ?

Pour toute réponse, Kamborok se contenta de déverser par terre le contenu de son sac. La jeune femme ne put réprimer alors une exclamation horrifiée : C'étaient quatre têtes fraîchement coupées que le Dayak ramenait là. Et avant même que l'indigène ouvrit la bouche, la Française reconstitua sans peine l'autre drame qui venait de se jouer et dont elle n'avait pu être le témoin.

Les Tuans, une fois libérés Kamborok s'était élancé sur la piste des quatre fuyitifs. Dans leur précipitation, les misérables n'avaient pas cherché à effacer leurs empreintes, aussi le Dayak, familiarisé avec tous les secrets de la forêt vierge, n'eut pas de peine à les repérer et à les suivre. Ensuite la terrible sarbacane accomplit son oeuvre de mort et de justice. Les uns après les autres, traqués par le chasseur implacable, les fuyitifs succombèrent, et maintenant, pour prouver à ses amis blancs que la bande entière avait été détruite, Kamborok n'avait pas hésité à rapporter ces sanglants trophées qu'il avait pris lui-même sur les cadavres de ses victimes.

Fanny dominait difficilement la répugnance que lui causait la vue de ces têtes hideuses et exsangues... Alors Kamborok fouilla dans son sarong et en retira un objet qu'il tendit en souriant à la jeune femme. Fanny s'en saisit aussitôt. Elle venait de reconnaître le fameux sachet dont lui avait fait don le chef dayak... Ses doigts tremblants fouillèrent à l'intérieur. La perle était toujours là, merveilleuse !... Kamborok l'avait retrouvée sur le corps d'un des Malais...

La voix brève de Christian vint interrompre la contemplation de la jeune femme.

— Allons, partons ! déclara le jeune homme. Il est inutile de nous attarder ici.

Le Français avait hâte de quitter cette zone de la forêt où il avait connu de si périlleuses aventures. Kamborok, accéda aussitôt à son désir. Quelques heures plus tard, le trio atteignait sans encombre la rivière Barito.

Dès lors le voyage approchait de son terme. Grâce à l'aide empressée du Dayak, les deux époux purent construire une pirogue, ensuite, montés sur cette embarcation, ils descendirent le courant de la rivière. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Bandjermassin où ils devaient embarquer peu de temps après à destination de la France pendant que l'homme à la sarbacane, généreusement récompensé, reprenait sans plus tarder, le chemin de son *campong* à travers la vaste forêt de Bornéo...

MAURICE DE MOULINS.

Tous les plaisirs en montagne...



VOS VACANCES à BANFF



Allez, cet été, passer vos vacances à Banff et au Lac Louise, dans les Montagnes Rocheuses. Tous les plaisirs, tous les sports vous y attendent... natation, golf, tennis, équitation, alpinisme, danse, etc. Vous faites le voyage dans un luxueux convoi climatisé du Pacifique Canadien... et, là-bas, vous logez dans de superbes hôtels où la cuisine et le service sont incomparables.

Pour renseignements et réservations, s'adresser aux agents du Pacifique Canadien ou aux agences de voyages.

Pacifique Canadien



LA PLUS BELLE



POINTS SAILLANTS DE LA QUALITÉ ET DE LA VALEUR PONTIAC!

SIX À HAUTE COMPRESSION DE PONTIAC. La compression a été accrue pour donner une brillante performance de 115 CV plus l'économie non surpassée du moteur à tête en L. (118 CV dans les modèles à Powerglide—ou à hydraulique à double portée.)

SPACIOSITÉ ACCRUE. Elle a été ingénieusement réalisée dans la célèbre Pontiac 1953 pour une grande mesure de confort!

NOUVEAUX INTÉRIEURS DE COULEURS HARMONISÉES. Le broadcloth de nylon et les autres draps sont d'élégantes couleurs harmonisées avec celle de l'auto.

NOUVELLE COMMANDE À MANIVELLE DES VOILETS D'AÉRATION. Les volets des fenêtres avant sont commandés par manivelle pour plus de facilité. Ceux des fenêtres arrière des Chieftain sont de style nouveau et ont de nouveaux verrous.

SUPERBE NOUVEAU TABLEAU DE BORD PANORAMIQUE. Tout est visible et à portée facile. Illumination verte pour meilleure visibilité la nuit.

ÉQUIPEMENT FACULTATIF À COÛT ADDITIONNEL

L'ÉCLATANTE PERFORMANCE DE L'HYDRAUMATIQUE À DOUBLE PORTÉE dans les Chieftain vous donne une meilleure maîtrise que jamais. La puissance que vous voulez, quand vous la voulez, où vous la voulez!

LA NOUVELLE ET MEILLEURE POWERGLIDE dans les séries Laurentian et Pathfinder De Luxe offre de nouvelles reprises éclatantes, plus d'économie et de performance.

LA DIRECTION HYDRAULIQUE élimine jusqu'à 75% de l'effort de direction tout en vous laissant la maîtrise du volant.

L'OEIL AUTRONIQUE accroît considérablement la commodité et la sécurité pour la conduite de nuit en atténuant et intensifiant automatiquement les phares.

LA GLACE TEINTÉE, avec nuance graduée du pare-brise, une exclusivité, réduit considérablement l'ennui de la chaleur et de l'éblouissement.

On voit ci-dessus la Custom Catalina Pontiac "8" Chieftain De Luxe. Vous aurez fièrement conscience de son cachet distinctif à chaque mille de conduite. Que vous choisissiez une "6" ou une "8", vous saurez que vous commandez une voiture dont le robuste moteur à haute compression peut vous donner plus de puissance que vous n'en aurez probablement jamais besoin; une grosse voiture spacieuse et reposante avec luxueuse carrosserie par Fisher. Il n'est pas étonnant que nous l'appelions "La plus belle des Silver Streak".

Rappelez-vous aussi que Pontiac vous offre un choix de 29 modèles en 5 belles séries—Pathfinder, Pathfinder De Luxe, Laurentian, Chieftain Special et Chieftain De Luxe. Chaque modèle possède des

Voyez aujourd'hui votre marchand Pontiac



qualités dont l'ensemble vous donne tout ce qu'une auto puisse offrir—et Pontiac vous l'offre à un bas prix étonnant.

Votre admiration de la Pontiac ne fait que croître avec le temps. Chaque mille de conduite vous fait mieux comprendre la technique et la construction supérieures qui ont valu à la Pontiac une réputation non surpassée en fait de sûreté de fonctionnement et d'économie durable.

Pourquoi pas venir voir l'excellente nouvelle Pontiac Silver Streak 1953? Faites-lui faire ses preuves et vous verrez que la Pontiac possède un cachet particulier et qu'elle vous donnera les milles les plus agréables que vous ayez jamais connus sur la route.

DOLLAR POUR DOLLAR, LA

Pontiac

EST IMBATTABLE

***UN CHIEF-D'OEUVRE
GENERAL MOTORS***

Conduisez une superbe nouvelle Pontiac Dual-Streak!

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

LA FÉE DES ROSES

par MAURICE VANEL

No 1

PREMIERE PARTIE

SACRIFICE D'AMOUR

I

« LA BANQUE est aux enchères, messieurs... combien la banque ?
— Cinq louis...
— Dix...
— Vingt...
— Cinquante...
Il se fit un silence.
— La banque est adjugée à cinquante louis, fit le croupier.
Un homme de trente ans à peine s'avança.

— Tiens, c'est encore le comte de Marigny qui prend la banque, dit une voix.
Le nouveau banquier prit place sur le fauteuil qu'un garçon venait de lui avancer.

Le comte de Marigny réalisait bien le vrai type du joueur : figure fatiguée, regards alourdis par les longues nuits de veille, sourire désillusionné.
La scène se passait au Casino de Bagnères-de-Luchon, le 15 août 1875. Le baccara battait son plein.

La salle des jeux était comble. Aux quatre tables les joueurs se pressaient, fiévreux, agités. Un lourd silence s'était fait.

Le croupier, après avoir battu les cartes, prononça machinalement les paroles habituelles :

— Les cartes passent, messieurs...
— Bravo ! dit une voix, une adorable voix, musicale et douce.

Et une femme s'avança ; une femme très blonde, toute vêtue de blanc ; une superbe créature de vingt-cinq à trente ans.

Grande, élancée, la joueuse était admirablement jolie dans ses élégants vêtements blancs de crépon de Chine.

A son cou brillait un collier d'améthyste ; à son corsage fleurissait un bouquet de bluets des champs.

Marigny leva la tête et, pendant quelques instants, fixa ses regards sur le joli visage qui semblait le défier, sur les larges yeux de velours dont les effluves magnétiques l'enveloppaient.

Il murmura :
— C'est la « Dame aux bluets !... »
Elle comprit cette parole plutôt qu'elle ne l'entendit, et un imperceptible sourire erra sur ses lèvres d'un rouge de carmin.

Un joueur les prit.
Le joueur abattit huit et neuf.
La Dame aux bluets avait gagné les cinquante louis.

Le croupier lui tendit les billets de banque. Elle les prit avec indifférence.

Commencé dans l'édition du 13 juin 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

les froissa dans ses petites mains gantées de blanc, puis les glissa dans un élégant sac en cuir de Russie.

Et, lentement, elle disparut.
Marigny la suivit quelques instants des yeux, et un pli profond creusa son front.

Depuis quinze jours il la voyait tous les soirs au Casino ; et les regards de cette femme, son sourire triste l'avaient profondément ému et intrigué.

Quelle était donc cette femme ? où donc l'avait-il déjà vue ? car il l'avait certainement rencontrée autrefois...

L'inconnue paraissait ne pas se soucier de tous ces regards dont elle était enveloppée : elle passait, rêveuse, au milieu de cette foule élégante sans la voir.

Le plus souvent elle restait des heures entières sur la terrasse, loin de la salle des jeux, le front penché dans la nuit, écoutant distraitemment les sons lointains de la musique de la salle des fêtes.

Cette nuit-là encore, elle se réfugia sur la longue terrasse du Casino.

La nuit, claire et lumineuse, est sans un bruit.

Le concert est achevé, le bal est terminé, dans le salon de jeux règne un lourd silence.

Marigny vient de perdre trente mille francs.

L'une des portes du salon s'ouvre et Marigny, la sueur au front, le visage livide, paraît sur la terrasse.

Il se croit seul ; sur un fauteuil il se laisse tomber, accablé et nerveux.

Une petite main s'abat lentement sur son épaule.

Marigny se retourne.

Et d'une voix creuse :

— Ah ! c'est vous, dit-il... c'est vous !
— C'est moi, murmure une douce voix de femme ; c'est moi qui, tout à l'heure, vous ai gagné cinquante louis.

— La Dame aux bluets !...
Et riant nerveusement :

— Vous êtes aussi joueuse que moi, madame.

— Croyez-vous ?
— Assurément... Si vous n'étiez pas joueuse vous ne viendriez pas, toutes les nuits, flétrir vos beaux yeux sous les lumières blafardes de ces lustres ; vous ne resteriez pas de longues heures dans cette salle où on étouffe, mêlée à toutes les femmes déclassées qu'on rencontre ici... Oui, vous êtes aussi joueuse que moi, madame.

Un sourire plein d'amertume erra sur les lèvres de l'inconnue.

— Moi, j'ai des excuses ! dit-elle ; je cherche à m'étourdir. Aussi, dans tous les endroits où on s'amuse et où on joue, vous pourrez me rencontrer, jusqu'au jour où j'aurai enfin retrouvé ce que je cherche. Je suis une femme très malheureuse et le jeu n'est pour moi qu'une distraction. — Vous, monsieur de Marigny, vous êtes heureux... pourtant vous êtes joueur...

— Heureux !...

— Certes oui, vous êtes heureux. Vous êtes marié à une femme charmante et vous avez un fils — un fils de neuf ans, — m'a-t-on dit.

— Décidément, vous êtes bien renseignée, madame.

— Ne sait-on pas tout, ici ? Les joueurs qui, toutes les nuits, entourent le tapis vert vous connaissent ; de même vous les connaissez, vous aussi, vous savez d'où ils viennent et qui ils sont.

— Mais vous... qui êtes-vous ?

— La Dame aux bluets.

— Ce n'est pas un nom.

— C'est le seul que je puisse vous dire. Marigny s'inclina.

— Mais à l'hôtel, est-ce le nom que vous avez donné ?

— Absolument.

Marigny se leva.

La fièvre du jeu le reprenait, intense, profonde, colorant son visage, faisant battre son coeur.

La Dame aux bluets demanda :

— Vous allez jouer encore ?

— Oui.

— Croyez-moi, n'y allez pas. Rentrez chez vous, au château de Trébons. Il est tard, déjà ; puis, songez qu'il y a une bonne heure de marche d'ici à Trébons et que les chemins, détrempés par les pluies, sont mauvais. Partez... croyez-moi...

— Que vous importe ?

— C'est vrai, dit-elle ; je me mêle vraiment de choses qui ne me regardent pas.

Et pendant qu'il regagnait seul la salle de jeu, elle restait, songeuse, sur la terrasse, le front dans ses mains.

— Pauvre Micheline ! murmura-t-elle... Pauvre Micheline !...

Micheline était une de ses amies d'enfance, presque une soeur. La malheureuse avait épousé le comte de Marigny, ce joueur effréné, ce dissipateur endurci.

Et en cherchant à arracher le comte de Marigny à sa funeste passion, c'était à Micheline que songeait la Dame aux bluets, à Micheline, qu'autrefois elle avait tant aimée !...

Longtemps elle demeura sur la terrasse du Casino.

Minuit sonne aux églises environnantes.

Elle se redresse, s'approche d'une des fenêtres de la salle de jeux et regarde. Le comte de Marigny n'est plus là.

Vainement elle le cherche des yeux ; elle ne l'aperçoit pas.

Alors elle s'élance dans la salle.

Un murmure l'accueille.

On dit :

— C'est elle qui lui a gagné son premier banco ; elle lui a porté malheur.

— Le pauvre diable a perdu cinquante mille francs, ajoute un joueur près d'elle.

Machinalement, la sueur au front, hébétée, ahurie, elle répète :

— Cinquante mille francs !...

Vainement elle cherche Marigny des yeux ; peut-être veut-elle lui offrir un moyen de salut.

Elle veut lui dire : « Je connais votre femme, Micheline a été autrefois presque une soeur pour moi... je veux vous sauver. »

Mais Marigny n'est plus là. Il a quitté le Casino et, dans la nuit, s'est enfui.

II

Il court, il vole.

Sa tête est en feu, ses jambes flageolent, son sang bout.

Oui, il a perdu cinquante mille francs !...

Il descend les allées d'Etigny et sort de la ville.

Bientôt il se retrouve en pleine campagne ; il suit une route solitaire et montueuse.

Le comte de Marigny marche toujours, sans pensées, la tête perdue.

La route s'allonge, très noire et déserte.

Il consulte sa montre.

Une heure !... une heure du matin !

Il calcule qu'il a encore près d'une heure de marche avant d'arriver à Trébons.

A la pensée du retour au vieux château, son coeur bat à coups précipités.

Que va-t-il lui dire à cette pauvre Micheline qui, certainement, ne s'est pas couchée et qui attend sa rentrée ?

Il hâte le pas.

Puis, tout à coup, il découvre le village endormi et le château de Trébons enfoui dans les arbres du parc.

Il entend les aboiements des chiens de garde.

A une des fenêtres du château, une pâle lumière brille encore.

Il précipite sa marche.

Bientôt, derrière les rideaux de mouseline, il aperçoit un doux visage de femme.

C'est Micheline qui attend son retour... D'un bond, il pénètre dans le château.

Les domestiques sont couchés depuis longtemps ; un lourd silence tombe sur la vieille demeure endormie.

Il s'est ressaisi ; et c'est d'un pas tranquille qu'il entre dans une chambre tendue de cretonne bleu clair.

Debout près de la fenêtre qu'elle vient de refermer, une femme apparaît, toute blanche sous les pâles rayons de la lune qui l'enveloppent.

Elle murmure :

— C'est toi !... enfin, c'est toi !...

Elle s'approche de lui.

Et, posant sur les épaules de Marigny ses belles mains qui tremblent, elle le regarde quelques instants en silence.

Puis ses yeux deviennent brillants et humides.

— Tu as joué, dit-elle... tu as joué !... Tu as la fièvre, ton visage est fatigué !

Vous lirez, en page 29, la fin de "LA VOLEUSE D'HÉRITAGE"

Et comme il garde le silence, elle répète :

— Tu as joué... et tu as perdu !

— C'est vrai ; j'ai joué... et j'ai perdu ! Je suis un misérable...

Elle élève vers le ciel ses yeux désolés et une larme glisse sur sa joue brune.

— Tu as joué !... Mais ne savais-tu pas que tu n'as plus rien à perdre ?... plus rien que ton honneur ! fit-elle d'une voix très calme. Depuis deux ans tu as jeté sur le tapis vert les deux millions qui me venaient de ma mère. Tant que j'ai eu de l'argent, je te l'ai donné sans compter. Mais aujourd'hui je n'ai plus rien à vendre, plus rien à t'offrir... plus rien, comprends-tu, Roger... plus rien !...

— Et cependant j'ai perdu, cette nuit, cinquante mille francs...

Comme la Dame aux bluets, Micheline répéta, éperdue.

— Cinquante mille francs ! Est-ce possible !... cinquante mille francs !...

Et un rire de folle crispa sa lèvre devenue blême.

Elle était adorablement jolie, cette femme.

A peine avait-elle vingt-huit ans ; — mais quelle tristesse résignée sur ce pâle visage, quelle mélancolie dans ce regard un peu voilé, sur cette bouche que jamais un sourire n'effleurait.

Hiver et été, elle habite Trébons, seule en compagnie de son vieux père — le général de Trébons — tandis que son mari, qui s'ennuie partout, promène sa tristesse de ville d'eaux en ville d'eaux.

Sa femme et son fils — son petit Paulot — lui sont profondément indifférents.

Il s'est marié pour faire une fin, pour avoir de l'argent à sa disposition, pour jouir de la vie.

Il n'aime pas sa femme...

Et Micheline l'adore...

Sur cet amour, il a toujours compté. L'amour de Micheline, toujours en éveil, l'a déjà sauvé bien des fois... toujours il a trouvé la noble femme prête à lui tendre la main.

Mais aujourd'hui la mesure est comble. La malheureuse femme a vidé jusqu'à la lie la coupe d'amertume. Un abîme s'ouvre devant elle, creusé lentement par celui dont elle porte le nom... et elle sent qu'elle va y tomber...

— Roger !... dit-elle... Roger !...

Ce cri de détresse le laisse indifférent.

— Tu sais que je n'ai plus rien... plus rien. Tous les diamants qui me venaient de ma mère ont été vendus ! Tu ne dois plus compter sur moi ! je ne puis plus rien te donner...

— Alors ?

— Alors, tu es perdu !...

— Mais ton père est riche... Et si tu voulais aller le supplier de me venir en aide... Il peut, lui, me donner les cinquante mille francs qui me sont nécessaires pour acquitter ma dette de jeu misérable.

— Quand dois-tu payer ?

— Demain. Tu n'ignores pas que les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures. C'est à la caisse du cercle que je dois cette somme.

— C'est bien ; je le verrai tout à l'heure.

Roger rayonna.

— Allons, allons, dit-il, je savais bien que tu serais raisonnable. Quand j'ai de la peine, c'est toujours toi, ma bonne Micheline, qui viens à mon secours.

Les yeux de la jeune femme se voilèrent. Elle porta les mains à son front et resta longtemps silencieuse.

Comme elle l'aimait encore, cet homme, son premier, son unique amour ! Pour lui que n'eût-elle pas fait ?...

Elle s'était ruinée pour payer ses dettes de jeu. — Sans se préoccuper du lendemain, sans penser à l'avenir de son fils, elle avait donné sans compter. — Et aujourd'hui encore, le voyant dans la peine, elle était prête à tous les sa-

crifices, prête à affronter la colère du général de Trébons, son père.

Oh ! oui, comme elle l'aimait !...

Et elle se tenait devant lui, le regardant avec une angoisse profonde.

Il était si changé !

Ce n'était plus le fier cavalier qu'elle avait aimé, le beau garçon que toutes les femmes lui enviaient.

Ses cheveux grisonnaient aux tempes ; ses yeux, autrefois si clairs et si beaux, étaient voilés par une obsédante pensée et cerclés de noir ; sa taille, jadis si élégante, s'était quelque peu voûtée ; son visage avait pris peu à peu une expression singulière, angossée.

Elle murmura :

— Tu es malade, mon Roger ; tu as la fièvre, tu n'es plus toi. C'est un autre homme que je regarde, que j'aime encore parce qu'il ressemble au Roger que j'ai connu.

Elle souriait, la malheureuse, en disant cela ; et ses beaux bras se tendaient vers lui pour l'étreindre.

Elle dit encore :

— Je t'adore ! — Pour toi que ne ferais-je pas ? mais, sois raisonnable, je t'en prie. Reste ici avec nous. Pour tant, si tu t'ennuies trop à Trébons, eh bien ! nous voyagerons ; nous vivrons à Paris, puisque tu aimes Paris. Pour te sauver de l'ennui, pour te sauver de toi-même, j'abandonnerai mon père ici tout seul. Tu le vois, mon Roger, je ne peux pas te donner une plus grande preuve d'amour.

— Tu es une bonne petite femme... et je t'aime.

Après l'avoir embrassée, il rentra lentement dans son appartement.

Roger ouvrit largement les fenêtres de son cabinet, pencha sa tête en feu dans la nuit et se prit à songer.

Et toujours, dans sa mélancolique rêverie, il voyait les larges yeux clairs — les magnifiques yeux de velours — de l'inconnue du Casino.

Toujours la Dame aux bluets occupait sa pensée.

Quelle était donc cette femme, cette fée adorable qui lui avait conseillé de ne plus jouer ?

Devant lui, les montagnes se profilèrent à l'infini sous un splendide clair de lune.

Dans les ravins, les torrents murmuraient leur éternelle plainte.

Lentement, la nuit s'écoule.

Trois heures du matin sonnent à la vieille horloge de la petite église de Trébons.

Roger de Marigny n'a pas bougé. Toujours penché à la fenêtre, il regarde le paysage recueilli, la montagne qui se dresse devant lui, étincelante, comme recouverte d'un manteau d'argent.

Ce sont les monts Maudits avec leurs neiges éternelles.

Le calme reposé de la nature tout entière l'envahit peu à peu.

Et il songe que, là, dans cette vieille demeure, en ce coin sauvage et magnifique des Pyrénées, il eût pu être heureux, s'il l'eût voulu.

Là, il eût trouvé la paix, la paix profonde, l'oubli de toute une jeunesse bouleversée par les passions.

Et il a repoussé ce bonheur !...

Vraiment, il est bien coupable !

Et toujours penché dans la nuit, il écoute avec indifférence tous les bruits de la terre, toutes les rumeurs de sa conscience.

Les heures passent.

Tout à coup, un pas lourd se fait entendre dans la vallée.

Puis, bientôt, Roger aperçoit un homme qui s'avance lentement.

Le voyageur matinal porte un béret de laine et une vareuse brune.

C'est un guide.

C'est Bosko.

Que vient-il faire à Trébons de si bonne heure ?

Il gravit les lacets qui conduisent au château.

La tête levée, il regarde la maison endormie, le parc désert.

Roger de Marigny a refermé la fenêtre.

L'homme continue sa marche lente, les yeux rivés sur Trébons.

Tous les matins, par n'importe quel temps, il vient là pour calmer la tempête de son cœur. Et, de cette visite matinale, il emporte pour tout le jour une provision de joie.

Et puis... et puis, il veille sur Micheline.

Avec Micheline, il a été élevé.

Puis, Micheline s'est mariée. — Alors, il s'en est allé ; mais, depuis ce jour, une grande douleur a envahi son âme.

A vingt lieues à la ronde, tous les touristes qui parcourent cette partie des Pyrénées connaissent Bosko, le guide vaillant qui jamais ne recule devant le danger. Les ascensions les plus difficiles ne l'effraient pas. De Luchon au Portillon, il conduit à quatre chevaux. Nul, mieux que lui, ne dirige ses bêtes dans les descentes rocailleuses ; sa main nerveuse ne tremble point devant les périls nombreux des courses de montagne.

Et cependant c'est un être chétif.

Bosko est bossu.

Mais dans ce corps débile, à la poitrine rentrée, vit une âme d'élite, pleine de toutes les généreuses pensées qui font l'homme grand et l'élève.

Bosko a charge d'âmes.

Il nourrit sa mère — la vieille Cécilia — et une toute petite fille de sept ans — Rose-des-Neiges.

Toutes les tendresses dont son âme est pleine reposent sur ces deux êtres... et aussi sur cette magnifique Micheline, la sœur aimée de son enfance, la compagne de ses jeux.

Tout en songeant, il s'avance vers Trébons.

Le jour est venu tout à fait.

Le château resplendit aux premiers rayons de l'aurore.

Bosko gagne un petit bois et sur un banc de pierre il se repose de la longue route qu'il vient de parcourir.

Tout à l'heure, la fenêtre de la chambre de la comtesse de Marigny va s'ouvrir ; tout à l'heure, il apercevra la jeune femme, pourra contempler pendant quelques instants son visage triste, ses magnifiques yeux bleus presque toujours humides de larmes.

Peut-être aussi descendra-t-elle au parc ; et, tout en ne soupçonnant pas le motif qui l'amène là tous les jours, elle lui dira de sa voix chantante et douce :

— Tu es venu, tu as bien fait.

Près de lui, souvent, elle s'est assise, s'est intéressée à sa vie, s'est intéressée à Cécilia, à Rose-des-Neiges.

Ces jours-là étaient pour Bosko des jours de fête et de bonheur, dont il emportait l'inoubliable souvenir dans les solitudes des montagnes et des glaces éternelles.

Oh ! comme il l'aime, cette Micheline, cette femme connue toute petite et que, toute petite, il a adorée comme on adore un être dont on partage la vie, un être bon qui console des cruautés du sort !

Personne ne sait ce qui se passe en son âme. Il cache son amour avec un soin jaloux. Les solitudes qu'il parcourt ont bien des fois retenti du nom béni de cette femme aimée. Bien des fois, il l'a crié dans l'espace, ce nom, écoutant avec ivresse l'écho le répéter. Bien des fois aussi, penché sur des abîmes, il a cru voir le magnifique visage de Micheline se refléter dans les eaux claires des torrents.

Cette image le suit partout ; partout, quand il est seul, il crie sa douleur — douleur lente qui le mine peu à peu.

Et cependant, il eût aimé le comte de Marigny, si le comte avait rendu Micheline heureuse, mais il sait combien le sort de la jeune femme est digne de pitié.

Aussi a-t-il voué à Roger une haine profonde.

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. Nommez deux oiseaux qui ne volent pas.
2. Quel est le plus gros oiseau qui vole ?
3. La baleine est-elle un animal ou un poisson ?
4. Comment appelle-t-on un gouvernement conduit par des femmes ?
5. « Escadrille » et « Armada », est-ce synonyme ?
6. Comment s'appelaient les deux premiers garçons d'Adam et Eve ?
7. Qui a été le premier martyr chrétien ?
8. Quelle est la plus grande cathédrale du monde ?
9. Doit-on transporter un lapin par les oreilles ?
10. D'où vient l'habitude de se raser ?

REPONSES

1. L'autruche, le pingouin.
2. Le condor.
3. Un animal.
4. Non, ce n'est pas une anarchie, ni un cataclysme, c'est une gynarchie.
5. Escadrille est composée d'avions. Armada est formée de navires.
6. Cain et Abel.
7. Saint Etienne.
8. Saint-Pierre de Rome.
9. Par le cou, par les oreilles vous lui faites mal.
10. Pour empêcher l'ennemi de saisir la barbe pendant la bataille.

III

Tout à coup, il tressaille.

Un pas se fait entendre derrière lui.

Bosko se redresse.

C'est le général de Trébons.

— Ah! je t'y prends! Que fais-tu ici de si bonne heure, mon pauvre Bosko?

— Je passais par là, je me suis arrêté, mon général.

— Tu voulais voir la comtesse parbleu; tu voulais embrasser Paulot avant que son précepteur le mène à l'étude. J'ai deviné, n'est-ce pas?

Bosko, se voyant ainsi découvert, devint rouge jusqu'aux oreilles.

— Ce n'est pas la peine de devenir rouge comme une grenade, reprit le général en riant. C'est une habitude que tu avais tout enfant et que tu as conservée; il n'y a pas de mal à cela, au contraire. Mais, dis-moi, as-tu du travail, cette année?

— Comme tous les ans, mon général. Maintenant, c'est le bon moment; mais l'hiver approche... et alors il n'y aura plus rien.

— Ce sera la gêne, alors?

— Hélas! mon général...

Et avec amertume:

— Nous y sommes habitués; et ma mère — la bonne vieille Cécilia — ne se plaint pas.

— Viens tout à l'heure dans mon cabinet; nous causerons. Je veux faire couper, avant l'hiver, une partie du bois qui touche à Trébons. Tu trouveras à Luchon des hommes pour t'aider.

Il poursuivit:

— C'est entendu, n'est-ce pas? tu viendras me trouver dans quelques instants. Micheline a, paraît-il, à me parler; je vais la recevoir.

Bosko ne bougea pas. Il porta la main à son béret pour saluer le général et, impassible et sombre, il reprit place sur le banc.

Et pendant qu'il songeait, la tête dans les mains, au bonheur d'apercevoir bientôt Micheline, la jeune femme, après une nuit d'insomnie, s'était habillée vivement et était entrée dans le cabinet de son père.

— Déjà levée, fillette? fit le général. Qu'as-tu donc à me dire de si pressé?

Elle n'ose parler.

Debout devant le général, qui l'interroge, elle reste sombre et recueillie.

Comment avouer à son père que, cette nuit, Roger a perdu cinquante mille francs au Casino de Luchon?

Et le cœur de Micheline tremble; une angoisse profonde crispe son visage fatigué.

— Allons, allons, tu viens me parler de ton mari, n'est-ce pas? Il a joué, sans doute?

— Oui.

— Et comme toujours, il a perdu?

— Oui.

— Et tu as pensé que ton vieux bonhomme de père allait tout de suite le sortir de la peine, allait payer cette dette de jeu? Ah! ah! tu as pensé cela!

« Je me doutais bien que c'était pour une chose pareille que tu venais me relancer de si bonne heure.

Micheline, atterrée, ne dit rien.

Le général continua:

— Et combien a-t-il perdu, monsieur ton mari?

— Cinquante mille francs, mon père.

— Cinquante mille francs! s'exclame le général.

Le vieillard se redressa, son visage prit une expression farouche.

— Je ne donnerai pas un sou, dit-il; tu entends, Micheline, pas un sou...

— Alors, nous serons déshonorés, mon père!

— Donne ta signature à cet homme... et demain il aura les cinquante mille francs nécessaires. Tu as eu cinq cent mille francs de dot: tu as hérité, à la mort de ta mère, de près de deux millions, ta fortune te permet donc d'acqui-

ter facilement cette dette de jeu. Arrange-toi comme tu l'entendras.

« Tu as voulu épouser le comte de Marigny, malgré ton père, malgré tous... et cependant tu le connaissais, tu savais que c'était un joueur, un débauché, un homme sans conscience et sans principes, qui avait déjà jeté son patrimoine aux vents de toutes les pires orgies! Et c'est pour cet homme que tu viens implorer?... Allons donc!... le peu qui me reste, je le garde précieusement pour ton fils qui en aura besoin plus tard.

— Mon père!... mon père!...

— Fais de ta fortune ce que bon te semble, donne-la tout entière... elle est à toi... tu es libre. Mais ne me demande rien. Jusqu'à la mort, Trébons restera intact; aucune hypothèque ne le grèvera. Ce sera un refuge pour toi et pour Paulot, ce cher petit Paul, dont l'avenir est bien sombre.

Elle eût voulu lui dire: « Mais je n'ai rien, plus rien; » elle n'en eut pas le courage. Un tremblement convulsif vient de la saisir; une sueur glacée inonde son visage.

Puis elle murmure enfin:

— Je n'ai plus rien, père... plus rien.

Sauvez Roger, sauvez-le...

— Plus rien! Ah! le bandit!... Ah! le misérable!...

— Sauvez-le!... par pitié!...

— Jamais! jamais!

Défaillante, elle sort du cabinet de son père.

Dans le large corridor qu'elle suit pour regagner son appartement, elle aperçoit Roger, son Roger, son mari, celui qu'elle adore quand même.

Elle veut se jeter dans ses bras, lui dire bien vite toute la douleur dont son âme est pleine.

Mais brusquement il la repousse.

Et d'une voix où monte la colère — une colère terrible, menaçante — il lui crie dans le cœur:

— J'ai tout entendu...

— Que vas-tu faire maintenant?

— Je vais aller le trouver, moi aussi.

Et il faudra bien qu'il m'ouvre son coffre-fort, qu'il me donne les cinquante mille francs dont j'ai besoin... sinon, malheur à lui!

— Roger!... Roger!...

Elle veut le retenir. Instinctivement elle a peur de cette révolte.

Il la repousse encore.

Alors, éperdue, serrant sa tête à deux mains, elle s'enfuit dans le petit salon attendant à sa chambre.

Et pendant que la malheureuse s'abandonne tout à son désespoir, Roger, très résolu, est entré chez le général.

— Je savais bien, dit-il, que vous viendriez faire près de moi une nouvelle tentative; je savais bien que vous essaieriez de me toucher le cœur... Vous êtes si insinuant! Après avoir triomphé de ma pauvre Micheline, après lui avoir enlevé peu à peu toute sa fortune, après avoir gaspillé sa dot et l'héritage qu'elle tenait de sa mère, après avoir ruiné ma fille, enfin, vous espériez bien, n'est-ce pas, me ruiner à mon tour, moi, et faire vendre Trébons aux enchères publiques...

Puis, d'un geste large, montrant les magnifiques bois entourant le château...

— Vous espériez bien faire argent de tout cela, vendre les métairies et le peu qui nous reste! Mais, moi vivant, vous ne toucherez pas à ce vieux domaine!

— Monsieur!

Et, la révolte dans les yeux, le comte de Marigny fit quelques pas vers le général.

— C'est le déshonneur pour Micheline et pour mon fils! dit Roger d'une voix sourde où grondait la colère.

— Le monde saura faire la part de chacun; le monde absoudra Micheline, aura pitié du pauvre petit né d'un tel père — Et le déshonneur vous restera tout entier; seul il vous atteindra.

Marigny demeura impassible; une sueur froide mouilla son front.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Un prévenu accusé d'avoir blessé un agent de la Paix, peut-il être trouvé coupable, quand, lors de la bagarre, l'agent de la Paix ne s'était pas encore identifié et que le Prévenu ignorait tout de sa qualité, croyant avoir affaire à un vulgaire batailleur ?

Deux agents de l'escouade de la moralité surveillent, dans la rue, une fille qu'ils soupçonnent d'exercer un commerce aussi immoral qu'illégal. La jeune fille en question pénètre dans un club de nuit. Les agents la suivent à l'intérieur, s'assoient et dégustent une consommation, tout en ne perdant pas leur suspecte de vue.

C'est ainsi qu'ils ont l'occasion de rencontrer les regards d'un autre consommateur, en train d'amorcer des relations avec la vendeuse d'amour. Le consommateur s'offusque de l'insistance observatrice des agents, dont il ignore complètement la qualité, car ils sont en tenue de ville et n'ont rien fait encore pour s'identifier. Il s'approche finalement de leur table et demande à l'un d'eux: « Veux-tu mon portrait ? »

En guise de réponse, l'interpellé invite l'autre à sortir sur le trottoir pour « causer ». Croyant avoir affaire à un couple de batailleurs de rues, le consommateur, un costaud, accepte avec enthousiasme et accompagne les deux agents. Son frère l'a rejoint et, dans l'escalier même du club, les deux agents sont attaqués, battus, foulés aux pieds.

Il va sans dire que l'affaire n'en reste pas là. Les deux frères sont accusés d'avoir blessé grièvement deux agents de la moralité, alors que ces derniers étaient dans l'exercice de leurs fonctions.

Ces deux accusés sont-ils COUPABLES ou NON ?

NON-COUPABLES! a statué le Président du Tribunal dans un jugement rendu le 15 mars 1953, aux Sessions de la Paix, à Montréal. Les deux agents auraient dû s'identifier avant de discuter et surtout d'inviter le consommateur à sortir. Ce dernier et son frère, pensant que les deux étrangers cherchaient la chicane, ayant déjà consommé quelques verres, n'ont fait que répondre à une provocation.

Il dit lentement:

— Cependant, il me faut ces cinquante mille francs aujourd'hui: une dette de jeu se paie dans les vingt-quatre heures.

— Ah! s'écria le général en élevant ses mains à la hauteur de son front couvert de cheveux blancs, ah! quand vous venez à Trébons, quand les orgies ne vous retiennent plus dans les lieux de plaisirs, c'est le malheur que vous apportez avec vous, la honte que vous cachez sous votre manteau! Ah! vous avez pensé que je me laisserais toucher par vos prières! — car, comme les reptiles, vous savez ramper quand il le faut pour mieux mordre dans l'ombre...

Et avec véhémence:

— Depuis que vous avez épousé Micheline, vous l'avez rendue la plus malheureuse des femmes! Et pourtant elle ne s'est jamais plainte. Micheline est une créature résignée qui sait cacher toutes ses douleurs au plus profond de son être. — Mais croyez-vous, monsieur, que je vous pardonne, moi? Croyez-vous que je puisse oublier toutes les larmes que vous avez fait verser à mon enfant? Non, monsieur, je ne vous pardonne point; je ne puis éprouver pour vous qu'une haine profonde!...

— C'est réciproque, fit froidement Marigny.

Un sourire de mépris erra sur les lèvres du général.

Il dit:

— Vous êtes bien petit! Et je me demande comment une femme comme Micheline a jamais pu aimer un homme tel que vous!

Devant son beau-père, Roger de Marigny reste toujours immobile, les bras croisés, la lèvre dédaigneuse, le regard sombre.

Toutes ces sanglantes injures, il ne les a point entendues.

Sa pensée est bien loin: elle vole vers cette salle de jeu où dans quelques heures la partie de baccara va recommencer; où avec quelques milliers de francs, il pourrait peut-être se refaire et regagner les cinquante mille francs qu'il a si bêtement perdus la veille.

Et il songe encore qu'il a emprunté cinquante mille francs à la caisse du cercle; il songe que le directeur s'étonne peut-être que cette somme considérable, si imprudemment jetée sur le tapis vert, ne lui ait pas encore été remboursée... Et son cœur tremble, des lueurs rouges allument ses yeux fatigués par une longue nuit d'insomnie.

Oh! se refaire!... se refaire!...

Jouer aujourd'hui, jouer cette nuit... et regagner ce qu'il a perdu...

Et, décidé maintenant à brusquer les choses, il avance encore près du général les bras tendus vers le coffre-fort.

— Vous pouvez me sauver, dit-il d'une voix sourde; vous pouvez, si vous le voulez, sauver mon honneur. Et, quoique vous en pensiez, je tiens plus à mon honneur qu'à ma vie! Si vous repoussez ma demande, je suis perdu. Cette nuit je serai chassé du Cercle comme un voleur, et le directeur du Casino ne m'écouterait pas quand j'irai le supplier d'attendre, de me donner quelques jours de répit. Le nom des Marigny, le nom de votre petit-fils, le nom de Micheline sera flétri à jamais!... Et on ne se lave point de cette flétrissure; elle souille la vie jusqu'à la mort...

— Cinquante mille francs, encore faudra-t-il les avoir! fit le général en portant la main à son cou, car il se sentait étouffer.

— Vous les possédez! Ils sont là!... dans ce secrétaire. Ayez pitié de moi et sauvez-nous tous!

— Jamais!... jamais!...

Maintenant les deux hommes se regardent avec une froide épouvante.

Ils ont peur l'un de l'autre.

Un lourd silence tombe sur le vieux château de Trébons. — Dans le corridor parcouru tout à l'heure par Micheline, des pas ont cependant résonné.

Mais aucun des deux hommes n'a entendu ces pas.

C'est Bosko qui s'avance. Il vient parler au général qui l'attend pour l'entretenir de la coupe des bois entourant le château.

Déjà Bosko touche le bouton de la porte du cabinet.

Mais, percevant le bruit des voix, il s'arrête, indécis, et revient sur ses pas.

Le corridor est vaste; de larges fenêtres prenant jour sur le parc sont ouvertes. Pour tuer le temps, Bosko se penche au-dehors et laisse ses regards errer sur le paysage reposé.

Alors, tout là-bas, au fond d'une allée, il aperçoit Micheline, — la femme de toutes ses pensées.

Micheline est seule.

Après la crise de désespoir de tout à l'heure elle a quitté le château et est allée cacher sa douleur dans l'ombre des grands arbres.

Ses magnifiques yeux bleus sont encore humides de larmes... Bosko les devine, ces larmes!

C'est l'homme qui est là, en ce moment, avec le général, qui les fait couler!

Oh! comme il hait Marigny, lui aussi!

Et ses poings se lèvent vers la porte du cabinet... porte derrière laquelle un drame horrible va s'accomplir.

Les deux hommes sont face à face.

Le général domine Marigny de toute sa haute taille; il ne recule pas devant les poings levés de son gendre. La pensée que Roger en veut à sa vie ne lui vient pas.

Marigny dit:

— Je ne m'en irai point avant que vous m'ayez donné cinquante mille francs!

Il avance toujours vers le vieillard qui ne recule pas et qui l'attend, le défi aux lèvres.

Huit heures sonnent à l'horloge de Trébons.

Le général dit tranquillement:

— Il est huit heures!... je dois recevoir Bosko, à qui j'ai donné rendez-vous et avec qui j'ai une affaire à conclure. Laissez-moi seul...

Il s'approche d'un timbre pour appeler son valet de chambre et lui dire d'introduire Bosko.

Alors des lueurs de folie allument les regards du comte de Marigny.

Il se rue sur le général, demandant d'une voix étouffée et rauque:

— L'argent?... l'argent?...

— Jamais!... jamais!

Le vieillard ne crie pas, n'appelle pas. Pour l'honneur du nom, il veut que cette scène reste ignorée.

Mais il se défend énergiquement, murmurant toujours:

— Jamais!... jamais!...

Puis tout à coup il se tait... et lentement il s'abat sur le tapis de la chambre.

Les mains de Marigny enserrant, étranglent le vieillard qui bientôt ne bouge plus.

Marigny est éperdu, hagard, livide:

— Je l'ai tué!... Je l'ai tué!...

Il se relève fiévreux.

Il aperçoit le secrétaire... la clef est engagée dans la serrure.

Il s'approche du précieux meuble... Il l'ouvre.

Et ses mains plongent dans les tiroirs, plongent encore, plongent toujours.

Il a maintenant les cinquante mille francs dont il a besoin. Ses mains sont pleines de billets de banque.

Il ne songe point au scandale qui, tout à l'heure, va éclater. Et il se sauve, étreignant de ses mains frissonnantes les soyeux papiers.

Bosko, devant qui il passe sans le voir, lui crie:

— Voleur!... Voleur!...

Mais Marigny ne l'entend point; il est loin déjà.

Et tandis qu'il court s'enfermer dans sa chambre, Bosko, épouvanté par le

terrible drame qu'il vient de surprendre, pénètre dans le cabinet du général de Trébons.

— Mon général!... Mon général!

Le général ne répond pas.

Cependant il n'est pas mort; un souffle très faible soulève encore sa poitrine.

Bosko le prend dans ses bras, le couche sur son lit et appelle au secours.

Micheline paraît.

Micheline, pâle, livide, suivie de Paulot, aussi pâle que sa mère.

Puis bientôt les domestiques se précipitent dans la chambre du général.

Micheline ne comprend pas; elle est affolée, éperdue.

Ses yeux errent de Bosko à son père, qui n'a pas repris connaissance.

— C'est une attaque! dit-elle.

Mais tout à coup elle aperçoit au cou du vieillard une tache noirâtre, une meurtrissure révélatrice... et ses yeux se remplissent d'épouvante.

Les domestiques sont là; eux aussi ont fait la même remarque que Micheline... et, sur Bosko, ils jettent des regards terribles, soupçonneux.

Tous pensent: « Bosko a étranglé le maître!... »

Le malheureux comprend ce qui se passe en l'esprit de ces gens qui lui ont toujours été hostiles... et il ne cherche point à se défendre d'une aussi monstrueuse accusation.

Il pleure, lui, sur l'agonie de cet homme qui a toujours été bon pour lui et qu'il a toujours profondément vénéré.

Tout à coup, le général pousse un grand soupir. Il se soulève sur son oreiller; ses yeux voilés par l'approche de la mort, ne distinguent plus nettement.

Vaguement, il cherche à reconnaître ceux qui l'entourent. Mais pour lui, ce sont déjà les ténèbres, les ténèbres éternelles.

Il étend le bras et murmure:

— Il m'a tué!... il m'a étranglé!...

Et son bras désigne Bosko!

Le moribond a cru voir le comte de Marigny; il a cru entendre sa voix... et, avant de rendre le dernier soupir, il a voulu se venger.

Mais, chose terrible, il accuse un innocent!

Micheline n'a fait qu'un bond vers le lit de son père.

Le vieillard murmure, très bas:

— Marigny est un assassin! Marigny est un voleur!

— Père, tout à l'heure, tu as accusé Bosko! Rétracte ce que tu viens de dire devant tous les domestiques qui t'entourent! Père, père, parle, parle! je t'en supplie!

Mais le général ne bouge plus. Il est mort!

Ses yeux sont toujours fixés sur le malheureux qu'il a publiquement accusé.

— Mort! murmure Micheline sourdement. Mort!...

Elle ordonne aux domestiques de s'éloigner; elle dit à Paulot d'aller rejoindre son précepteur, et, près du lit, elle reste seule avec Bosko.

Seule, elle connaît le terrible secret qui va la déshonorer, qui va couvrir de honte le nom qu'elle porte!... et ses dents claquent les unes contre les autres.

— Oh! le maudit!... le maudit!...

Elle s'approche de Bosko écroulé sur un siège et lui crie:

— Tu as entendu mon père t'accuser devant tous! Bientôt, de Trébons à Luchon, on croira que tu as étranglé ton bienfaiteur! Les gendarmes iront te prendre chez toi, jusque dans les bras de la vieille Cécilia et de la petite Rose-des-Neiges! Et tu seras mis en prison, tu seras condamné! Mais je ne veux pas, moi, que tu sois puni pour un crime que tu n'as pas commis; je veux te sauver!

— Oh! fit Bosko, en portant la main à son cœur et en enveloppant Micheline d'un regard d'ineffable tendresse... Oh! maintenant les gendarmes peuvent

TONDRE LE GAZON DEVIENT un "jeu"



L'ANCIENNE CORVÉE



FABRIQUÉE
AU CANADA

avec

LAWN-BOY

LA MANIÈRE MODERNE

TONDEUSE ROTATIVE À MOTEUR

Avant d'acheter une tondeuse, il faut voir celle-ci. Lawn-Boy résoud parfaitement tous vos problèmes de tonte et de taille. Elle pulvérise le gazon coupé, coupe tout près des murs et des haies, roule sans effort sur quatre roues à pneus, désaxées de façon à ne pas arracher l'herbe. Moteur Iron-Horse extra-silencieux, célèbre dans le monde entier. Les principaux marchands de votre localité vendent la Lawn-Boy. Faites-vous donner une démonstration dès aujourd'hui.

Catalogues GRATUITS sur demande.

\$95.00

OUTBOARD, MARINE & MANUFACTURING CO., OF CANADA, LTD.

Peterborough

Canada

Fabricants des fameux moteurs hors bord Johnson, Evinrude et Elto, des moteurs à essence et génératrices Iron-Horse.

seulement
f.à.b. usine,
Peterborough,
Canada

LN-20F

SERVICE DE VENTE ET D'ENTRETIEN D'UN Océan à l'autre

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos

parents et amis aux TROIS grands magazines :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME!

BOUGIES

CHAMPION

DIGNES DE CONFIANCE

Leur emploi signifie
DÉMARRAGES PLUS RAPIDES

pour tout
moteur quelle
qu'en soit la marque

FABRIQUÉES
AU CANADA
DEPUIS 1919

MAUVAISE HALEINE— MOI?



LES EXPÉRIENCES PROUVENT
QUE DANS 7 CAS SUR 10

COLGATE
ENRAYE LA MAUVAISE
HALEINE
D'ORIGINE BUCCALE



PURIFIE L'HALEINE TOUT
EN NETTOYANT LES DENTS

Mothersills

Agit rapidement
pour prévenir et
soulager les ma-
laises en voyage.

Pour adultes & enfants
Aux pharmacies

PAR TOUT LE MONDE



DETECTIVES. Agents secrets.

Hommes ambitieux de 18 ans et plus de-
mandés partout au Canada, pour devenir
détectives. Ecrivez immédiatement à
CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE.
C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

Coupon d'abonnement **Le Samedi**

Canada	États-Unis
1 an \$3.50	1 an \$5.00
6 mois 2.00	6 mois 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE

venir me prendre! que m'importe, si vous ne me condamnez pas, vous...

— Mon pauvre Bosko!

D'une voix tremblante, elle ajoute:

— Tous deux, nous connaissons le vrai coupable! Les dernières paroles de mon père m'ont appris le nom du misérable criminel! Et ce nom... c'est celui que je porte! Mon fils et moi nous sommes déshonorés!

Et avec une amertume profonde:

— Nous quitterons à tout jamais Trébons, cette vieille demeure où je suis née et où se sont éteints ma mère et mon père... Nous nous en irons à l'aventure, très loin, sans but, cacher notre honte et notre désespoir.

« Je serai la femme d'un condamné! Et tout le monde s'éloignera de la maison sinistre où s'est commis le plus odieux des crimes... »

Bosko ne répondit point; mais sur son beau visage, dans ses larges yeux clairs, pleins de bonté, passe une flamme intense.

— Chut! dit-il en se rapprochant de Micheline. Ne parlez plus, ne me dites point toutes ces choses qui me bouleversent le cœur. Oh! madame!

« Croyez-vous donc que je vais vous perdre tous? Croyez-vous que je pourrais entendre flétrir votre nom en cour d'assises? Je vous dois tout. Sans vous, madame, ma mère et moi serions aujourd'hui dans la plus profonde des misères! Je ne vous rappellerai pas le drame obscur de Saint-Béat, lors des inondations; peut-être l'avez-vous oublié. Mais moi, Micheline — laissez-moi vous donner ce nom, comme quand nous étions tout petits — moi je n'ai rien oublié... rien... Tout ce que vous avez fait pour le pauvre infirme que les enfants bafouaient est resté gravé en mon âme en lettres de feu.

« Quand je veux me recueillir, j'aime à revivre cette page de mon enfance; et, dans tous ces chers souvenirs, je puise les généreuses pensées qui ne me seraient peut-être jamais venues si je n'avais pas eu le bonheur de vous connaître.

Elle ne comprend point encore ce qu'il veut dire; elle ne soupçonne point encore le sacrifice auquel il s'est résolu... et des frissons la secouent tout entière.

Le quart vient de sonner à l'horloge de Trébons.

Micheline et Bosko tressaillent; le moindre bruit les fait trembler.

Bosko reprend d'un ton très doux: — C'est Dieu qui m'a conduit ici ce matin pour que je puisse vous sauver. Si je n'étais pas venu, votre mari serait perdu, et le nom des Marigny serait à tout jamais déshonoré et exécuté!

« Mais me voici... Vous êtes sauvée! Elle le regarde, les yeux fous. Elle ne veut pas comprendre l'acte sublime qu'il a résolu. Puis, pourrait-elle accepter un tel sacrifice?... Oh! non, jamais!

— Non, dit-elle, non, je ne veux pas! Je dirai tout aux gendarmes qui vont venir, bientôt peut-être. Ecoute... il me semble déjà entendre leurs pas dans les allées de Trébons! Ils vont venir; ils s'achemineront vers notre vieille demeure, marchant hâtivement, le front bas! Ils te prendront, toi, Bosko, le plus doux et le meilleur des hommes!... Je ne veux pas qu'ils te prennent...

Elle répète:

— Je ne veux pas!... Tout à l'heure, je dirai tout aux policiers.

Bosko dit:

— C'est moi qui ai tué le général.

— Tu mens! Tu veux nous sauver; c'est sublime, mais tu mens!

Et avec véhémence:

— Oh! je n'ignore rien. Pour tous, les dernières paroles de mon père t'accusent; mais, moi, je connais le vrai coupable. Puis, pourquoi donc aurais-tu étranglé ton bienfaiteur? Car c'est lui, Bosko, qui t'a fait le plus de bien; c'est lui qui t'a toujours défendu, admiré.

Et tu l'aimais bien, toi aussi; tout le monde le sait à Trébons.

— Je n'en serai que plus infâme! fit Bosko d'une voix sourde. On dira, dans nos montagnes, que je suis un misérable et un maudit! Et c'est ce jugement-là — le jugement de mes compagnons — qui me sera le plus pénible.

Réunis au rez-de-chaussée du château, les domestiques poussent des clameurs de colère... et ces clameurs montent jusqu'à Micheline, jusqu'à Bosko.

Des cris: « A mort! A mort! » se font entendre.

— Ecoutez, madame, c'est moi qu'ils condamnent, fit Bosko avec un triste sourire...

« De son bras déjà rigide le général en mourant m'a désigné comme étant son assassin... pour tout le monde, je suis le coupable... »

— Tais-toi! fit Micheline écrasée de douleur; tais-toi. Je ne te laisserai pas condamner. Et quand j'aurai parlé aux juges, tu seras lavé de cette accusation monstrueuse.

Frémissante, elle poursuivit:

— Lui!... lui!... C'est lui qui a assassiné mon père!

« C'est lui qui a tué pour voler l'argent destiné à acquitter une dette de jeu! Il a perdu la tête! Il a été fou! fou! Oh! non, c'est impossible!... je n'ai pas

Lisez dans notre prochain
numéro la suite de notre
passionnante enquête sur
les tours de cartes. Révé-
lations sensationnelles.

pu aimer un bandit! Je te dis, Bosko, qu'il a été fou!

« C'est un joueur, mais il n'a jamais volé personne.

« Il est vrai, hélas! qu'il a jeté tout notre patrimoine sur le tapis vert, qu'il l'a dissipé au vent de toutes les passions; mais de là à être voleur et meurtrier, il y a un abîme.

— Comme elle l'aime encore! pensait Bosko. — Et quelle douleur pour elle si on venait le lui prendre ici, en ce château, presque dans ses bras! Comme elle l'aime! N'est-ce pas lui payer d'un coup toute la reconnaissance que je lui dois que de me sacrifier pour un tel misérable!...

« Comme elle l'aime!

« C'est à lui qu'elle songe à cette heure; c'est lui qu'elle voudrait sauver!

« Pauvre Micheline! pauvre femme! Maintenant, agenouillée près du lit de son père, elle pleure à sanglots.

Bosko murmure:

— Je vous sauverai tous, Micheline, tous! Celui que vous aimez toujours vous restera... Et peut-être deviendra-t-il meilleur! Après de telles catastrophes, les plus endurcis s'amendent.

« Ayez confiance en Dieu, madame... Ayez confiance en Dieu!

Et avec une amertume profonde:

— Moi, je ne tiens pas à la vie. — Et si je n'avais charge d'âmes — ma vieille mère et cette pauvre Rose-des-Neiges que j'ai recueillie, — depuis longtemps déjà je serais mort.

Certes non, il ne tient pas à la vie.

Depuis de longues années, depuis le mariage de Micheline, son existence est brisée.

Maintenant l'heure a sonné pour lui de prouver à la comtesse de Marigny la grandeur de l'amour qu'elle lui a inspiré...

Et, comme elle reste toujours agenouillée, il s'approche d'elle et, doucement, lui dit:

— Les cris continuent, madame, — certainement on est allé prévenir la gendarmerie; mais comme il y a loin de Trébons à Luchon, ceux qui m'ont dénoncé ne sont pas encore de retour.

« J'ai le temps de fuir jusqu'à Castelvieu, de prévenir ma vieille mère et d'embrasser ma petite Rose-des-Neiges.

« Je connais des chemins où personne ne passe et où je ne cours pas le risque de rencontrer des compagnons — ce sont ceux-là que je redoute! — Après, les gendarmes pourront me prendre.

D'un bond elle s'est redressée. Maintenant, elle le regarde, effarée.

Elle balbutie:

— Que dis-tu? Tu parles de gendarmes comme si tu pouvais être arrêté, toi qui es innocent. Tu es donc fou, toi aussi, Bosko?

Il répliqua tranquillement:

— Je vous ai fait connaître, tout à l'heure, quelle résolution j'avais prise. Vous me connaissez assez, madame, pour savoir que je ne reviens jamais sur ce que j'ai décidé. En mourant, le général m'a condamné, j'accepte sans révolte cette condamnation qui vous sauve de la plus terrible des catastrophes.

— Je ne veux pas!... je dénoncerai Roger de Marigny.

— C'est bien: je vous sauverai quand même.

Et comme il veut fuir elle se cramponne à son bras et le ramène brusquement au milieu de la chambre.

Puis, le regardant fixement, les yeux dans les yeux, elle demande:

— Que veux-tu faire?

— Je veux me tuer!

— Te tuer?

— Oui, me tuer! Une balle de revolver dans la tête... et tout sera dit. Mais, avant de mourir, j'aurai écrit au juge d'instruction ces quelques mots:

« Je suis le meurtrier du général de Trébons ».

— Tu ne feras pas cela...

— Je le ferai. — J'ai résolu de sauver l'honneur des Marigny... et je le sauverai.

— Ne meurs pas, je te défends de mourir. J'accepte ton sacrifice; Bosko, sois béni!

Et lourdement, elle tomba à genoux devant cet homme, devant cet ami de son enfance.

IV

Bosko sort de la chambre du général.

Dans le corridor il rencontre Marigny; Marigny, livide, se soutenant à peine.

— Le général est mort, bien mort, et les morts ne parlent plus, fit Bosko en s'arrêtant devant Roger.

« Avant de mourir — car il a vécu encore pendant quelques minutes — il m'a accusé publiquement, devant tous les domestiques du château, de l'avoir étranglé. Ses yeux, voilés par l'approche de la mort, ont cru vous reconnaître en moi... et, de son bras déjà raidi par l'agonie suprême, il m'a désigné à tous comme son meurtrier... »

« J'accepte cette condamnation... »

« Vous n'aurez pas à vous défendre... désormais, je suis le seul coupable... Vous pouvez donc vous rassurer.

« Ce secret restera entre vous et moi. En me dévouant ainsi, c'est une vieille dette de reconnaissance que je paye à la famille de Trébons.

Puis Bosko s'éloigna.

Immobile à la même place, Marigny le regarda fuir, écoutant ses pas précipités résonner sur les dalles sonores des longs corridors.

Puis, se pendant à une fenêtre, il regarda Bosko s'élancer dans les sentiers, courir, escalader les monts pour mieux se cacher.

Bientôt Bosko disparut; le silence se fit profond.

Alors Roger de Marigny se ressaisit. Avait-il bien entendu ? N'était-il pas le jouet de quelque affreux rêve ?

Alors qu'il se croyait à tout jamais perdu, une âme généreuse le sauvait... La pensée de repousser un tel sacrifice ne lui vient pas.

La porte de la chambre du général est ouverte.

Roger soulève une lourde portière et entre.

Micheline, toujours agenouillée près du lit de son père, sanglote, éperdue.

Il lui touche légèrement l'épaule.

Effarée, Micheline se retourne.

— Toi ! dit-elle... toi !

— Je viens de voir Bosko, fit-il ; le misérable s'enfuit !

« C'est dans un moment de folie, n'est-ce pas, qu'il a assassiné notre malheureux père ? Je venais de le quitter, ce pauvre général ! Que s'est-il donc passé entre eux ? »

Sa voix tremblait en disant tout cela. Ses regards scrutateurs et anxieux cherchaient à lire au plus profond de la pensée de Micheline.

Et la malheureuse songeait :

— Mon Dieu ! il devient fou, lui aussi ! Il a oublié le crime, il a oublié l'acte horrible qu'il a accompli ! Oh ! oui, il était fou ! Peut-on savoir quelles idées monstrueuses surgissent subitement dans le cerveau d'un fou ?..

Et puis attentivement, elle examine son mari, plongeant ses regards dans les siens.

Elle lui prend les mains... ces mains sont brûlantes. Depuis le forfait, une fièvre d'angoisse agite Marigny.

— Crois-tu que Bosko soit le coupable ? demande-t-elle, rappelle bien tes souvenirs... tous tes souvenirs.

Il ne veut pas la comprendre. Il la regarde, effaré. Que va-t-elle lui dire tout à l'heure ?

Le visage de Micheline est de plus en plus angoissé.

Et, malgré lui, il tremble.

La jeune femme ne peut parler ; sa poitrine est oppressée ; ses yeux sont voilés.

Un mot d'elle suffirait pour accuser cet homme... et, ce mot, elle ne peut le prononcer.

L'accuser, c'était déchaîner toutes les colères, provoquer toutes les luttes. C'était l'effondrement de la maison de Marigny ; c'était désobéir à la dernière prière de Bosko et rendre inutile le sacrifice admirable du pauvre garçon.

Et elle se tait.

Avec plus de persistance encore elle regarde son mari.

Elle lui cherche des excuses, et elle le plaint de toute son âme.

Pendant que se passait dans la chambre funèbre du château de Trébons cette scène impressionnante, pendant que les domestiques procédaient à la dernière toilette de celui qui venait de mourir, Bosko fuyait toujours vers Castelvieu.

Neuf heures sonnent à l'église de Luchon quand il arrive au faubourg de la Pique.

Bosko ne s'arrête pas et fuit toujours.

Enfin, il aperçoit la tour — une ancienne tour à signaux — que, depuis deux ans déjà, il habite avec sa mère.

Sur l'éminence au sommet de laquelle est bâtie la tour, il aperçoit sa mère — la vieille Cécilia — qui file, assise à l'ombre d'un vieux chêne... et, plus bas, sur la route, il découvre Rose-des-Neiges, les bras chargés de fleurs des champs qu'elle offre aux voyageurs.

De loin, la fillette reconnaît Bosko.

Alors, ses longues tresses d'or roulant sur ses épaules, elle accourt près de lui en poussant un cri de joie.

Et le cœur de Bosko est brisé...

— Ma petite Rose-des-Neiges.

Il la soulève pour l'embrasser.

Quel âge a-t-elle ? cette fille de la montagne ?

Sept ans à peine.

Vêtue d'une jupe de futaine brune, bras nus, jambes et pieds nus aussi, elle gravit sans crainte les montagnes les plus abruptes. Plus agile qu'un garçon, elle suit, sur la route, les voitures à la course, et présente aux voyageurs les fleurs parfumées qu'elle a cueillies elle-même.

Puis, presque chaque jour, elle se rend à la vallée du Lys, offrant aux touristes de les conduire : et souvent c'est elle qui guide les caravanes jusqu'au gouffre infernal, là-haut, très loin, par des chemins difficiles.

D'où vient cette enfant ?

De la vallée du Lys...

Bosko, un jour, l'a trouvée au pied de la cascade de l'Enfer.

Elle avait alors deux ans environ.

Sans même se demander s'il pouvait la nourrir et l'élever, Bosko l'a emportée dans son manteau... et, depuis, il ne l'a pas quittée.

Plusieurs, parmi les charitables habitants de Luchon, avaient offert de se charger de l'enfant ; mais Bosko, qui, tout de suite, s'était attaché à la fillette, ne voulut pas s'en séparer.

Il la nomma Rose-des-Neiges.

Ce nom gracieux lui resta...

Quels misérables l'avaient ainsi abandonnée au pied d'une cascade dont les flots pouvaient subitement l'emporter ? Nul ne le savait.

Pourtant, un guide affirma que la veille du jour où Bosko avait trouvé l'enfant, il avait conduit à la vallée du Lys une femme et une petite fille.

Et, pour tous, cette petite fille n'était autre que la malheureuse abandonnée, recueillie par Bosko.

On sut aussi que la femme était rentrée à Luchon, à pied, par la montagne, et que, depuis lors, elle avait disparu.

On ne sut pas autre chose, et Bosko n'en demanda pas davantage.

Depuis cinq ans qu'elle vivait avec son sauveur et la vieille Cécilia, Rose-des-Neiges était devenue grande et fort jolie.

De larges yeux d'un noir de velours éclairaient son visage de blonde — visage légèrement bruni par le hâle de la montagne.

— Comme tu es triste, père !

Elle le prend par la main et l'entraîne vers Castelvieu.

Debout sur l'étroite plate-forme, Cécilia les regarde monter le chemin rocailleux qui conduit à la tour.

L'enfant se tait.

Il lui semble qu'un malheur les menace tous. Elle ne chante pas les refrains montagnards avec lesquels elle accueille toujours le retour de Bosko.

Tout là-haut, la vieille Cécilia a repris son travail, jetant de temps à autre un regard sur la vallée baignée de lumière.

— Bosko !

— C'est moi, mère.

Le rouet s'arrête dans les mains tremblantes de la pauvre femme.

Levant sur son fils ses yeux fatigués, elle dit :

— Déjà de retour, mon Bosko ? Tu n'as donc pas trouvé de travail ce matin ? La montagne est cependant superbe, les ascensions seraient faciles aujourd'hui :

— Je n'ai rien trouvé, mère.

— Mais ne dois-tu pas aller demain au Portillon et faire, avec des Anglais, la grande tournée par Saint-Béat ? Ce sera, pour toi, une journée bien fatigante, mais tu auras certainement un bon pourboire.

Quand il n'était pas retenu comme guide, Bosko s'employait volontiers comme postillon.

Bosko se tut.

La vieille Cécilia reprit son rouet, et, tout en suivant sa pensée, travailla avec acharnement.

Elle poursuivit, sans lever les yeux :

— Oui, oui, tu auras un bon pourboire. Les Anglais sont généreux...



*La pêche est bonne
avec un propulseur*

EVINRUDE LIGHTWIN 3CV

Le moteur hors-bord Lightwin de 3 cv vous mène là où le poisson mord. Grâce au bas "Fisherman", filez au travers des herbes emmêlées, glissez par-dessus les obstacles sous-marins et les hauts-fonds. D'un coup de pouce, ralentissez à l'allure parfaite pour trôler. Benjamin de la famille Evinrude, le Lightwin en possède toutes les fameuses caractéristiques.

Votre dépositaire vous montrera avec plaisir la série complète 1953 des Evinrude de 3, 7.5, 15 et 25 cv. Documentation gratuite sur demande.

Fabriqués du Canada —
Service de vente et d'entretien d'un océan à l'autre depuis plus de 25 ans. Vous trouverez le nom de votre marchand Evinrude dans les pages jaunes de votre annuaire du téléphone sous la rubrique "Moteurs Hors-Bord".



Puissance O.B.C. certifiée à 4,000 t.p.m.

EVINRUDE

PETERBOROUGH MOTORS

CANADA

Une division de Outboard, Marine & Manufacturing Co., of Canada, Ltd. fabricants des tondeuses rotatives Lawn-Boy et des moteurs à essence et génératrices Iron-Horse.

22-43



Sa santé est entre vos mains

C'est une bonne maman-chien, elle prend soin de son petit mais maintenant c'est à vous de veiller à ce qu'il grandisse en force et en santé. Sans doute a-t-il des vers (la plupart des chiots en ont) et ils peuvent lui être fatals à moins d'être énergiquement traités aussitôt après le sevrage.

Chasser les vers peut se faire facilement, chez soi, avec les PUPPY CAPSULES Sergeant's. Employés selon les directives jointes à toute boîte, elles ne présentent aucun danger. Elles viennent rapidement et sûrement à bout des parasites. Pour les chiens plus âgés et les chiens adultes (plus de dix livres) utilisez les Cap-

sules SURE SHOT Sergeant's. Ces deux remèdes sont expérimentés et recommandés par les vétérinaires.

Demandez les produits Sergeant's pour les chiens à votre pharmacie ou à tous les comptoirs pour animaux domestiques. Ils sont sûrs, sans danger et d'application facile.

GRATUITEMENT : le *Sergeant's Dog Book* vous donnera tous les renseignements que vous désirez sur la façon d'élever et de soigner votre chien. Ecrivez à cette adresse et vous le recevrez sans frais : Sergeant's Dog Medicines Ltd., Dept. U-10 Toronto, Ont.



Sergeant's PRODUITS POUR LES CHIENS

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Filets de poisson farcis

- 1/4 de tasse de beurre ou shortening
1 c. à thé de moutarde préparée
1/2 tasse de fromage canadien fort
6 filets de plie ou de sole
1 pincée de poivre
1 gousse d'ail
1/2 c. à thé d'épices à farce
4 à 6 tranches de pain blanc
Chapelure
1/2 c. à thé de sel
1 oeuf battu

Frotter les filets avec l'ail et saupoudrer de sel et de poivre. Défaire en crème le beurre, ajouter la moutarde, les épices à farce, le sel, le poivre, le fromage râpé et bien mélanger. Enlever les croûtes aux tranches de pain et frotter avec l'ail. Étendre sur les 2 côtés du pain le mélange de beurre et de fromage. Mettre une tranche de pain sur chaque filet. Rouler le filet sur le pain et fixer avec une brochette. Tremper chaque filet dans l'oeuf battu puis dans de la chapelure fine et cuire 10 minutes à four chaud 425° F. Servir avec tranches de citron. 6 services.

Pain d'épices

- 2 1/2 tasses de farine tamisée
1 c. à thé de gingembre
1/2 tasse de shortening
1/2 tasse de sucre
1/2 c. à thé de sel
1/2 c. à thé de cannelle
2 c. à thé de soda à pâte
1 tasse d'eau bouillante
1 tasse de mélasse
2 oeufs battus

Tamiser la farine avec la cannelle, le gingembre et le sel. Mélanger le sucre, la mélasse et le shortening dans un bol. Battre jusqu'à ce que ce soit bien mêlé et léger. Ajouter l'eau bouillante puis la farine bien tamisée avec les épices et le soda à pâte. Battre jusqu'à ce que le tout soit bien lisse, et y ajouter les oeufs en battant toujours. Verser dans un moule graissé et cuire à four modéré 350° F. 35 minutes. Retirer du four, étendre sur le dessus du pain d'épices le mélange suivant :

Bien mêler 1/2 tasse de cassonade, 1 1/2 c. à tb. de farine, 1/2 de tasse de beurre fondu et 1/2 tasse de noix hachées. Retourner au four et prolonger la cuisson de 10 minutes.

Macaroni à la viande

- 1/4 de tasse de chapelure beurrée
1/4 de tasse de persil haché
3 pintes d'eau bouillante
1/2 tasse d'oignons hachés
2 c. à tb. de farine
1 c. à tb. de sel
1/2 tasse de champignons tranchés
8 onces de macaroni (coudes)
1/4 de tasse de shortening
1/2 livre de boeuf haché
1 tasse de crème sure
1 1/4 tasse de lait

Sel et poivre

Faire cuire le macaroni dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre, environ 10 minutes. Egoutter et passer le macaroni à l'eau froide. Faire fondre le gras dans un poêlon, ajouter les oignons, les champignons et la viande. Bien brunir. Ajouter la farine et bien mélanger. Y mettre le lait, la crème et le persil et incorporer au macaroni. Verser dans un plat beurré et saupoudrer le dessus de chapelure beurrée. Cuire à four modéré 350° F. environ 30 minutes. 6 à 8 services.

Tranches de veau farcies

- 2 livres de tranches de veau
6 petites carottes
Farine
1 1/2 tasse de jus de tomates
1 oignon tranché
Graisce

Couper les tranches de veau en morceaux de 5 pouces par 3. Frapper la viande pour l'aplatir. Saler et poivrer. Sur chaque tranche, mettre 1 petite carotte ou des filets de carottes et 2 tranches d'oignon. Rouler le veau et fixer avec une brochette. Enfariner. Brunir chaque rouleau dans un corps gras, beurre ou shortening. Ajouter le jus de tomates. Couvrir et cuire doucement 1 heure. On peut épaissir la sauce en ajoutant à chaque tasse de liquide 1 c. à tb. de farine délayée avec de l'eau. 6 services.



Un nouveau tampon magique, fait de maille de plastique, sert à un nombre incalculable d'emplois dans la cuisine. Tout à fait hygiénique, puisqu'il se rince facilement et n'absorbe ni graisse, ni acide, ni alcali, il constitue un tampon idéal pour rincer les casseroles, — il n'écaille le vernis des ongles — et peut servir de brosse à légumes et même à vêtement. Présenté en de vibrants coloris, il est de coût si modique que toutes les ménagères voudront se le procurer. (Photo TUFFY)

Et d'un ton plein de tristesse, elle ajouta :

— La saison n'a pas été bien bonne jusqu'à présent et l'hiver vient à grands pas. Bientôt, nous aurons de la neige, beaucoup de neige, et peut-être ne pourrions-nous plus sortir de Castelvieu. Tu dois te rappeler, n'est-ce pas le terrible hiver que nous avons traversé, il y a deux ans !... Nous n'étions pas riches, alors, et nous avons souvent eu faim !

— Et quel froid rigoureux ! fit Rose-des-Neiges en soufflant dans ses petites mains...

Bosko se taisait.

Son âme était angoissée à la pensée qu'il lui faudrait, tout à l'heure, plonger tous les siens dans la plus terrible détresse !

Pauvres êtres chers qu'il va quitter peut-être pour toujours !

Tous trois pénétrèrent dans la maison. L'humble logis ne comprend guère qu'une vaste salle dallée, très haute de plafond. Près de l'unique fenêtre est la table de famille.

Quelques chaises, un buffet de bois blanc et un large lit tendu de cretonne bleu et rouge, complètent cet ameublement rustique.

A côté, une chambre obscure — celle de Bosko.

Dans un étroit jardin poussent quelques choux et quelques pommes de terre.

Sous un hangar édifié par Bosko, une chèvre, que soigne Rose-des-Neiges, donne assez de lait pour que la vieille Cécilia puisse en vendre aux nombreux touristes qui, chaque jour, viennent admirer la tour et contempler la superbe vallée qui se déroule à ses pieds.

Vivant là, été comme hiver, entourée de son fils et de la petite abandonnée dont était devenue la mère, Cécilia était heureuse.

Elle ne demandait à Dieu que du travail et la santé pour tous.

La vieille Cécilia jeta dans la large cheminée une brassée de branches sèches qui bientôt pétillèrent joyeusement.

Bosko restait silencieux. La tête dans les mains, il jetait sur l'âtre joyeux un regard morne, chargé de tristesse.

Peut-être regrettrait-il déjà d'avoir juré d'accomplir l'acte sublime qu'il avait résolu.

Devant ces deux êtres qui désormais allaient être abandonnés à jamais, son coeur se gonflait d'angoisse.

Tout à coup de violentes clameurs interrompent le silence profond.

Le coeur de Bosko tremble ; ses yeux se troublent.

Il se lève brusquement et s'élance sur la plate-forme, suivi de Cécilia et de Rose-des-Neiges.

— Qu'est-ce donc ? s'écrie la montagnarde... Qu'est-ce donc ?

Elle veut descendre de Castelvieu. Mais Bosko l'en empêche.

Tout à coup, ils aperçoivent une foule énorme qui débouche du chemin.

Et des cris retentissent :

— A mort !... à mort !...

— Allons au-devant d'eux, crie Cécilia en voulant entraîner Bosko.

Mais la foule, déjà, escalade Castelvieu.

Elle monte... elle monte...

Et les mêmes cris se font entendre. La vieille mère murmure :

— Mon Dieu ! j'ai peur ! — Que veulent-ils donc tous ces hommes ?

Ce sont des guides de Luchon, de Bagnères-de-Bigorre, des paysans de Trébons.

Bien vite Bosko les a tous reconnus... et il s'écrie en se tordant les bras :

— Des compagnons !... des compagnons ! Mère, mère aie pitié de moi... pardonne-moi, ma mère !

Cécilia ne comprend pas, ne veut pas comprendre ces paroles déchirantes de son enfant.

Et toujours elle veut se précipiter à la rencontre de ces gens hostiles. — Elle s'élance.

Mais à mi-chemin elle recule, assaillie par la foule qui gronde et qui pousse toujours les mêmes clameurs menaçantes.

Et elle remonte, harassée, les pieds meurtris, livide.

Elle a entendu ce qu'ont dit les compagnons, les amis de Bosko.

C'est à Bosko qu'ils en veulent, au pauvre infirme qu'elle adore, au noble coeur qui l'a toujours consolée !

C'est lui qu'ils voudraient mettre à mort !

Debout, sur la plate-forme de la tour, Bosko, le front bas, attend cette horde sauvage.

Et Rose-des-Neiges, agenouillée, sanglote éperdument.

Elle ne sait pas, elle ne comprend pas ce que veulent tous ces hommes ; mais en voyant le désespoir de Bosko, elle pleure de le voir aussi désolé.

La foule monte toujours. Elle est là maintenant.

Des gendarmes apparaissent. Bosko dit simplement :

— Me voici... Emmenez-moi. Cécilia est haletante, effarée.

Elevant vers le ciel ses pauvres mains sillonnées de veines bleues, elle crie :

— Mon Dieu !... mon Dieu !... ai-je bien entendu ?

Et lourdement elle tombe, évanouie, sur le sol.

V

QUAND elle revient à elle, elle est seule, seule avec Rose-des-Neiges.

Cécilia jette autour d'elle un regard de folle ; puis, sans dire ce qu'elle veut faire ni où elle va, elle descend le chemin pierreux qui conduit à la route, et fuit vers Luchon.

C'est là qu'elle apprendra tout à l'heure pourquoi Bosko a été arrêté, pourquoi les gendarmes l'ont emmené.

Les douaniers du poste voisin de Castelvieu l'appellent durement.

— Hé, Cécilia, hé ! écoutez donc...

Mais la pauvre vieille ne les entend pas ; elle poursuit sa course.

Elle parvient enfin aux allées d'Etigny.

Les allées sont pleines de monde. Des groupes compacts sont formés devant les cafés.

Les guides de Luchon — tous enfants de la montagne — semblent atterrés.

Cécilia entend ces paroles :

— Qui aurait pu penser cela ?... lui, toujours si doux avec chacun...

Alors elle s'avance, elle se faufile au premier rang de cette foule qui parle de son enfant.

Elle écoute.

Un paysan dit :

— C'est égal... assassiner ainsi son bienfaiteur ! quelle canaille, tout de même, que ce Bosko !

On parle d'assassinat et de crime !

Elle regarde, ahurie, affolée par une épouvante qu'elle sent monter, monter toujours, dans sa pauvre tête affaiblie par l'âge et les privations sans nombre.

C'est un paysan de Trébons qui vient de dire cette chose monstrueuse.

La malheureuse se sent défaillir.

Ne rêve-t-elle pas ? N'est-elle pas sous l'empire d'un horrible cauchemar ?

Fiévreusement elle s'avance près du paysan et murmure, les yeux pleins de colère indignée :

— Que venez-vous de dire là, vous ?

Le paysan se redresse.

— Ah ! tiens, c'est vous, la mère. Vous savez, n'est-ce pas, de quoi il retourne ? Vous savez que votre fils est arrêté. Un propre gueux, votre fils !...

Une canaille qui assassine les vieillards pour les voler, sans doute. Il a fait un beau coup, votre Bosko ! Il a étranglé le général de Trébons !...

La vieille Cécilia ne peut en entendre davantage.

Rapidement elle s'éloigne, fuyant les allées d'Etigny pleines de monde.

La petite rue qui conduit à la gendarmerie est, elle aussi, remplie d'une foule compacte et houleuse.

Invinciblement attirée, Cécilia s'avance.

Les portes de la gendarmerie sont fermées.

C'est là qu'a été conduit Bosko, les menottes aux poignets, comme le plus vil des malfaiteurs.

Le maréchal des logis de gendarmerie avait procédé à un premier et sommaire interrogatoire.

Bosko avait avoué le crime, toutes les difficultés de l'enquête semblaient aplanies.

Cécilia s'avance.

Elle sent que son enfant est là, derrière ces grilles closes que de ses faibles mains de vieille elle cherche à ébranler.

Elle crie :

— Mon enfant ! mon enfant !

— Emmenez donc cette folle !... dit un gendarme.

— Oh !... non, non ; je vous en prie, laissez-moi là ! Je ne crierai plus, monsieur le gendarme. Je vous jure que je ne crierai plus ! mais permettez-moi seulement d'embrasser mon enfant !... — Arrière, la vieille !

Et on la repoussa. Elle serait tombée, elle aurait été piétinée par la foule, si une douce main de femme ne l'eût retenue.

Elle se sent entraînée, poussée dans une voiture qui l'emporte à toute allure.

L'équipage suit les allées d'Etigny, s'engage dans une rue nouvellement percée et s'arrête enfin devant une villa entourée d'un jardin.

Cécilia n'a pas fait un mouvement. Pendant tout le temps qu'a duré le court trajet, ses yeux sont restés fermés... sans une larme.

Quand elle les rouvre enfin, elle est en présence d'une femme adorablement belle qui l'examine avec la plus profonde sympathie.

C'est la Dame aux bluets !

— Vous avez du chagrin, dit l'inconnue à la pauvre montagnarde en l'aidant à descendre de la voiture ; je veux vous consoler, venez.

Elle l'entraîne dans la villa dont la grille dorée se referme brusquement sur elles.

Et toutes deux pénétrèrent dans un petit salon prenant vue, d'un côté sur la montagne, de l'autre sur la Pique, dont les eaux claires murmurent leur plainte éternelle.

D'un geste saccadé et farouche, Cécilia refuse le siège que l'inconnue lui offre.

— Pourquoi m'avez-vous conduite ici ? dit-elle enfin, en jetant sur la Dame aux bluets un sombre regard ; j'étais plus près de mon fils, là-bas ! Que vont-ils en faire ? dites, madame ? et pourquoi l'ont-ils arrêté ? Oh ! ils ont hurlé par toute la vallée, par toutes les montagnes, que mon enfant était un bandit et qu'il avait assassiné le général de Trébons !... Ah !... quelle menterie !...

« C'est-y Dieu possible d'inventer de pareilles choses ! Ah ! les canailles ! ah ! les gueux !

« On connaît bien Bosko, cependant ! On sait qu'il est notre seul soutien, à moi et à ma petite Rose-des-Neiges, et que, sans lui, nous serions mortes de faim ! On sait aussi combien il est vaillant, et bon, et doux !

« Oh ! les canailles !

— C'est sans doute une méprise. Tout à l'heure, peut-être, retrouverez-vous dans votre demeure celui que vous pleurez. Consolez-vous, ma bonne dame, et ayez confiance en Dieu.

La vieille Cécilia semble ne pas entendre.

Que lui importent les bonnes paroles de cette inconnue, de cette grande dame qu'elle ne connaît pas ? Ce n'est pas elle qui lui rendra son enfant ; les gendarmes le tiennent... ils ne le lâcheront pas.

Et, vers la porte du salon, elle tourne d'anxieux regards.

Elle veut s'en aller, vite... vite.

Et, malgré la Dame aux bluets, qui cherche encore à la retenir, elle s'enfuit de la villa et se dirige vers les allées d'Etigny.

Le jour même, un juge d'instruction, le procureur de la République et un médecin de Luchon arrivèrent au château de Trébons.

Ce fut Marigny qui les reçut.

Tout à fait maître de lui, il les conduisit aussitôt à la chambre du général.

Le procureur de la République était un compatriote et presque un ami de Roger.

Il dit :

— L'assassin — ce bandit de Bosko — a avoué, aussi l'enquête sera-t-elle rapidement menée et notre tâche sera-t-elle des plus faciles.

Marigny ne sourcilla pas.

Le magistrat poursuivit :

— Le seul point obscur qui reste à élucider, c'est de découvrir le mobile qui a poussé le meurtrier à commettre son crime. Or, quant à moi, le doute n'est guère possible ; ce mobile... c'est le vol.

— Assurément, fit Marigny, toujours maître de lui.

— Il faut ouvrir ce meuble, dit le juge d'instruction, en désignant de la main le secrétaire où, le matin même, le comte avait pris les cinquante mille francs qui lui étaient nécessaires pour liquider sa dette de jeu.

Cette fois, Marigny tressaillit.

— Je n'ai pas la clef, dit-il.

— Veuillez la chercher. Il est nécessaire de s'assurer si quelque chose a été dérobé dans ce meuble.

— Je vais demander la clef à Mme de Marigny, répondit Roger.

Mais Micheline n'avait pas en sa possession la clef cherchée.

— Tenez, la voici, dit le juge d'instruction en ramassant, sur le tapis, une petite clef dorée, ce doit être ça.

Le secrétaire fut ouvert.

Dans les tiroirs régnait le plus grand désordre.

Roger reste toujours impassible.

Le juge d'instruction dit :

— Le mobile du crime est maintenant évident. Le meurtrier a volé. Mais où a-t-il mis le produit de son vol ? Voilà ce que nous ne savons pas... Quelle somme a-t-il dérobée ?... Voilà ce que nous ignorons...

Et se tournant vers Roger, il ajouta tranquillement :

— Mme de Marigny connaissait sans doute le montant des valeurs déposées dans ce secrétaire.

— Mme de Marigny ignorait la fortune de son père. Le général était très cachottier et très avare. Nous ne savons qu'une chose : c'est qu'il mettait régulièrement de côté tous les revenus de Trébons. Mais Trébons ne rapporte guère qu'une dizaine de mille livres de rente.

— Et c'est là tout ce qui constituait la fortune du général ?

Marigny resta quelques instants silencieux.

Maintenant, il sentait son cœur trembler ; une sueur froide coulait sur son front.

Puis, très bas, il répondit :

— J'ignore complètement ce que possédait le général.

— C'est bien, fit le juge ; nous nous adresserons à Mme de Marigny qui pourra sans doute, elle, nous renseigner complètement.

Bientôt, Micheline parut, conduite par le procureur de la République qui était allé la chercher.

La malheureuse, pâle, défaillante, ne peut parler, ses regards errent éperdus autour d'elle.

— Veuillez nous excuser, madame, de vous faire venir ici, dans cette chambre, dit le juge. Mais nous avons besoin de quelques renseignements que, seule, vous pouvez nous donner.

— Je suis prête à vous répondre, monsieur.

Micheline tremble ; ses regards, lourds de larmes, ne peuvent se détacher du visage de Marigny.

Et toujours la même pensée torturante monte à son esprit : Roger a-t-il toute sa raison ?

N'est-il pas fou ?

Plus elle le regarde, plus elle se rattache à cette dernière pensée.

— Oui, oui, il a été fou !... il ne se souvient pas !...

Comment pourrait-il supporter cet interrogatoire s'il avait toute sa raison ?

— Oh ! le malheureux !... le malheureux ! C'est le jeu qui l'a rendu inconscient !

Puis elle pense à Bosko... à l'innocent qui va payer pour le coupable !

Et son cœur se soulève d'indignation et de pitié.

Elle regarde...

Ses mains fouillent les tiroirs encore pleins de nombreux billets de banque.

A ce moment, une longue liste sur laquelle sont inscrits des numéros, frappe les yeux du juge d'instruction.

Ce sont les numéros des diverses valeurs que le général possédait.

On procède aussitôt au dénombrement de ces valeurs.

Toutes sont retrouvées ; l'assassin n'en a dérobé aucune.

Par prudence, sans doute, il a résolu de ne prendre que les billets de banque.

Mais quelle somme a-t-il enlevée ?

C'est ce qu'il est impossible de préciser.

Néanmoins, aucun doute ne vient à l'esprit des magistrats.

Le vol est bien le mobile du crime.

Mais une vague lueur d'espoir pénètre dans le cœur de Micheline.

Elle pense :

On ne retrouvera pas sur Bosko l'argent volé ; peut-être cette circonstance le sauvera-t-elle malgré lui !

Oh !... le sauver !...

Sauver aussi Roger !

Les sauver tous deux !

Hélas ! à l'instant même elle se rappelle la menace que lui a faite Bosko, de son air résolu.

Et Micheline sait que le malheureux exécuterait sa menace... il veut se sacrifier !

Pendant que les constatations se poursuivent dans la chambre du crime, Micheline, à genoux, élève vers le ciel ses mains tremblantes.

La conviction s'est faite dans l'esprit du juge d'instruction :

Bosko a tué pour voler.

Le procureur de la République croit de son devoir d'objecter :

— Pourtant aucun billet de banque n'a été trouvé sur Bosko.

— C'est parfaitement exact.

— De plus, les fouilles minutieuses opérées à la tour de Castelvieil, pendant l'absence de la vieille Cécilia, ont été complètement infructueuses.

— C'est encore très vrai ; mais j'espère bien que, sous peu, Bosko nous livrera son secret.

Le procureur de la République ne souleva plus aucune objection.

Puis, devant Marigny toujours impassible, on procède à l'examen du cadavre.

Maintenant la parole est au médecin.

Le praticien écarte le col de la chemise et explique le cas de strangulation qui s'est produit.

Le général, saisi à l'improviste par deux mains vigoureuses, s'est défendu énergiquement. Mais, vaincu, il est tombé comme une masse, s'est éva-

Coup de circuit !



OLAND'S
EXPORT ALE
BAVARIAN LAGER

1^{ère} RECETTE DE BEAUTÉ

Se faire un
SANG PUR

N'espérez pas faire disparaître boutons, rougeurs, dartres, acné, eczéma, tant que votre sang n'aura pas éliminé les poisons qui en sont à l'origine.

Pour avoir 100% de sang pur sans violenter votre organisme, faites régulièrement des cures de Tisane des chartreux de Durbon puissant désintoxicant, dépuratif et laxatif à base de plantes de France. Vous aurez bientôt une peau fraîche, saine et nette et vos amis vous envieront votre beauté.

Attention pas d'infusion à préparer ! La Tisane des Chartreux de Durbon est toute prête dans son flacon.

TISANE DES CHARTREUX DE DURBON

Le flacon \$2.00
Toutes pharmacies
Dépôt 5389 Duquette — Montréal

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

noui. Et il n'est revenu de son évanouissement que pour mourir presque aussitôt.

— Les choses ont dû en effet, se passer ainsi, fit Roger.

Le juge d'instruction demanda :

— Monsieur de Marigny, avez-vous assisté aux derniers moments du général ?

— Non.

— C'est regrettable : vous eussiez pu nous donner des indications précieuses.

Et tout en causant de l'affaire, le juge d'instruction, son greffier, le procureur

de la République, le médecin quittèrent en hâte le château de Trébons.

VI

UN mois s'est écoulé depuis le tragique événement que nous venons de raconter.

Micheline, toujours abandonnée par le comte de Marigny, est plongée dans une tristesse profonde.

Plusieurs fois elle est montée à Castelvieu pour consoler Cécilia et Rosendes-Neiges. Mais toujours la vieille

Cécilia l'a regardée d'un oeil farouche et s'est sauvée à son approche.

Et Micheline n'ose plus retourner à la tour. C'est Paulot qui, conduit par son précepteur, se rend à Castelvieu pour prendre des nouvelles des deux abandonnées.

Les enfants subissaient, eux aussi, la tristesse recueillie de l'aïeule et de Micheline. Quand ils se rencontraient, ils ne s'abordaient plus, comme autrefois, le rire aux lèvres, mais les yeux pleins de larmes.

(à suivre au prochain numéro)

LE COLLEGE DE LEVIS

[Suite de la page 11]

à dix heures du matin. — Il y aura sermon de circonstance. Puis, ce sera le grand banquet. — Une cérémonie aura eu lieu la veille, dans le vaste et nouvel auditorium, contenant 1,200 fauteuils, alors que monseigneur Raoul Tardif, P. D., aura accueilli les anciens et les invités d'honneur aux fêtes. Monseigneur Tardif, en sa qualité de supérieur actuel du collège, est l'âme dirigeante des fêtes du centenaire et il les présidera.

Le pageant

M. Ernest Pallascio-Morin, auteur dramatique, scripteur et réalisateur au poste C.K.A.C., de Montréal, ancien élève du collège, a écrit un pageant à l'occasion du centenaire. La première partie consiste en une biographie ro-

mancée et dramatisée du fondateur, Mgr Joseph-David Déziel. — La seconde partie est symbolique et allégorique et comporte des scènes de la vie collégiale depuis 1853 jusqu'à nos jours. Ce pageant est un spectacle de 2 h. 30 et il replongera tous les anciens dans l'atmosphère de la vie qu'ils ont connue, qu'ils ont vécue. Mais il sera vu avec avantage et plaisir par tout le monde, même par le public en général, car il a été écrit spécialement à l'intention de tous et non pas tellement pour les anciens ou élèves actuels exclusivement.

Le soir de la grande première du pageant du centenaire est le 22 juin. — Cette première aura lieu devant les autorités ecclésiastiques et civiles de Lévis et de Québec. Il y aura pageant les autres soirs jusqu'au 24 juin.

Dernier appel

Tout ancien qui n'aurait pas été rejoint par l'un des comités de la souscription, tout ancien isolé, qui viendrait à lire ces lignes, peut et doit se considérer comme invité d'ores et déjà, par les autorités du collège, à venir célébrer, avec tous les autres de la maison, ce centenaire dans quelques jours.

Tout ancien qui, pour une raison ou pour une autre, aurait oublié de faire sa part, peut encore communiquer avec l'abbé Eugène Marcoux, secrétaire de la souscription, au collège même.

Tout mécène qui veut aider une oeuvre comme celle-là, est assurément le bienvenu. — Les collèges classiques donnent à nos jeunes la sève même de la science et du savoir. — Le Collège de Lévis a fait cela pendant cent ans. — Après avoir tant donné, ne serait-ce pas un peu à son tour de demander ?

UN ANCIEN.

18 ROIS NE VALENT PAS 7 DAMES [Suite de la page 5]

Mais le faux mélange, pour être nécessaire dans un tour de cartes, ne nous mène pas loin. Si vous voulez que les gens poussent des « Oh ! » et des « Ah ! » à vos trucs, vous n'y coupez pas ; étudiez le saut de coupe. Encore une fois, c'est très simple à décrire : il s'agit — le jeu étant divisé en deux paquets — de faire passer un paquet au-dessus de l'autre d'une façon invisible. Comment ? Le plus souvent à l'aide de la dernière phalange de l'annulaire qui vient se glisser au moment opportun entre les deux paquets. Suit alors un jeu de mains qui se décompose en quatre temps. Le tour se pratique en gardant les coudes collés au corps, pour la simple raison que ce maniement se fait habituellement quand l'illusionniste retourne sur la scène, donc dos au public. Toutefois, si je devais maintenant entrer dans le détail technique, il me faudrait trois ou quatre pages et autant de croquis.

— D'ailleurs, me déclara le professeur Nogam, les amateurs n'auront aucune peine à mettre la main sur un livre sérieux où tout cela leur est expliqué en long et en large.

— On trouve donc dans le commerce des ouvrages qui dévoilent les trucs des illusionnistes ?

Le professeur se mit à rire.

— Monsieur, dit-il, il existe plus de quatre cents livres traitant de prestidigitation. Tout le monde peut les lire. S'il y a un secret, c'est un secret de polichinelle. Depuis Robert-Houdin, les plus célèbres maîtres de magie ont écrit sur leur art. Après quoi, prenant un jeu, il ajouta :

— Mais trêve de théorie, passons à la pratique. Et d'abord, un tour à la portée de toutes les mains.

La carte connue par sa voisine.

Le professeur Nogam me demanda de « prendre » une carte (jamais un prestidigitateur ne dit : choisir une carte)

et de la reconnaître, puis de la remettre dans le jeu qu'il tint un moment ouvert devant moi. Après quoi, il fit un mélange. Et alors :

— Je vais dire quelle carte vous avez regardée... Quoi ? Vous croyez que le jeu est truqué ? Pas du tout, voyez vous-même...

Il étala tout le jeu devant moi. C'était bien un jeu complet et ordinaire. Pour me rassurer tout à fait, il me pria même de le battre et de le couper. Pas question donc du faux mélange dont il m'avait parlé. Quelques secondes plus tard cependant, sans la moindre hésitation, il me tendit la carte que j'avais prise.

— Vous avez vu comment j'ai fait ? demanda-t-il ?

— Non, avouai-je. Mais je suis novice.

— C'est ce que je pense, sinon vous auriez deviné tout de suite... Quand vous avez remplacé la carte prise dans le jeu que, pour ce faire, j'ai ouvert en deux paquets, il m'a suffi de jeter un rapide coup d'oeil sur la carte inférieure du paquet supérieur, chose fort simple du fait que l'ouverture est très large à ce moment.

Il recommença le maniement au ralenti et je compris. Lorsqu'il retournait innocemment les cartes pour bien me montrer que le jeu n'était pas truqué, il reconnaissait aussitôt ma carte ; puisqu'elle ne pouvait être que celle qui suivait la dernière du paquet supérieur. Après quoi, il m'était permis de faire tous les mélanges et toutes les coupes imaginables : cela n'avait plus aucune espèce d'importance.

Si l'on ne fait pas faire ce mélange, on peut « deviner » la carte prise en manipulant le jeu derrière le dos. Il suffit de savoir calculer jusqu'à trente-deux.

Un peu plus tard, le professeur Nogam me donna à examiner un verre à boire, un foulard et un jeu de cartes. Tout me paraissait normal, il m'affirma

que tout l'était et que je pouvais le croire. Puis, il me fit prendre une carte que je reconnus, et je la remis dans le jeu. Le professeur le mêla. Le mélange fait, il déposa le jeu, debout, dans le verre, les figures tournées vers moi. Je vis un sept de pique. L'instant d'après, le tout était recouvert du foulard.

— Nommez-moi la carte que vous avez prise, me demanda Nogam.

— La dame de carreau.

— Parfait !

Et il enleva le foulard. Ce n'était plus le sept de pique que je pouvais contempler maintenant, mais bien ma propre carte : la dame de carreau.

— Il ne faut connaître qu'un seul maniement pour faire ce tour, me dit-il aussitôt. Le saut de coupe. Quand vous avez remis votre carte dans le jeu, j'ai simplement glissé l'ongle du petit doigt dessus et en me tournant pour me diriger vers le verre, j'ai fait sauter le paquet de dessous sur l'autre. Ainsi, votre carte devenait la première du jeu considéré dos retourné. J'ai fait alors un faux mélange, à la suite duquel votre carte s'est retournée de sorte que le jeu montrait d'un côté le sept de pique — ce qui pour moi était sans importance — et de l'autre votre dame de carreau. Mais cela, vous ne pouviez pas le voir. Ce travail effectué, j'ai simplement déposé le paquet dans le verre, le sept de pique tourné vers vous et je l'ai recouvert du foulard. Mais, je tenais le verre en main. Comme vous êtes un novice, je n'ai même pas eu besoin d'endormir votre méfiance par un discours ou des gestes. J'ai tout simplement déposé le verre, après lui avoir fait opérer un demi-tour complet. Quand j'ai ôté le foulard, c'était évidemment la dame de carreau que vous aperceviez. Le sept de pique se trouvait de mon côté.

Il acheva en disant : — Ce tour s'appelle « Le verre à la carte changeante » et il a été inventé par un Français, le professeur Boscar.

Suite et fin de cette enquête
dans notre prochain numéro

NOTRE FEUILLETON

LA VOLEUSE D'HÉRITAGE

par MAXIME VILLEMER

FIN

Où elle eut vite traversé le petit village aux maisonnettes à demi-cachées sous les rosiers grimpants et les lierres.

Sur le seuil de sa maison, l'abbé la regardait venir.

Elle avait reconnu tout de suite le grand vieillard aux longs cheveux blancs.

— Monsieur l'abbé... dit-elle.

— Soyez la bienvenue, mon enfant. Entrez !

Il prit ses lunettes, les ajusta sur son nez et, s'approchant plus près de Régine, l'examina longuement.

— Ah ! je vous reconnais ! dit-il.

— Des semaines se sont écoulées, monsieur l'abbé, depuis notre dernière rencontre là-bas, dans la chapelle pleine d'ombre.

— Je me souviens, je me souviens très bien. Depuis j'ai beaucoup voyagé, mon enfant.

— Vous êtes un saint, monsieur l'abbé.

Le vieillard leva ses mains sur la jolie tête brune de Régine et la bénit.

— Ne me bénissez pas, murmura la jeune fille dont le front s'est incliné ne me bénissez pas, mon père, sans m'avoir entendue. J'ai l'âme en deuil, le cœur en détresse et la conscience troublée.

Un sourire d'une ineffable douceur erra sur les lèvres du vieux prêtre.

— Nous avons tous la conscience troublée, mon enfant. Et, moi-même, je me demande bien souvent si, dans la vie, j'ai fait suffisamment mon devoir. Si jeune encore, vous ne devez point être aussi perplexe que je le suis, moi... qui a déjà tant vécu !

« Mais, le seriez-vous davantage que, pour vous juger, je n'aurais qu'à me rappeler la sublime parole du Christ : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Et, dans cette vaste pièce où il l'avait fait entrer, elle lui raconta toute sa vie, lui dit toutes ses rancœurs, toutes ses haines assouvies, elle n'omit rien : ce fut une confession sincère !

Lui, très pâle, profondément impressionné, les mains jointes, l'écouta.

Il dit, très grave :

— En tuant cet officier prussien, vous avez sauvé sans doute... plusieurs vies infiniment chères ; vous avez fait votre devoir de fille de France : soyez bénie, mon enfant !

— Ah ! murmura Régine en levant vers l'abbé ses beaux yeux humides de larmes, merci !

« Je suis bien heureuse, maintenant.

— Mais il est d'autres manières de servir la France. A Maison-Rouge, l'ambulance toute proche, nous manquons d'infirmières. Pensez-y ! c'est un devoir — et le plus impérieux de tous — de soigner ceux qui souffrent.

Et elle se rendit sur l'heure où son devoir l'appelait.

Le lendemain même, elle écrivit à Madeleine ces quelques lignes :

Commencé dans l'édition du 21 mars 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gladys de Frileuse fait assassiner son demi-frère le comte Jean de Frileuse par le docteur Laurent de Hautmont. Puis, avec la complicité du notaire Antoine de Perceval, elle détruit un testament de Jean en faveur de Valentine Mornas et de sa fille, Blurette, et s'empare bientôt de l'héritage. Enfin, Gladys et Laurent s'étant épousés, ils font enlever par des bandits la petite Blurette. Puis, la Grande Guerre ayant été déclarée, Régine, fille de Bernard Perceval, tue Ulrich de Burlow et lui enlève les documents secrets que son père avait volés et vendus traîtreusement à l'espion allemand. Quant à la petite Blurette, elle a réussi à s'échapper et vit maintenant avec la bonne Sidonie dans une roulotte, attendant le retour de son fiancé, Marcelin.

« Ma chère maman.

« Surtout, ne va pas t'inquiéter de mon absence, qui doit se prolonger.

« Je suis, depuis ce matin, infirmière au château de Maison-Rouge ; je n'ai trouvé, comme je le pressentais, auprès du docteur de Hautmont, pour l'aider dans sa tâche surhumaine, que sa fille Rose-Marie, une enfant ! mais une enfant grandie par la souffrance et l'abnégation.

« A bientôt, chère maman ; dis bien à Pâquerette, surtout... que c'est moi qui vais soigner de mon mieux celui qu'elle aime et lui parler d'elle, consoler ce martyr en attendant qu'ils se rejoignent pour toujours.

« Régine. »

A la lecture de cette lettre qui lui fut communiquée de suite, Pâquerette eut un rayon de joie dans les yeux.

XVI

Tous les gens de Faremoutiers la regardaient passer, la superbe Gladys d'autrefois, cette ruine d'aujourd'hui, traînant par les routes son corps décharné.

Longtemps, elle s'attarda dans les bois, se cachant aux regards des gamins qui la poursuivaient en lui jetant des pierres. Cet âge est sans pitié ! a dit le poète.

Blottie dans une clairière, elle y resta jusqu'au soir ; puis, quand la nuit fut tout à fait tombée, elle se dirigea vers Maison-Rouge.

La voilà ! cette vieille demeure où elle fut si heureuse jadis, quand, triomphante, elle recueillit l'immense fortune de son frère. Le voilà ! ce château magnifique où elle est née, où sont nés et où sont morts tous les de Frileuse, depuis le seizième jusqu'au vingtième siècle.

Des heures sonnent, lugubres comme un glas.

Le ciel est peuplé d'étoiles. Tout là-bas, les horizons apparaissent, baignés par les rayons d'une lune resplendissante. Jamais nuit plus belle, jamais calme plus reposant.

Cherchant l'ombre, comme un spectre, elle s'avance.

Qu'est-elle devenue depuis sa fuite ?

Elle a marché des jours, des nuits, dans des chemins défoncés ; elle a vécu de rien.

Comme une démente, — Dieu sait cependant qu'elle avait encore toute sa raison, — elle a suivi cette foule d'émigrés éperdus, tantôt hissée dans une cariole, tantôt à pied.

A Gretz, pourtant, elle se sépara d'eux.

C'était vers Paris qu'elle allait, qu'elle voulait aller... sans autre but que celui de fuir à tout jamais son château maudit ; et voici que, maintenant, elle y revenait...

Qu'allait-elle retrouver dans cette maison qui n'était plus la sienne, puisque le marquis de Frileuse et Rose-Marie les avaient ruinés tous !

Tout près d'elle, le Grand-Morin, lui aussi, étincelait sous les lumières du ciel qui se reflétaient au fond de ses eaux pures et claires comme du cristal.

Elle courut vers Maison-Rouge, suivit la longue allée de chênes séculaires et pénétra dans le grand hall.

Là, personne.

Elle gravit les quelques marches conduisant au premier étage sans y rencontrer âme qui vive. C'était l'heure du repos, du grand repos de tous ces pauvres blessés.

Elle écoute...

Elle entend un murmure de voix qu'il lui semble reconnaître :

La voix de Régine ! la voix de cette rivale exécrée qu'elle maudit !

Tout à l'heure, certainement, la porte qui est là en face va s'ouvrir. Vaguement, elle vient d'en entendre tourner la poignée. Elle n'a que le temps de se cacher derrière un paravent très haut, servant à dissimuler des vêtements d'infirmières.

Et, devant elle, elle voit passer Régine, Perceval et Rose-Marie... Rose-Marie comme grandie dans ses vêtements blancs.

Ce n'est plus une enfant... c'est presque une femme.

Mais l'apparition est déjà loin ! la mère indigne entend ses pas légers se perdre dans les corridors déserts, puis... plus rien. Tout dort, à Maison-Rouge.

Alors, se redressant dans un sursaut d'énergie, elle s'avance. Elle se dirige vers l'escalier qui est là, devant elle ; elle en gravit les marches, et la voici maintenant au premier étage.

Dans un petit salon, le sien autrefois, elle aperçoit entre les rainures de la porte un jet de lumière.

Mais le silence le plus absolu y règne. Elles sont là toutes deux... Régine et Rose-Marie. Harassées de fatigue, elles sommeillent déjà !

— Oh ! cette femme, pense-t-elle en portant à son front ses mains tremblantes. Elle est là et je ne puis, avant de disparaître à jamais, lui crier ma haine : Rose-Marie veille sur elle.

D'un pas automatique, à tâtons, se cramponnant aux murs, elle longe le corridor sombre.

Peu importe ! elle irait partout les yeux fermés : elle les connaît, ces chambres, ces salons qui, tous, ont gardé le souvenir des êtres qui ne sont plus.

— C'est là ! la chambre de Jean...

Et, résolue, elle y pénètre.

Un jet de lumière la surprend — en sortant de l'ombre, la moindre clarté éblouit.

Immobile près du lit où un blessé repose, Laurent lui apparaît vieilli, le front couvert de rides profondes, le visage livide.

En reconnaissant Gladys, le malheureux eut un mouvement de recul ; il étendit les mains comme pour chasser une horrible vision.

Et elle, qui comprend son angoisse, murmure :

— C'est moi... mais tu ne me regardes pas longtemps, sur mon âme pèse un fardeau trop lourd pour que je puisse vivre...

« Oui c'est moi...

Immobile toujours, Laurent, la gorge serrée, ne pouvait trouver une parole.

Une immense pitié pour cette femme qu'il avait tant aimée étreignait son cœur.

Ecroulée sur un divan bas, la tête dans les mains, maintenant, elle murmurait des paroles indistinctes.

Enfin, elle releva le front et, d'un geste las elle montra la fenêtre ; elle avait besoin d'air, elle étouffait.

— Je vous ai tous revus... Maintenant, je vais partir, dit-elle la voix voilée. La France est un vaste cimetière où je vais, moi aussi, prendre ma place.

Etendant la main vers le lit où reposait Antoine :

— Gladys... murmura Laurent, ne le reconnais-tu pas ? Antoine Perceval ?

— Antoine Perceval ! cria-t-elle, épouvantée.

— Regarde-le ; lui, ne te voit pas : il est aveugle ! Il a payé sa dette ; il s'est repenti, Gladys, il a racheté son crime ; et parce qu'il a payé sa dette, Dieu a eu pitié de lui et lui a envoyé un ange pour le consoler.

— Laisse-moi passer... dit-elle rudement. Je ne demande aucune pitié, moi ! Je n'en veux pas.

— Je t'en conjure.

— Adieu.

Il entendit ses pas heurtés se perdre dans les corridors obscurs, puis... plus rien !

Des heures s'écoulèrent.

Peu à peu, le jour parut. Les ténèbres se déchirèrent et les premiers rayons de l'aube illuminèrent tout l'horizon...

Laurent semblait s'éveiller d'un songe douloureux.

Au-dessus de cette pièce encore plongée dans la pénombre, un bruit de pas, bientôt suivi d'un cri déchirant, frappa ses oreilles.

Et, tout de suite... il a l'impression d'une chose horrible qu'il va falloir cacher aux regards de son enfant.

La chambre de Mme de Hautmont est fermée en dedans à double tour. Il frappe : on ne répond pas.

RIEN DE SÉRIEUX

— Je vais t'apprendre une chose bien extraordinaire : cette dent qui m'a rendu enragé et aux trois quarts fou... eh bien ! c'est une dent de sagesse !

— Si je demande la séparation, monsieur le juge, c'est que je ne puis faire un pas sans que mon mari me suive, alors que, d'après la loi, c'est la femme qui doit suivre son mari partout !

— Encore vous ?... Vous êtes incorrigible !

— Que voulez-vous, monsieur le juge, c'est plus facile de refaire les autres que de se refaire soi-même !

— Elle a beaucoup d'esprit, mais ce qu'elle est méchante !

— Que voulez-vous, il y a tant de gens qui sont méchants, mais qui n'ont pas d'esprit !

La Jeune Fille, qui va bientôt se marier. — Maman, j'ai besoin d'un peu d'argent. Je n'ai plus un sou. Veux-tu, je te prie, en demander pour moi à papa ?

La Mère. — Demande toi-même, ma chérie. Tu te maries bientôt, il est temps de t'exercer.

— J'ai rêvé, cette nuit, que j'étais né en Angleterre.

— C'est affreux !

— Pourquoi donc ?

— Mais... parce que tu ne connais pas un mot d'anglais !

— Ah ! docteur... cet homme-là a une pierre à la place du cœur ?

— Plus maintenant, madame : elle est tombée dans sa vessie !

— Les allumettes que tu as rapportées sont très mauvaises : aucune ne prend...

— C'est exprès ! Les enfants peuvent jouer avec !...

— Alors, vous ne voulez pas me vendre votre cochon ?

— Non ! puisque j'avais dit que je l'conservais pour la noce à mon fils !...

— Pourquoi ? Il vous manque un témoin ?...

— Comment ! vous nettoyez le peigne avec ma brosse à dents ?

— Mais, madame, le peigne, il a aussi des dents !

— Monsieur ne reçoit pas aujourd'hui.

— J'en suis enchanté ! ça m'embêtait assez de lui verser les \$50 que je lui dois !

— Deux vieux ami. Ils s'étaient fâchés, mais on a fini par les raccommo-

der. — Honneur au raccommodeur ! Cassés comme ils le sont, le travail n'était pas facile !...

— Il y a un joli coup à faire : Dévaliser la caisse au Palais de Justice !

— Et si on nous pinçait ?

— On serait tout rendus...

— Mon mari, lui, il ne travaille jamais entre les repas.

— Il est donc rentier ?

— Non, garçon de restaurant !

Une jeune fille timide va faire seule son premier voyage par chemin de fer. La maman lui a fait mille recommandations et l'a surtout mise en garde contre le danger qu'il y avait à lier conversation avec des hommes. Sur le quai, elle cherche son train. Un employé s'informe :

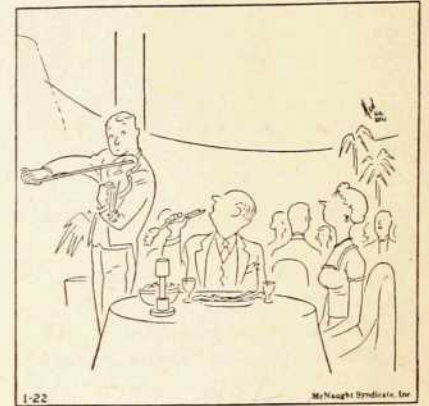
— Où allez-vous, mademoiselle ?

— A Montréal, répond-elle en regardant une affiche où s'estompe la silhouette de la cathédrale.

— Bien. Montez là. Le train va partir.

La jeune fille monte et, pendant que le train part, murmure avec satisfaction : « Voilà toujours un homme que j'ai bien attrapé, moi qui vais à Québec !... »

LA VIE COURANTE...



— Hep ! musicien. Gardez donc la musique douce pour tout à l'heure. Jouez à toute force le temps que je mange mon céleri...

Un journaliste très connu et enclin à considérer les choses du côté grave possède une délicieuse petite fille de quatre ans qui, elle, prend les mystères de la vie avec un détachement philosophique.

L'autre jour, elle entassait les morceaux de sucre dans le chocolat de son petit déjeuner, quand sa mère lui fit remarquer :

— J'aurais cru qu'un morceau était amplement suffisant.

— Moi aussi, répondit l'enfant, mais ça ne l'est pas.

D'un coup d'épaule, il enfonce la porte.

Les rideaux sont encore hermétiquement clos. Il fait nuit dans cette chambre où la mort est entrée, est venue chercher sa victime.

Une petite lampe est allumée, lugubre, et, sous les reflets blafards de cette lueur incertaine, il voit Gladys étendue sur le tapis de la chambre. Sur la cheminée, un flacon... vide !

Il comprend... La criminelle s'est fait justice : elle s'est empoisonnée.

— Oui, mon petit, c'est entendu, dit César en offrant une cigarette à Marcelin, nous allons avoir une permission de quatre jours ; c'est plus qu'il ne nous en faut pour nous rendre à Esbly.

« Nous sommes amochés tous les deux et ne servons à rien pour le moment. Le major sait bien que nous avons tenu la tranchée tant qu'il nous a été possible de le faire... Moi... ma jambe appelle le repos... et ton pauvre bras aussi.

— Le major assure que nous en serons quittes pour la peur, mon bon César.

— La peur ! voilà un mot de trop... et, si je revois le major... notre permission signée, paraphée.

Toute une famille les attendait à la gare : Sidonie en tête... prête à s'évanouir en apercevant César !

— Mon César ! mon vieux César !

A quoi le matelot ému répond, d'une voix retentissante et comme s'il eût commandé une charge :

— Ah ! cette vieille branche, que je suis content de te revoir !

Qu'ils étaient heureux, tous !

Valentine et Bluette étaient enfin réunies. Madeleine, elle aussi, était venue serrer dans ses bras son fils, le vaillant petit soldat.

Régine, prise par son devoir d'infirmière, était restée à Maison-Rouge près de Rose-Marie qui ne se consolait point de la mort de sa mère.

Et Pâquerette ?

On disait tout bas qu'elle venait d'épouser, dans la petite église de Pommeuse, le grand blessé qu'elle aimait, et que, grisé par la joie, Antoine avait

donné à la France les trois quarts de son immense fortune pour être affectés à la défense nationale.

Ah ! fit Bluette en serrant avec amour les mains de Marcelin, il y a vraiment des jours où il fait bon de vivre !...

— Oh ! oh ! disait Pierre Audoin en regardant Sidonie affairée à la cuisine, c'est entendu, n'est-ce pas ? Après la guerre, je vous emmène, vous et votre mathurin de César, à Couteville.

— Entendu ! oui, disait Sidonie.

Puis, ce fut le facteur, un vieux de la vieille, qui apporta une lettre pour Valentine Mornas, de la part de Pâquerette.

Pâquerette lui disait toute la joie qu'elle avait, et surtout, que son Antoine pourra un jour voir le ciel tout bleu, tout comme cette fameuse vision de jadis à Maison-Rouge.

— Enfin ! fit Valentine en remettant dans son enveloppe la lettre qu'elle venait de lire, voilà une femme heureuse !

Soudain, un cri, tout à la fois de joie et de surprise, retentit.

Devant la grille, un grand vieillard venait de s'arrêter souriant.

— L'abbé Lerouge ! tonna César. Nom d'un mille tonnerres ! que vient-il faire ici ?

— Mais... voir votre bonheur à tous, mes chers enfants ! fit le vieillard de la Houssaye.

— Vous êtes un saint, monsieur l'abbé.

— J'ai mes défauts comme vous, mon bon César, seulement je ne jure pas aussi souvent.

— Non d'un mille tonnerres !

« C'est une habitude, un langage que Sidonie a toujours apprécié, s'pas, Sidonie ?

La vieille cartomancienne rayonnait. — Je suis venu, d'abord pour vous voir tous, sachant par Mlle Régine qu'il y avait ici une grande réunion aujourd'hui ; puis, je tenais à vous rapporter, madame Sidonie, ces bijoux précieux que vous m'avez autrefois confiés. Dame ! je déserte assez souvent ma maison et, par le temps qui court, ils n'auraient pas été très en sûreté chez moi.

Sur ces paroles, tirant de sa poche un assez volumineux paquet, il le déposa sur la table du jardin.

Toutes ces dames se penchèrent pour voir.

Et aussitôt, ce furent des exclamations !

— Mais... fit Valentine devenue très pâle, où avez-vous acheté de si beaux bijoux, madame Sidonie ?

— Je ne les ai pas achetés, c'est Bluette qui les a trouvés, et vous comprenez bien que c'est du toc ! Ce serait trop beau... si c'était du vrai !

— Oh ! certainement, interrompit Bluette.

Et, très simplement, elle raconta en quel lieu et comment Yette avait découvert une pochette remplie de toutes ces belles choses, l'avait rapportée à sa maîtresse qui, sur le conseil de Sidonie, l'avait confiée à l'abbé Lerouge en attendant qu'on vint la redemander.

— Eh bien ! fit Valentine en souriant, ces bagues, ce collier, ce bracelet, ils sont à moi... Ils m'avaient été offerts par ton père, ma petite Bluette, et je

les gardais religieusement pour toi. César connaissait ce secret. Ils m'ont été volés et le hasard te les a rendus à toi... à qui ils étaient destinés.

— Ah ! bon Dieu ! cria l'abbé en enfonçant d'un coup de poing son chapeau sur la tête, en voilà un miracle !

Bluette ébaucha un geste, mais Marcelin étendit la main, choisit une bague ornée d'une magnifique perle, la glissa au doigt de Bluette et dit :

— Voilà ta bague de fiançailles, petite amie, c'est ton père et ton fiancé qui te l'offrent... Quant au reste, que penses-tu en faire ?

— Je les donne à l'abbé Lerouge pour qu'il les vende, dit Bluette simplement, au profit des orphelins de guerre et de ceux dont le pays est envahi : les victimes de la guerre les sans-foyer.

— Bien, mon enfant, murmure Valentine en l'embrassant tendrement ; merci, ma fille... Dans la terrible époque que nous traversons, toute Française au noble cœur devrait en faire autant !

L'abbé consulta sa montre :

— Allons ! mes enfants, au revoir ! dit-il. Je vais reprendre mon train, tout joyeux de songer que je n'arriverai pas près de mes petits soldats les mains vides.

— Décidément, nous sommes trop heureux, dit César, et pour que nous le soyons encore plus, madame Valentine, faut marier notre petit chasseur et notre adorable Bluette.

— Avant que Marcelin retourne sur le front, dit Valentine très grave, nos deux enfants seront unis.

— Ah ! murmura Marcelin en serrant Bluette dans ses bras, est-ce possible, dis... mon amour, qu'un tel bonheur nous soit donné ?

Elle leva sur lui ses beaux yeux bleus où une aube de lumière montait, et, penchée si près que leurs souffles se confondaient, elle dit très bas :

— Au plus fort de la bataille, tu penseras que je prie pour la France et pour toi !.

MAXIME VILLEMER.

FIN

Ne manquez pas de lire en page 20
notre nouveau roman-feuilleton :

LA FÉE DES ROSES
par MAURICE VANEL

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TRENTE-TROISIÈME EPISODE



La fille de Balthazar s'intéresse décidément à ce Messala. Elle est assez perspicace, cependant, pour se rendre compte que c'est un sujet de conversation qui ne plaît pas à Ben-Hur. Elle insiste pourtant malgré le mutisme de son compagnon. — Ben-Hur est cruellement déçu, lui qui avait répondu avec tant de joie à l'invitation d'Iras. Mais que faire ? Il ne veut pas que l'Égyptienne connaisse sa haine pour le Romain, pas encore, du moins, et à contrecoeur il répond à ses questions. — Il ne le fera pas longtemps. Il ne peut plus dissimuler son dépit.

L'enthousiasme de la jeune fille pour son ennemi le vexe, et s'efforçant de conserver son calme, il lui fait entendre qu'il n'a pas accepté cette promenade pour parler du Romain. — Persuadée que c'est uniquement par jalousie que Ben-Hur agit de la sorte, Iras cesse son interrogatoire. Subitement, comme si ce Messala ne l'intéressait plus, elle fait à Ben-Hur une nouvelle proposition, qui ramène aussitôt le sourire sur son visage.



Iras vient de conter à Ben-Hur la belle histoire de la radieuse Néné Hofra qui, fascinée par la puissance du vieux roi Oraëtès, avait accepté de l'épouser. Mais bientôt, ayant rencontré l'amour véritable, elle ne put le cacher à son royal époux qui, contrairement à ses promesses, la fit mettre à mort. — L'histoire étant longue, les heures se sont enfuies. Il est temps de rentrer. Ben-Hur, entièrement conquis par la belle Égyptienne, ne songe plus qu'à l'instant où il sera à nouveau près d'elle. Il n'oubliera plus cette douce soirée, passée en sa compagnie.

— Iras a deviné les pensées de Ben-Hur. Elle sait que son plus cher désir est de la revoir. Mais demain, elle se rend à Antioche avec son père, et puisqu'il demeure au verger des Palmes, peut-être ne se rencontreront-ils pas avant plusieurs jours. — Si Iras ne peut encore fixer le jour de leur prochaine rencontre, Ben-Hur espère au moins qu'elle assistera aux jeux. La jeune fille le rassure. Elle sera présente au Cirque le jour de la course. Et Ben-Hur, ravi, imagine déjà l'instant où, sous ses yeux, il triomphera du Romain.



Le lendemain matin, Ilderim regagne le douar, après avoir passé la nuit chez son ami Simonide. Un Arabe de sa tribu l'attend, un pli à la main. Le sceau en est brisé, et l'enveloppe porte le nom d'un homme détesté, le proconsul Valerius Gratus. — Malheureusement, la lettre est rédigée en latin. Ilderim ne peut la traduire. Tout au plus, parvient-il à déchiffrer la signature tracée en caractères hardis, celle de Messala. Sans aucun doute, la teneur de la lettre doit être importante, et le cheik se félicite d'avoir suivi les conseils de Simonide. — Un seul

homme au douar connaît le latin, le jeune Arrius. Il est, en ce moment à l'entraînement, et dès son retour, Ilderim lui demandera son aide. Voyant alors approcher un inconnu, Ilderim replace le papyrus dans son enveloppe, et le cache dans sa ceinture. — L'étranger s'adresse à lui. Ses vêtements, son langage sont ceux d'un Romain. Il est jeune, et d'allure distinguée. C'est précisément au cheik Ilderim qu'il désire parler. Curieux de connaître les motifs qui amènent le jeune homme, le maître de céans décline avec dignité son identité.

(à suivre)

LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIX-HUITIEME EPISODE



1. Tandis que leur bandit d'ennemi disparaissait avec la carte du trésor, le capitaine et son ami Pierrot étaient toujours attachés solidement à de gros arbres, incapables d'opposer la moindre résistance aux sauvages qui s'avançaient sur eux.



2. Heureusement, vint la jeune fille du pasteur pour laquelle ils avaient risqué leur vie et perdu la fameuse carte. Elle les délia en leur expliquant que ces sauvages peints étaient des amis à elle, qu'elle avait été chercher en renfort. On ne pouvait attendre que leur aide dévouée.



3. De fait, les noirs poursuivaient le bandit et son triste esclave. Dès qu'ils furent détachés, le capitaine et Pierrot en firent autant. Ils suivirent la rive pour voir ce triste voleur disparaître sur la ligne d'horizon emportant la fameuse carte mais laissant cependant l'espoir d'une revanche.



4. « Il a trop d'avance sur nous, maintenant », dit le capitaine, « nous devons chercher à lui couper la route beaucoup plus bas ». Le pasteur, arrivé depuis quelques instants, expert de ce pays difficile, partagea cet avis. Heureusement qu'un vaporeur était non loin de là sur la rivière.



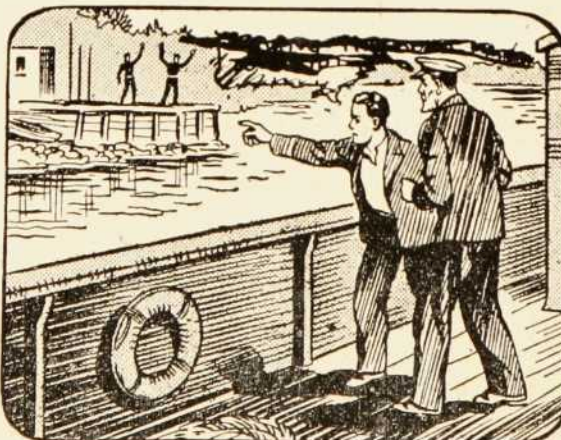
5. Quelques sauvages de la tribu amie se proposèrent à les mener à bord du navire en question. Ce furent donc de touchants adieux des deux explorateurs à leurs vieux amis, le pasteur et sa charmante fille, elle-même bien navrée de voir partir le gentil Pierrot.



6. Ils redescendirent la rivière durant des heures, les sauvages payant à merveille, habitués qu'ils sont à passer les rapides difficiles. Enfin, la rivière s'élargit et se calma. Au loin, on apercevait le petit vaporeur.



7. Redoublant d'effort et de précision dans leurs gestes, les sauvages accostèrent l'antique bateau à aubes qui était tout de même la merveille de l'endroit. Le capitaine et son ami escaladèrent l'échelle de corde.



8. Ils n'avaient pas fait une bien longue route quand ils passèrent le long d'un petit poste de garde militaire et douanier. Sur la berge deux hommes s'agitaient en faisant signe au bateau de stopper. Ce fut fait rapidement.

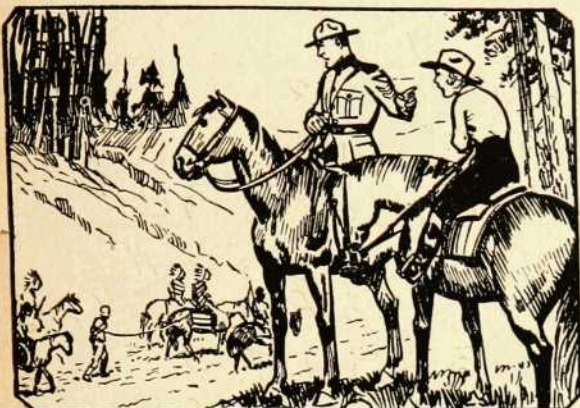


9. C'est alors qu'une barque se détacha de la rive, vint accoster le vaporeur. Un bel officier colonial à l'uniforme coloré monta sur le pont, alla droit à nos amis et leur mettant la main au collet, déclara : « Au nom de la Loi, je vous arrête pour vol !... »
(à suivre dans le prochain numéro)

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

LES EXPLOITS DE L'INSPECTEUR MOQUIN

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-QUATRIEME EPISODE



1. Le visage de Charles Moquin se durcit à la vue des Peaux-Rouges et de leur captif. "Il y en a trop pour que nous les attaquions ouvertement, Hélène!" dit-il soudain. "Tu vas retourner à Nerada chercher du secours. Quant à moi je vais suivre les Indiens à leur campement!"



2. "Pas d'imprudence, Charles!" cria Hélène Colin, en s'éloignant au galop. "Je serai de retour avec Jacquot aussitôt que possible!" Mais Charles avait l'intention de tenter de sauver M. Colin, aussi avait-il éloigné Hélène afin de la garder contre tout danger possible.



3. Chevauchant à une distance sûre derrière la petite troupe de Peaux-Rouges, l'inspecteur les suivit de retour à leur camp principal dans les montagnes, et là, avec précaution, sauta de sa selle parmi un massif d'arbustes comme les Indiens menaient leur prisonnier dans un wigwam.



4. Un garde armé avait été laissé en sentinelle à l'entrée du camp, mais le jeune inspecteur se chargea de lui en vitesse et sans bruit. Bondissant sur le dos de l'Indien sans méfiance, il le mit hors de combat d'un coup de poing terrible à la mâchoire.



5. Ce ne fut que l'œuvre de quelques instants pour soulager l'Indien de ses vêtements, et, ayant lié et bâillonné son prisonnier, Charles le roula hors de vue parmi les buissons et revêtit les habits de l'Indien, enduisant son visage de jus de mûres.



6. Déguisé de la couverture et de la coiffure de l'Indien, Charles s'avança hardiment dans le camp, passant tout près de plusieurs guerriers assis autour du feu de camp. Charles avait remarqué la tente où Colin avait été conduit, aussi se dirigea-t-il droit vers elle.



7. Un autre Indien, armé d'un fusil gardait le wigwam et son captif, et il tourna vivement la tête en entendant Charles approcher. Le cœur de Charles battait vite comme il s'avancait. Le Peau-Rouge l'aurait-il reconnu?



8. Tout marcha à merveille pour l'inspecteur, car le garde ne soupçonna rien jusqu'à ce que Charles eût atteint la tente, et alors, comme il ouvrait la bouche pour donner l'alarme, Charles bondit en avant, et d'un uppercut étendit net le garde sur le dos.



9. Le père d'Hélène releva la tête avec une exclamation de surprise à la vue de Charles entrant dans le wigwam, aussi l'inspecteur lui recommanda-t-il bien vite le silence. "Vite! Endossez ces vêtements d'Indien!" dit-il sèchement. "Il nous faut quitter ce camp à l'instant!"



10. M. Colin revêtit le costume par-dessus le sien, et tous deux quittèrent le wigwam. Arrivés près du groupe autour du feu, deux des Peaux-Rouges tournèrent la tête, mais l'inspecteur leur parla avec force gestes leur langage qu'il connaissait bien.



11. Une fois hors du camp, Charles mena M. Colin là où il avait laissé ses vêtements et son cheval, aussi, comme ils s'arrêtaient près des arbustes, Hélène Colin gravit le sentier avec Jacquot, le shérif. "Regardez! Des Indiens! Et avec le cheval de Charles!" s'écria-t-elle.



12. En un clin d'oeil Hélène et Jacquot s'étaient mis à couvert et ouvraient le feu sur Charles et M. Colin, ne se doutant nullement qu'ils tiraient sur ceux-là mêmes qu'ils étaient venus secourir. "Vite! Mettez-vous à couvert!" cria Charles. "Réfugiez-vous parmi ces rochers!"

(à suivre)

SI DOUCE... ET SI BELLE...

[Suite de la page 10]

— Je ne puis encore me prononcer, répondis-je au regard anxieux du père d'Alexia. C'est assez sérieux. Ne quittez pas Gérard, je fais le nécessaire par téléphone.

Dans le hall, je décrochai le récepteur. A peine en communication, je dus raccrocher précipitamment. Monsieur Aumont m'adressait des signes désespérés tandis que la servante me priait instamment de venir tout de suite au chevet du blessé.

— Vite, docteur! Mon petit Gérard a toute sa connaissance et veut absolument vous parler.

— A moi ???

— A vous.

J'entrai vivement, suivi de Monsieur Aumont. Je vérifiai le pouls de Gérard.

— Dire... dire à vous... seul... spécifia le jeune homme.

Je me tournai vers le père d'Alexia qui, déjà, se retirait.

— Monsieur... Aubret. C'est... Alexia...

— Alexia ???

— Oui. Elle... a voulu... me... tuer.

— Vous tuer !!!

— Non, Docteur, non. Je... ce n'est pas la fièvre. Plus près, Docteur. Quand Roger Delbar est mort... noyé dans l'étang aux Biches, Alexia... avait juré... de m'épouser. Hier, nous avons eu une... violente... dispute. Elle avait jeté son dévolu sur vous, Docteur. Et moi, alors ? Je lui criai mon... amour. Elle rit... rit impitoyablement. Je la menaçai de... tout révéler. Elle se tut. Mais... aujourd'hui... elle m'a... poussé dans le vide. Sans un mot.

Mon oreille percevait les confidences du mourant, mais je ne pouvais y croire. Cependant, Gérard paraissait avoir toute sa lucidité.

— Voyons, mon ami, fis-je, ne vous agitez pas. Ne parlez plus.

— Il le faut. Alexia... avait... juré... de m'épouser, répéta Gérard.

— Un serment ?

— Oui. Elle savait... que je savais...

— Que saviez-vous donc ?

— Trop... trop de choses. C'est...

Alexia... qui a... poussé Roger dans la vase. C'est Alexia... qui a tué... mon bon chien. Et combien d'autres animaux... dans le... passé. Sans cœur. J'aurais dû prévoir... qu'elle me supprimerait, moi aussi. En douce. C'est... sa façon, à elle. Je savais... trop... de choses, confirma le jeune homme en fermant les yeux.

— Monsieur Aumont! Monsieur Aumont! criai-je.

Trop tard. La grande faucheuse avait fait son œuvre.

Hébété, stupide, je restai là un long moment avant de réaliser que désormais c'était moi... qui savais... Je connaissais non seulement le ténébreux passé d'Alexia, mais encore son dernier crime.

Et tandis que le père Aumont pleurait son neveu à chaudes larmes, je frissonnai. Si je n'avais pu recueillir le secret de l'infortuné Gérard, j'unissais ma destinée à celle de la plus belle, mais aussi de la plus cruelle des créatures.

CLOTHILDE DELHEZ.

VOUS AVEZ LU CE MAGAZINE...

Ayez maintenant la bonté de le faire parvenir à un de nos soldats combattants ou cantonnés outre-mer. Si vous n'en connaissez pas personnellement, adressez-le au

MINISTRE DES ANCIENS COMBATTANTS (DVA),
35, rue des Communes, Montréal, 1, P.Q.

PENSEZ A NOS SOLDATS

REMPLEISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT
À VOTRE CHOIX

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

UN AN

	Canada	Etats-Unis
☐ LES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

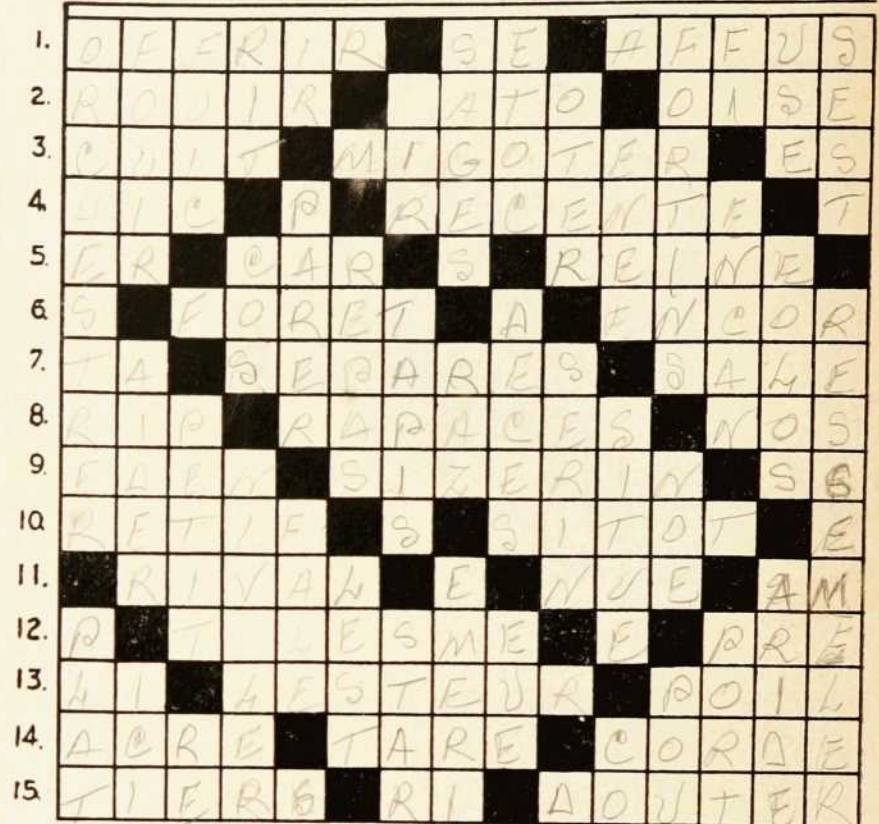
Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



Problème No 1120

HORIZONTALEMENT

- 1—Présenter, mettre au service. — Pronom. — Support d'un canon.
- 2—Pratiquer l'opération du rouissage. — Préfixe signifiant par soi-même. — Rivière de France, originaire des Ardennes.
- 3—Préparé par la cuisson. — Faire cuire doucement et lentement. — En les.
- 4—Instrument pour enfoncer les pavés. — Nouvelle.
- 5—Première conjugaison. — Conjonction qui marque la preuve. — La plus belle.
- 6—Instrument d'acier pour pratiquer des trous. — Davantage (poétiquement).
- 7—A toi. — Désunis. — Malpropre.
- 8—Opérette de Planquette. — Ordre d'oiseaux carnassiers, comme l'aigle, le vautour. — A nous.
- 9—Lieu de délices. — Espèce de liotte. — Sa Sainteté (abr.).
- 10—Difficile à conduire. — Aussi promptement.
- 11—Qui aspire aux mêmes avantages qu'un autre. — Nuage. — Avant-midi (abr.).
- 12—Tension douloureuse et brûlure produite par l'irritation spasmodique des sphincters. — Petite prairie.
- 13—Mesure itinéraire chinoise. — Bateau qui transporte le lest. — Production filiforme.
- 14—Mesure agraire. — Défaut physique ou morale. — Qui a la forme d'un cœur.
- 15—Chaque partie d'un tout divisé en trois. — D'un verbe gai. — Etre dans l'incertitude sur la réalité.

VERTICALEMENT

- 1—Combiner pour l'orchestre les diverses parties d'une composition musicale. — Dont la superficie est unie.
- 2—Creuser. — Secourir, assister. — En cet endroit.
- 3—Petit colombier. — Jeune. — Ile de l'Atlantique.
- 4—Ordre prescrit des cérémonies religieuses. — Ile du Dodécaneèse italienne de la mer Egée. — Rendre un plan uni, horizontal.

- 5—Deuxième conjugaison. — Orner, agrémenter. — Feuille tombée de l'arbre.
- 6—Nourriture que l'on prend chaque jour à certaines heures. — Toute matière pesante dont on charge le fond d'un navire.
- 7—Suite de notes composant un chant. — Pièce d'étoffe dont on couvre un parquet. — Etoile de cinéma.
- 8—Soumis, astreint par sa nature ou sa situation. — Courant de mer très violent. — Corindon granulaire fort dur qui sert à polir.
- 9—Tête de rocher. — Mort naturelle. — Possédée.
- 10—Tirer une chose de la place où elle est. — Petit oiseau.
- 11—Prince troyen. — Posé dans un certain endroit. — Préfixe d'association.
- 12—Petits forts. — Patriarche biblique. — Parasite.
- 13—Interjection, qui marque le dégoût. — Vente à l'enchère. — Retrait d'une côte maritime.
- 14—Affaibli. — Fils d'Hellen. — Sec, stérile.
- 15—Enveloppe calcaire qui protège le corps des crustacés. — Mettre de nouvelles semelles à de vieilles chaussures.

Solution du problème No 1119



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Il y eut jadis en France une abbaye mixte, l'abbaye de Fontevault, en Anjou, fondée en 1099 par un moine breton, Robert d'Arbrissel. L'abbaye comprenait quatre quartiers distincts qui avaient chacun leur église : le Grand-Moutier pour les religieuses dont l'habit était blanc, le Moutier Saint-Jean pour les hommes dont l'habit était noir, la Madeleine pour les repenties, Saint-Lazare pour les lépreux et les malades.

L'Argentine est un pays producteur de vin. Son raisin est renommé et ses plus beaux vignobles sont ceux de la région de Mendoza.

Durant la construction du Pacifique Canadien, les ingénieurs qui dynamitaient d'énormes quartiers de roc sur leur passage découvrirent un riche dépôt de nickel. C'est cette découverte qui fut la raison d'être de la ville de Sudbury et fait aujourd'hui sa fortune.

Parmi les terres basses de la Frise hollandaise, terres continuellement assiégées par la marée qui, peu à peu, les dévaste et les submerge, figure la petite île de Habel. En 1802, cette île mesurait 86 hectares. Aujourd'hui, elle est en voie de disparition. La Belgique et la Hollande s'abaissent lentement. Elles ne sont sauvées que par les digues protectrices.

L'Opéra de Paris fut construit sous le règne de Napoléon III. Le 14 janvier 1858, l'empereur et l'impératrice se rendaient à l'Opéra, lorsqu'une bombe fut lancée par Félice Orsini. Le couple royal ne fut pas touché, mais la voiture fut démolie et nombre de personnes tuées. Napoléon, heureux d'avoir échappé à la mort, décida de construire

un magnifique édifice. Sur 171 aspirants, les plans de Charles Garnier furent acceptés, et l'on décida d'élever une construction grandiose dans le style Second Empire. De plus, des maisons furent démolies, des rues démantelées afin de percer la rue célèbre qui s'appelle aujourd'hui, l'avenue de l'Opéra.

En France, la guitare subit des fortunes diverses : engouement, disgrâce, résurrection. Après Louis XIII, le roi-musicien, Louis XIV se désennuie au Conseil en écoutant *guitarrer* Butaut, lecteur de sa Chambre. En 1760, la déchéance succède à la faveur. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, on renvoie la guitare aux beuglants et aux foires. Mais la véritable Espagne reste fidèle à l'instrument qu'elle a fait sien depuis cinq siècles. Et c'est d'Espagne que partira le renouveau de la guitare à laquelle André Segovia restitue sa noblesse native et son authentique tradition.

La société américaine de la Bible a distribué l'an dernier 10,000,000 de Bibles ou d'extraits de Bible en 164 langues de 42 pays différents. Il en existe une édition dans les *Livres parlants* ou phonographes pour les aveugles outre les exemplaires en Braille.

Il existe en Floride, au sud de Miami, une « jungle de perroquets » dont le propriétaire est Franz Scherr, un Autrichien. Cette jungle a attiré l'an dernier 86,000 visiteurs, ce qui, au prix d'admission de un dollar représente un joli revenu. Les oiseaux, au nombre de 500, se nourrissent d'arachides, de graines, de noix et de fruits. Ils se sont rapidement acclimatés à leur nouveau domaine.

Ces Princesses françaises, sont devenues Souveraines anglaises

Jeanne de Navarre (1370 - 1437), fille de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Mariée d'abord au vieux duc de Bretagne qui aurait pu être son grand-père. Après son veuvage, elle épousa Henri IV de Lancastre. Ce dernier était veuf. Son fils Henri V lui succéda, fit la guerre à la France et Arthur de Bretagne, fils de Jeanne de Navarre, fut amené en captivité en Angleterre.

Catherine de Valois (1401 - 1437) était la plus jeune soeur de la Petite Reine Isabelle. Son mari, Henri V, avait d'abord demandé la main d'Isabelle devenue veuve, puis de Marie, une autre soeur qui entra en religion. Toutes trois étaient filles de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Après la mort du roi, Catherine épousa, en secret, un gentilhomme gallois, Owen Tudor. Ils eurent quatre enfants dont Edmond, l'aîné, devait être le père de Henri VII, le premier monarque Tudor.

Marguerite d'Anjou (1430 - 1482), surnommée la Reine de la Rose Rouge, parce que cette fleur était l'emblème de la Maison de Lancastre, épousa Henri VI qui, avant son mariage, avait été couronné roi de France à Notre-Dame de Paris, au cours de la Guerre de Cent Ans. Il avait vingt-trois ans et Marguerite d'Anjou en avait seize. Quelques années plus tard, le roi n'étant plus lucide, ses partisans désorganisés furent défaits par ceux d'Edouard IV qui devint le chef de la Maison d'York. La souveraine retourna alors en Provence, chez son père, le bon roi René.

Henriette-Marie de France (1609 - 1669), surnommée à juste titre la Reine Malheureuse. Fille de Henri IV et de Marie de Médicis, elle épousa Charles Ier Stuart, mais ne fut jamais couronnée reine parce qu'elle refusa de participer à une cérémonie religieuse de rite protestant. Pendant la révolution, elle se réfugia en France avec ses enfants. Ayant appris que Charles Ier avait été mis en accusation, elle essaya en vain de le rejoindre. C'est en France qu'elle reçut la nouvelle de son exécution. Deux ans après la mort d'Olivier Cromwell, le fils du défunt roi devait régner sur l'Angleterre, sous le nom de Charles II. Henriette-Marie de France fut la mère d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, dont la mort soudaine et prématurée devait inspirer à Bossuet l'une de ses plus vibrantes Oraisons Funèbres.

GENEVIEVE.

Essayez le

VERMOUTH

MARTINI & ROSSI

fameux dans le monde entier.

Vous vous rendrez compte de sa **SUPERIORITE**

LE CHOIX des connaisseurs pour un mélange parfait.

ESSAYEZ quantité égale de Vermouth Martini & Rossi et de rye whisky, ajoutez de la glace et du soda. Excellent!

VOUS AIMEREZ un Vermouth Martini & Rossi, bien frappé, avec un zeste de citron.

Format plus grand

IMPORTÉ EN BOUTEILLE

MARTINI & ROSSI • TURIN • ITALIE

V-9F



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province



Votre jardin potager nourrit votre corps...

... mais la lecture alimente votre esprit en plus de combler vos moments d'oisiveté ou de repos. C'est pourquoi, durant votre séjour à la campagne, il est bon de vous munir de compagnons précieux comme

LE SAMEDI -- LA REVUE POPULAIRE -- LE FILM

qui forment un trio incomparable tant pour la variété de leurs sujets que pour l'abondance et l'intérêt de leurs nombreux articles abondamment illustrés. En plus, vous y trouvez d'intéressants romans dus à la plume d'auteurs très prisés par nos lecteurs et lectrices :

EN JUIN :

LE SAMEDI : *La Fée des Roses*, par Maurice Vanel

LA REVUE POPULAIRE : *La route du bonheur*, par Annie-Pierre Hot

LE FILM : *Deux amours*, par Eveline Le Maire

REMPLISSEZ VOTRE BULLETIN D'ABONNEMENT EN PAGE 34

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

M J R LATENDRESSE
17 CH STE CATHERINE
VILLE APT 4

74454-D-46007